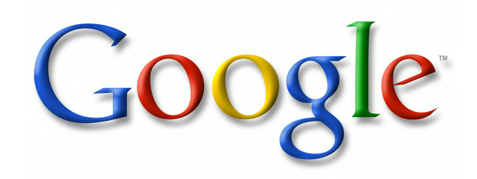
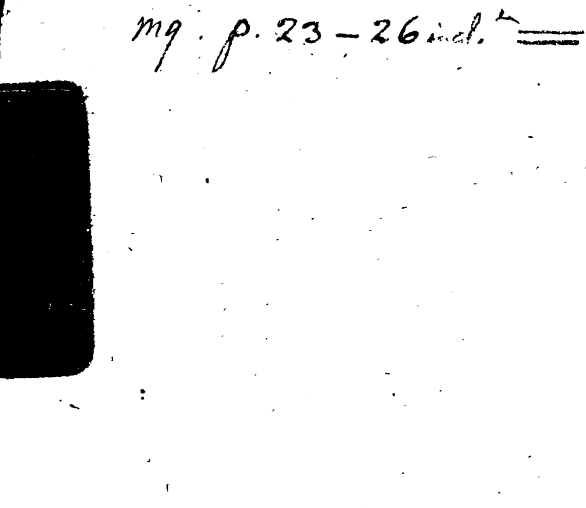
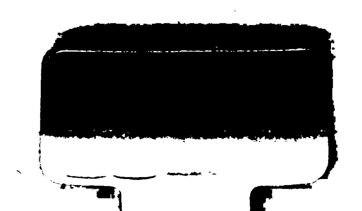




mq. p. 23 – 26 incl.

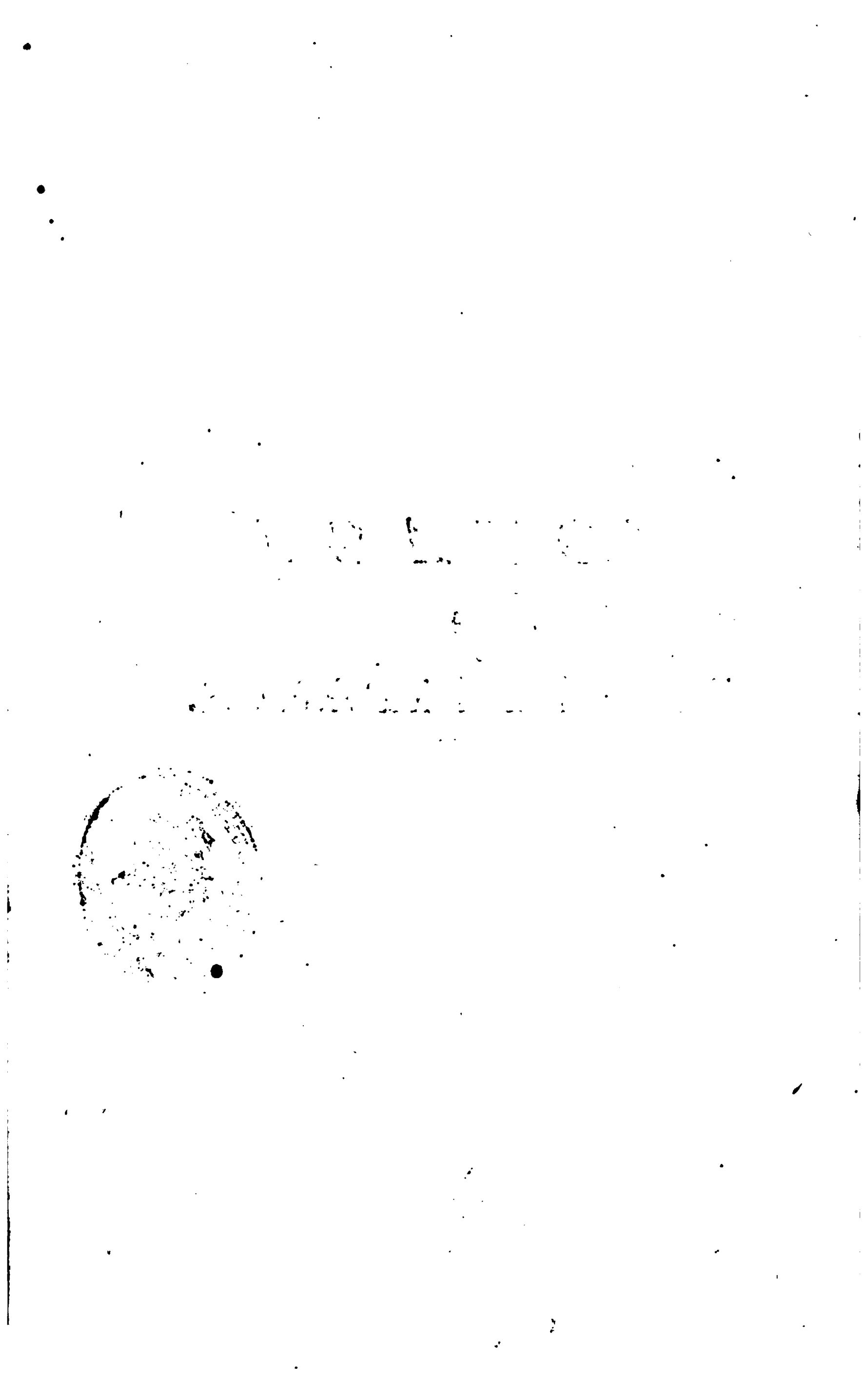




VOYAGE

A

L'ISLE DE FRANCE.



VOYAGE
A
L'ISLE DE FRANCE,
A L'ISLE DE BOURBON,
AU CAP DE BONNE-ESPERANCE, &c.

Avec des obſervations nouvelles ſur la nature & ſur les hommes.

PAR UN OFFICIER DU ROI.

PREMIERE PARTIE.



A NEUCHATEL,
De l'Imprimerie de la Société Typographique.



M. DCC. LXXIII.

AVANT-PROPOS.

Ces lettres & ces journaux ont été écrits à mes amis. A mon retour je les ai mis en ordre & je les ai fait imprimer, afin de leur donner une marque publique d'amitié & de reconnoiſſance. Aucun de ceux qui m'ont rendu quelque ſervice dans mon voyage, n'y a été oublié. Voilà quel a été mon premier motif.

Voici le plan que j'ai ſuivi. Je commence par les plantes & les animaux naturels à chaque pays. J'en décris le climat & le ſol tel qu'il étoit ſortant des mains de la nature. Un payſage eſt le fond du tableau de la vie humaine.

Je paſſe enſuite aux caracteres & aux mœurs des habitans. On trouvera peut-être que j'ai fait une ſatyre. Je puis proteſter qu'en parlant des hommes, j'ai dit le bien avec facilité, & le mal avec indulgence.

Après avoir parlé des colons, j'entre dens quelques détails sur les végétaux & les animaux dont ils ont peuplé la colonie. L'induſtrie, les arts & le commerce de ce pays ſont renfermés dans l'agriculture. Il ſemble que cet art ſimple devroit n'offrir que des mœurs aimables ; mais il s'en faut bien qu'on y mene une vie patriarchale. J'en excepte les Hollandois. La mort vient d'enlever M. de Tolbak, gouverneur du Cap, qui m'avoit obligé. Si le lieu que je lui deſtinois dans ces mémoires ne peut plus ſervir à ma reconnoiſſance, au moins puiſſe-t-il être utile à la conduite de ceux qui gouvernent des François dans l'Inde ! J'aurai rendu un grand hommage à ſa vertu, ſi je peux la faire imiter.

Ces lettres ſont accompagnées d'un journal de marine, d'un voyage autour de l'Isle de France, des événemens particuliers de mon retour, d'une explication abrégée de quelques termes de marine & d'entretiens conte-

nant des obſervations nouvelles ſur la végétation.

Il me reſte à m'excuſer ſur les ſujets mêmes que j'ai traités, qui paroiſſent étrangers à mon état. J'ai écrit ſur les plantes & les animaux, & je ne ſuis point naturaliſte. L'hiſtoire naturelle n'étant point renfermée dans des bibliotheques, il m'a ſemblé que c'étoit un livre où tout le monde pouvoit lire. J'ai cru y voir les caracteres ſenſibles d'une Providence ; & j'en ai parlé, non comme d'un ſyſtême qui amuſe mon eſprit, mais comme d'un ſentiment dont mon cœur eſt plein.

Au reſte, je croirai avoir été utile aux hommes, ſi le foible tableau du ſort des malheureux noirs peut leur épargner un ſeul coup de fouet, & ſi les Européens qui crient en Europe contre la tyrannie & qui font de ſi beaux traités de morale, ceſſent d'être aux Indes des tyrans barbares.

Je croirai avoir rendu ſervice à ma patrie, ſi j'empêche un ſeul honnête homme d'en ſortir, & ſi je peux le dé-

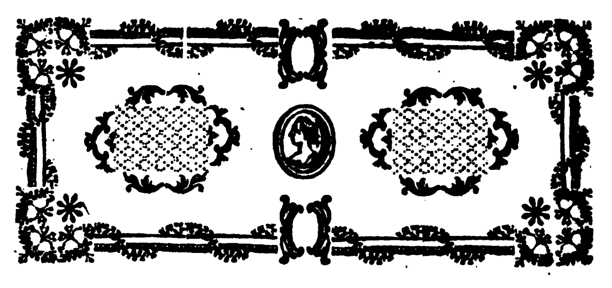
terminer à y cultiver un arpent de plus dans quelque lande abandonnée.

Pour aimer sa patrie, il faut la quitter. Je suis attaché à la mienne, quoique je n'y tienne ni par ma fortune ni par mon état : mais j'aime les lieux où pour la premiere fois j'ai vu la lumiere, j'ai senti, j'ai aimé, j'ai parlé.

J'aime ce sol que tant d'étrangers adoptent, où tous les biens nécessaires abondent, & qui est préférable aux deux Indes par sa température, par la bonté de ses végétaux & par l'industrie de son peuple.

Enfin j'aime cette nation où les relations sont plus nombreuses, où l'estime est plus éclairée, l'amitié plus intime, & la vertu même plus aimable.

Je sais bien qu'on trouve en France, ainsi qu'autrefois à Athenes, ce qu'il y a de meilleur & de plus dépravé. Mais enfin, c'est la nation qui a produit Henri IV, Turenne & Fenelon. Ces grands hommes qui l'ont gouvernée, défendue & instruite, l'ont aussi aimée.



VOYAGE A L'ISLE DE FRANCE.



LETTRE PREMIERE.

De l'Orient, le 4 janvier 1768.

JE viens d'arriver à l'Orient, après avoir éprouvé un froid excessif. Tout étoit glacé depuis Paris jusqu'à dix lieues au-delà de Rennes. Cette ville, qui fut incendiée en 1720, a quelque magnificence qu'elle doit à son malheur. On y remarque plusieurs bâtimens neufs, deux places assez belles, la statue de Louis XV, & sur-tout celle de Louis XIV. L'intérieur du parlement est assez bien décoré, mais, ce me semble, avec trop d'uniformité. Ce sont par-tout des lambris peints en blanc,

relevés de moulures dorées. Ce goût regne dans la plupart des églises & des grands édifices. D'ailleurs, Rennes m'a paru triste. Elle est au confluent de la *Villaine* & de l'*Isle*, deux petites rivieres qui n'ont point de cours. Ses fauxbourgs sont formés de petites maisons assez sales, ses rues mal pavées. Les gens du peuple s'habillent d'une grosse étoffe brune, ce qui leur donne un air pauvre.

J'ai vu en Bretagne quantité de terres incultes. Il n'y croît que du genest & une plante à fleurs jaunes, qui ne paroît composée que d'épines. Les paysans l'appellent lande ou jan; ils la pilent & la font manger aux bestiaux. Le genest ne sert qu'à chauffer les fours. On pourroit en tirer un meilleur parti, surtout dans une province maritime. Les Romains en faisoient d'excellens cordages, qu'ils préféroient au chanvre, pour le service des vaisseaux. C'est à Pline que je dois cette observation; on sait qu'il commande les flottes de l'empire.

Ne pourroit-on pas, dans ces landes, planter avec succès la pomme de terre, substance toujours assurée, qui ne craint ni l'inconstance des saisons, ni les magasins des monopoleurs?

L'industrie paroît étouffée par le gouvernement aristocratique ou des états. Le paysan, qui n'y a point de représentans, n'y trouve aucune protection. En Bretagne il est mal

vêtu, ne boit que de l'eau, & ne vit que de bled noir.

La misere des hommes croît toujours avec leur dépendance. J'ai vu le paysan riche en Hollande, à son aise en Prusse, dans un état supportable en Russie, & dans une pauvreté extrême en Pologne. Je verrai donc le negre, qui est le paysan de nos colonies, dans une situation déplorable. En voici, je crois, la raison. Dans une république il n'y a point de maître, dans une monarchie il n'y en a qu'un; mais le gouvernement aristocratique donne à chaque paysan un despote particulier.

De la liberté naît l'industrie. Le paysan Suisse est ingénieux, le serf Polonois n'imagine rien. Cette stupeur de l'ame, plus propre que la philosopie à supporter les grands maux, paroît un bienfait de la Providence. *Quand Jupiter*, dit Homere, *reduit un homme à l'esclavage, il lui ôte la moitié de son esprit.*

Passez-moi ces réflexions. Il est difficile de voir de grandes miseres, sans en chercher le remede ou la cause.

Vers la basse Bretagne la nature paroît en quelque sorte rapetissée. Les collines, les vallons, les arbres, les hommes & les animaux y sont plus petits qu'ailleurs. La campagne, divisée en champs de bled, en pâturages entourés de fossés, & ombragés de chênes, de châtaigniers & de haies vives, a un

air négligé & mélancolique qui me plairoit, ſans la ſaiſon qui rend tous les payſages triſtes.

On trouve en pluſieurs endroits, des carrieres d'adoiſe, de marbre rouge & noir, des mines de plomb mêlé d'un argent très-ductile. Mais les véritables richeſſes du pays ſont ſes toiles, ſes fils & ſes beſtiaux. L'induſtrie renaît avec la liberté, par le voiſinage des ports de mer. C'eſt peut-être le ſeul bien que produiſe le commerce maritime, qui n'eſt guere qu'une avarice dirigée par les loix. Singuliere condition de l'homme, de tirer ſouvent de ſes paſſions plus d'avantages que de ſa raiſon !

Le payſan bas-Breton eſt à ſon aiſe. Il ſe regarde comme libre, dans le voiſinage d'un élément ſur lequel tous les chemins ſont ouverts. L'oppreſſion ne peut s'étendre plus loin que ſa fortune. Eſt-il trop preſſé ? il s'embarque. Il retrouve, ſur le vaiſſeau où il ſe refugie, le bois des chênes de ſon enclos, les toiles que ſa famille a tiſſues, & le bled de ſes guérets, dieux de ſes foyers, qui l'ont abandonné. Quelquefois dans l'officier de ſon vaiſſeau, il reconnoît le ſeigneur de ſon village. A leur miſere commune, il voit que ce n'eſt qu'un homme ſouvent plus à plaindre que lui. Libre ſur ſa propre réputation, il devient le maître de la ſienne ; & du bout de la vergue où il eſt perché, il juge au milieu du feu & de l'orage, celui qu'aux états il n'eût oſé examiner.

Je n'ai point encore vu l'Orient. Une demi-lieue avant d'arriver, nous avons passé en bac un petit bras de mer; voilà tout ce que j'ai pu distinguer. Un brouillard épais couvroit tout l'horison: c'est un effet du voisinage de la mer; aussi l'hiver y est moins rude.

Cette observation a encore lieu le long des étangs & des lacs. Ne seroit-ce point pour favoriser, même en hiver, la génération d'une multitude d'insectes & de vermisseaux aquatiques qui habitent le sable des rivages? Quoi qu'il en soit, la facilité d'y vivre & la température y attirent du nord un nombre infini d'oiseaux de mer & de riviere. La nature peut bien leur réserver quelques lisieres de côte, quelque portion d'air tempéré, elle qui a destiné plus de la moitié de ce globe aux seuls poissons.

Je suis, &c.



LETTRE II.

De l'Orient, ce 18 janvier 1768.

L'Orient est une petite ville de Bretagne, que le commerce des Indes rend de plus en plus florissante. Elle est, comme toutes les villes nouvelles, réguliere, alignée & imparfaite. Ses fortifications sont médiocres. On y dis-

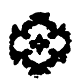
tingue de beaux magaſins, l'hôtel des ventes qui n'eſt point fini, une tour qui ſert de découverte, des quais commencés, & de grands emplacemens où l'on n'a point bâti. Elle eſt ſituée au fond d'une baie où ſe jette la riviere de Blavet & celle de Ponſcorf, qui dépoſent beaucoup de vaſe dans le port. Cette baie ou rade eſt défendue à ſon entrée, qui eſt étroite, par le Port-Louis ou Blavet, dont la citadelle a le défaut d'être trop élevée; ce qui rend ſes feux plongeans. Ses flancs déjà trop étroits, ont des orillons dont l'uſage n'eſt avantageux que pour la défenſe du foſſé; or elle n'en a point d'autre que la mer, qui baigne le pied de ſes remparts.

Le Port-Louis eſt une ville ancienne & déſerte. C'eſt un vieux gentilhomme dans le voiſinage d'un financier. La nobleſſe demeure au Port-Louis; mais les marchands, les mouſſelines, les ſoieries, l'argent, les jolies femmes ſe trouvent à l'Orient. Les mœurs y ſont les mêmes que dans tous les ports de commerce. Toutes les bourſes y ſont ouvertes: mais on ne prête ſon argent qu'à la groſſe; ce qui pour les Indes eſt à 25 ou 30 pour cent par an. Celui qui emprunte eſt plus embarraſſé que celui qui prête; les profits ſont incertains, & les obligations ſont ſûres. Les loix autoriſent ces emprunts par des contrats de groſſe qui donnent aux créanciers une ſorte de propriété ſur toute la cargaiſon du vaiſſeau, pouvoir qui

s'étend pour la plupart des marins sur toute leur fortune.

Il y a trois vaisseaux prêts à appareiller pour l'Isle de France ; la Digue, le Condé & le Marquis de Castries. Il y en a d'autres en armement, & quelques-uns en construction. Le bruit des charpentiers, le tintamarre des calefas, l'affluence des étrangers, le mouvement perpétuel des chaloupes en rade, inspirent je ne sais quelle ivresse maritime. L'idée de fortune, qui semble accompagner l'idée des Indes, ajoute encore à cette illusion. Vous croiriez être à mille lieues de Paris. Le peuple de la campagne ne parle plus françois ; celui de la ville ne connoît d'autre maître que la compagnie. Les honnêtes gens s'entretiennent de l'Isle de France & de Pondichéry, comme s'ils étoient dans le voisinage. Vous pensez bien que les tracasseries de comptoir arrivent ici avec les pacotilles de l'Inde, car l'intérêt divise encore mieux les hommes qu'il ne les rapproche.

Je suis, &c.





LETTRE III.

De l'Orient, le 20 février 1771.

Nous n'attendons, pour partir, que les vents favorables. Mon paſſage eſt arrêté ſur le vaiſſeau le Marquis de Caſtries. C'eſt un navire de huit cents tonneaux, de 146 hommes d'équipage, chargé de mâtures pour le Bengale. Je viens de voir le lieu qui m'eſt deſtiné. C'eſt un petit réduit en toile dans la grande chambre. Il y a quinze paſſagers. La plupart ſont logés dans la ſainte-barbe. C'eſt le lieu où l'on met les cartouches & une partie des inſtrumens de l'artillerie. Le maître canonnier a l'inſpection de ce poſte, & y loge, ainſi que l'écrivain, l'aumônier, & le chirurgien-major. Au-deſſus eſt la grande chambre, qui eſt l'appartement commun où l'on mange. Le ſecond étage comprend la chambre du conſeil, où communique celle du capitaine. Elle eſt décorée au dehors d'une galerie; c'eſt la plus belle ſalle du vaiſſeau. Les chambres des officiers ſont à l'entrée, afin qu'ils puiſſent veiller aux manœuvres qui ſe font ſur le pont. Le premier pilote & le maître des matelots ſont logés avec eux pour les mêmes raiſons.

L'équipage loge ſous les gaillards, & dans l'entrepont, priſon ténébreuſe, où l'on ne voit

goutte. Les gaillards comprennent la longueur du navire, qui eſt de niveau avec la grande chambre, lorſqu'il y a un paſſe-avant comme dans celui-ci; les cuiſines ſont ſous le gaillard d'avant, les proviſions dans des compartimens au-deſſous, les marchandiſes dans la calle, la ſoute aux poudres au-deſſous de la ſainte-barbe.

Voilà en gros l'ordre de notre vaiſſeau, mais il ſeroit impoſſible de vous en peindre le déſordre. On ne ſait où paſſer. Ce ſont des caiſſes de vin de Champagne, des coffres, des tonneaux, des malles, des matelots qui jurent, des beſtiaux qui mugiſſent, des oies & des volailles qui piaulent ſur les dunettes; & comme il fait gros tems, on entend ſiffler les cordes & gémir les manœuvres, tandis que notre lourd vaiſſeau ſe balance ſur ſes cables. Près de nous ſont mouillés pluſieurs vaiſſeaux, dont les porte-voix nous aſſourdiſſent: *évite à tribord*, *largue l'amarre*.... Fatigué de ce tumulte, j'ai deſcendu dans ma chaloupe, & j'ai débarqué au Port-Louis.

Il faiſoit très-grand vent. Nous avons traverſé la ville ſans y rencontrer perſonne. J'ai vu, des murs de la citadelle, l'horiſon bien noir, l'iſle de Groi couverte de brume, la pleine mer fort agitée; au loin, de gros vaiſſeaux à la cape, de pauvres chaſſe-marées à la voile entre deux lames; ſur le rivage, des troupes de femmes tranſies de froid & de

crainte ; un ſentinelle à la pointe d'un baſtion, tout étonné de la hardieſſe de ces malheureux qui pêchent avec les mauves & les goëlands au milieu de la tempête.

Nous ſommes revenus bien boutonnés, bien mouillés, & la main ſur nos chapeaux. En traverſant l'Orient, nous avons vu toute la place couverte de poiſſon : des raies blanches, violettes, d'autres toutes hériſſées d'épinés, des chiens de mer, des congres monſtrueux qui ſerpentoient ſur le pavé, de grands paniers pleins de crables & de homars, des monceaux d'huîtres, de moules, de pétoncles ; des merlus, des ſolles, des turbots .... enfin une pêche miraculeuſe comme celle des apôtres.

Ces bonnes gens en ont la bonne foi & la piété ; quand on pêche la ſardine, un prêtre va avec la premiere barque, & bénit les eaux. C'eſt l'amour conjugal des vieux tems ; à meſure qu'ils arrivoient, leurs femmes & leurs enfans ſe pendoient à leurs cous. C'eſt donc parmi les gens de peine que l'on trouve encore quelques vertus, comme ſi l'homme ne conſervoit des mœurs qu'en vivant toujours entre l'éſpérance & la crainte.

Cette partie de la côte eſt fort poiſſonneuſe. Les mêmes eſpeces de poiſſons y ſont, pour la plupart, plus grandes qu'aux autres endroits ; mais elles ſont inférieures pour le goût. On m'a aſſuré que la pêche de la ſardine

rapportoit

rapportoit quatre millions de revenu à la province. Il est assez singulier qu'il n'y ait point d'écrevisses dans les rivieres de Bretagne; ce qui vient peut-être de ce que les eaux n'y sont pas assez vives.

Nous sommes rentrés dans notre auberge, les oreilles tout étourdies du bruit du vent & de la mer. Il y avoit avec nous deux Parisiens, les sieurs B**** pere & fils, qui devoient s'embarquer sur notre vaisseau; ils ont, sans rien dire, fait atteler leurs chaises, & sont retournés à Paris.



LETTRE IV.

A bord du Marquis de Castries.

Le 3 mars, à 11 heures du matin.

Je n'ai que le tems de vous faire mes adieux; nous appareillons. Je vous recommande les cinq lettres incluses; il y en a trois pour la Russie, la Prusse & la Pologne. Par-tout où j'ai voyagé, j'ai laissé quelqu'un que je regrette.

Mais le vaisseau est à pic. J'entends le bruit des sifflets, les hissemens du cabestan, & des matelots qui virent l'ancre.... Voici le dernier coup de canon. Nous sommes sous voile;

je vois fuir le rivage, les remparts & les toits du Port-Louis. Adieu, amis plus chers que les trésors de l'Inde!... Adieu, forêts du nord, que je ne reverrai plus! Tendre amitié! sentiment plus cher qui la surpassiez! tems d'ivresse & de bonheur, qui s'est écoulé comme un songe! Adieu.... adieu.... On ne vit qu'un jour, pour mourir toute la vie.

Vous recevrez mon journal, mes lettres & mes regrets. Je vous aimerai toujours... Je ne peux vous en dire davantage.

Je suis, &c.





JOURNAL.

EN MARS 1768.

NOUS sortîmes le 3. à onze heures & un quart du matin. Le vent étoit au nord-est, la marée pas assez haute; peu s'en fallut que nous ne touchassions sur un rocher à droite dans la passe. Quand nous fûmes par le travers de l'isle de Groi, nous mîmes en panne pour attendre quelques passagers & officiers. Un seul rejoignit le vaisseau dans le tems que nous mettions en route.

Le 4, le tems fut assez beau; sur le soir cependant la mer grossit & le vent augmenta.

Le 5, il s'éleva un très-gros tems. Le vaisseau étoit en route sous ses deux basses voiles. J'étois très-fatigué du mal de mer. A dix heures & demie du matin, étant sur mon lit, j'éprouvai une forte secousse. Quelqu'un cria que le vaisseau venoit de toucher. Je montai sur le pont, où je vis tout le monde consterné. Une lame venant de tribord, avoit enlevé à la mer la iole ou petite chaloupe, le maître des matelots, & trois hommes. Un seul d'entre eux resta accroché dans les haubans du grand mât, d'où on le tira,

l'épaule & la main fracaſſées. Il fut impoſſible de ſauver les autres, que l'on ne revit plus.

Ce malheur vint de la faute du vaiſſeau qui gouvernoit mal. Sa pouppe étoit trop renflée dans l'eau, ce qui détruiſoit l'action du gouvernail. Le mauvais tems dura tout le jour, & l'agitation du vaiſſeau fit périr preſque toutes nos volailles. J'avois un chien qui ne ceſſa de haleter de mal-aiſe. Les ſeuls animaux que j'y vis inſenſibles, furent des moineaux & des ſerins, accoutumés à un mouvement perpétuel. On porte ces oiſeaux aux Indes par curioſité.

Je fus très-incommodé, ainſi que les autres paſſagers. Il n'y a point de remede contre ce mal, qui excite des vomiſſemens affreux. Il eſt utile cependant de prendre quelques nourritures ſeches, & ſur-tout des fruits acides.

Le 6, le tems ſe mit au beau. On pria Dieu pour ces pauvres matelots. Le maître étoit un fort honnête homme. On répara le déſordre de la veille. La lame, en tombant ſur le vaiſſeau, avoit briſé la poutre qui borde le caillebotis, quoiqu'elle eût dix pouces de diametre. Elle enfonça une des épontilles ou ſupports du gaillard d'avant dans le pont inférieur, & en rompit une des traverſes.

Le 7, nous nous eſtimions par le travers du cap Fineſterre, où les coups de vent ſont fréquens & la mer groſſe, ainſi qu'à tous les caps.

Le 8, belle mer & bon vent. Nous vîmes voler des manches de velours, oiseaux marins blancs, dont les ailes sont bordées de noir.

Le 6 & le 10, l'air me parut sensiblement plus chaud, & le ciel plus intéressant. Nous approchons des isles *Fortunées*, s'il est vrai que le ciel ait mis le bonheur dans quelque isle.

Le 11, le vent calma; la mer étoit couverte de bonnets flamands, espece de mucilage organisé, de la forme d'une toque, ayant un mouvement de progression. Le matin nous vîmes un vaisseau.

Le 12 & le 13, on fit quelques réglemens de police. Il fut décidé que chaque passager n'auroit qu'une bouteille d'eau par jour. Le repas du matin fut fixé à dix heures, & consistoit en viandes salées & en légumes seches. Celui du soir, à quatre heures, étoit un peu meilleur. On éteignoit tous les feux passé huit heures.

Le 14, on avoit compté voir l'isle Madere, mais nous étions trop dérivés à l'ouest. Il fit calme tout le jour. Nous vîmes deux oiseaux de la grosseur d'un pigeon, d'une couleur brune, volant vers l'ouest à la hauteur des mâts; nous les prîmes pour des oiseaux de terre, ce qui sembloit nous indiquer qu'il y avoit quelque isle sur notre gauche. Ces signes sont importans, mais les marins ont

des observations peu sûres sur les oiseaux. Ils confondent presque toutes les especes des côtes de l'Europe sous le nom de mauves & de goélands.

Le 15, le calme continua : cependant vers la nuit nous eûmes un peu de vent. Un brigantin Anglois passa près de nous dans l'après-midi, & nous salua de son pavillon.

Le 16, au lever du soleil, nous vîmes l'isle de Palme devant nous; à gauche l'isle de Ténériffe, avec son pic, qui a la forme d'un dôme surmonté d'une pyramide. Ces isles furent couvertes de brume tout le jour, & la nuit d'éclairs & d'orages; spectacle qui effraya les premiers marins qui la découvrirent de nos tems. On sait que les Romains en avoient ouï parler, puisque Sertorius voulut s'y retirer. Les Carthaginois qui trafiquoient en Afrique, les connoissoient. L'historien Juba en compte cinq, & en fait une description détaillée : il en appelle une, l'isle de Neige, parce que, dit-il, elle s'y conserve toute l'année. Nous vîmes en effet le pic couvert de neige, quoique l'air fût chaud. Ces isles sont, dit-on, les débris de cette grande isle Atlantide dont parle Platon. A la profondeur des ravins dont leurs montagnes sont creusées, on peut croire que ce sont les débris de cette terre originelle, bouleversée par un événement dont la tradition s'est conservée chez tous les peuples. Selon Juba, l'isle Canaria

bles, du logement, des usages, il laisse à sa femme le pouvoir de le gouverner dans un monde qu'il connoît peu.

Les matelots ajoutent à ces bonnes & mauvaises qualités, les vices de leur éducation. Ils sont adonnés à l'ivrognerie. On leur distribue chaque jour une ration de vin ou d'eau-de-vie. Ils sont sept hommes à chaque plat; j'en ai vu s'arranger entre eux pour boire alternativement la portion des sept. Quelques-uns sont adonnés au vol. Il y en a d'assez habiles pour dépouiller leurs camarades pendant le sommeil. Dans cette classe d'hommes si malheureux, il s'en trouve d'une probité rare. Ordinairement le maître & le canonnier sont des hommes de confiance, sur lesquels roule toute la police de l'équipage. On peut y joindre le premier pilote, dont l'état chez nous est déchu, je ne sais pourquoi, de la distinction qu'il mérite; ce n'est que le premier officier marinier. De ces trois hommes dépend la bonté de l'équipage, & souvent le succès de la navigation.

Le dernier homme du vaisseau est le coq, *coquus*, le cuisinier. Les mousses sont des enfans traités souvent avec trop de barbarie. Il n'y a guere d'officier ou de matelot qui ne leur fasse éprouver son humeur. On s'amuse même sur quelques vaisseaux, à les fouetter quand il fait calme, pour faire, dit-on, venir le vent. Ainsi l'homme, qui se plaint si sou-

vent de sa foiblesse, abuse presque toujours de sa force.

Vous conclurez de tout ceci, qu'un vaisseau est un lieu de dissension; qu'un couvent & une isle, qui sont des especes de vaisseaux, doivent être remplis de discorde, & que l'intention de la nature, qui d'ailleurs s'explique si ouvertement, est que la terre soit peuplée de familles, & non de sociétés & de confréries.

Je reprends le fil de mon journal.

AVRIL 1768.

Le premier, nous vîmes des requins, & on en prit un, avec une bonnite. Je compte réunir mes observations sur les poissons à la fin du journal de ce mois.

Le 2, nous eûmes du calme mèlé d'orage. Nous sommes sur les limites des vents généraux du pole austral. L'après-midi nous essuyâmes un grain qui nous fit amener toutes nos voiles.

Nous approchons de la ligne. Il y a très-peu de crépuscule le soir & le matin.

Le 3, nous prîmes des bonnites & un requin. Nous étions constamment entourés de la même troupe de thons.

Le 4, nous eûmes un ciel orageux. Nous entendîmes le tonnerre, & nous essuyâmes un grain.

On jetta à la mer un matelot mort du ſcorbut. Pluſieurs autres en ſont affectés. Cette maladie qui ſe manifeſte de ſi bonne heure, répand la terreur dans l'équipage. Nous prîmes des bonnites & des requins.

Du 5 & 6. Hier à trois heures de nuit il fit un orage épouvantable, qui nous obligea de tout amener hors la miſaine. Je remarquai conſtamment que le lever de la lune diſſipe les nuages d'une maniere ſenſible. Deux heures après qu'elle eſt ſur l'horiſon, le ciel eſt parfaitement net. Nous eûmes ces deux jours, du calme mêlé de grains pluvieux.

Le 7, nous prîmes des bonnites. Je vis couper avec des ciſeaux du verre dans l'eau avec une grande facilité, effet dont j'ignore la cauſe.

Le 8 & le 9, on prit un requin, des ſucets & deux thons. Quoique près de la ligne, la chaleur ne me parut pas inſupportable; l'air eſt rafraîchi par les orages.

Le 10, on annonça le baptême de la ligne, dont nous étions à un degré. Un matelot déguiſé en maſque, vint demander au capitaine à faire obſerver l'uſage ancien. Ce ſont des fêtes imaginées pour diſſiper la mélancolie des équipages. Nos matelots ſont forts triſtes, le ſcorbut gagne inſenſiblement, & nous ne ſommes pas au tiers du voyage.

Le 11, on fit la cérémonie du baptême. On rangea les principaux paſſagers le long d'un cordon, les pouces attachés avec un ruban.

On leur versa quelques gouttes d'eau sur la tête. On donna ensuite quelque argent aux pilotes.

Le vent fut contraire, le ciel & la mer belle.

Le 12, nous ne passâmes point encore la ligne. Les courans portoient au nord. On cessa de voir l'étoile polaire. Nous vîmes un vaisseau à l'est.

Le 13, nous passâmes la ligne. La mer paroissoit, la nuit, remplie de grands phosphores lumineux. On purifioit l'entrepont tous les dimanches; on mettoit en haut les coffres & les hamacs de l'équipage, ensuite on brûloit du goudron. On s'apperçut que le tiers des barriques d'eau étoit vuide, quoiqu'on ne fût pas au tiers du voyage.

Les 14, 15 & 16, les vents varierent. Il fit de grandes chaleurs. On roidit les haubans & les cordages. Nous fûmes toujours environnés de bonnites, de thons, de marsouins & de bonnets flamands. Nous vîmes un très-grand requin. Calme mêlé d'orage.

Les 17, 18 & 19, les calmes continuerent avec la chaleur. Le goudron fondoit de toutes les manœuvres. L'ennui & l'impatience croissent sur le vaisseau. On en a vu rester un mois en calme sous la ligne.

Je vis une baleine allant vers l'ouest.

Les 20, 21 & 22, continuation de calme & d'ennui. Le vaisseau étoit entouré de requins. Nous en vîmes un attaché à un paillasson dans

un large banc d'écume courant de l'eſt à l'oueſt. Il étoit vivant ; ſans doute, quelque vaiſſeau venoit de paſſer là. Nous prîmes des thons, des bonnites, cinq ou ſix requins & un marſouin, dont la tête étoit fort pointue. Les matelots diſent que le marſouin préſage le vent ; en effet à minuit il s'eſt levé. Nous revîmes des galeres.

Le 23, nous entrons enfin dans les vents généraux du ſud-eſt, qui doivent nous conduire au-delà de l'autre tropique. On prit des bonnites & des thons. Comme on tiroit de l'eau un de ces poiſſons, un requin le prit par la queue & fit caſſer la ligne. Nous vîmes une frégate, oiſeau noir & gris, approchant de la forme de la cigogne. Son vol eſt très-élevé.

Le 24 & le 25, nous eûmes des grains qui firent varier le vent. Vers le ſoir la lune parut entourée d'un grand cercle ſans couleurs.

Nous prîmes des bonnites & des thons.

Le 26, nous vîmes des frégates, poiſſons volans, thons, bonnites, & un oiſeau blanc qu'on dit être un fou. Le ſoir, ayant toutes nos voiles dehors, nous fûmes chargés d'un grain violent qui nous mit ſur le côté pendant quelques minutes. Notre vaiſſeau porte fort mal la voile, & il ne fait guere plus de deux lieues par heure, avec le vent le plus favorable.

Le 27, groſſe mer & grand frais mêlé de grains pluvieux. Nous vîmes les mêmes poiſſons & un alcion, hirondelle de mer, que les

Anglois appellent *l'oiseau de la tempête.* Je réserverai un article de mon journal sur les oiseaux marins.

Le 28, nous eûmes grand frais & des grains mêlés de pluie. On porta six canons de l'arriere dans la calle de l'avant, afin que le vaisseau étant plus chargé sur le devant, gouvernât mieux. Nous éprouvâmes des tems orageux. Vu les mêmes thons.

Le 29, beau tems mêlé de quelques grains. Nous vîmes des frégates & un oiseau blanc avec les ailes marquées de gris. Au soleil couchant nous vîmes un vaisseau sous le vent, faisant même route que nous.

Le 30, bon frais, belle mer. L'air n'est plus si chaud. Nous vîmes le vaisseau de la veille un peu au vent. Il avoit forcé de voiles; nous fîmes la même manœuvre. Il mit pavillon anglois, nous mîmes le nôtre. Nous prîmes des thons, & nous vîmes des poissons volans.

OBSERVATIONS sur la mer & les poissons.

Il n'y a guere de vue plus triste que celle de la pleine mer. On s'impatiente bientôt d'être toujours au centte d'un cercle dont on n'atteint jamais la circonférence. Elle offre cependant des scenes intéressantes. Je ne parle pas seulement des tempêtes. Pendant le calme, & sur-tout

ſur-tout la nuit dans les climats chauds, on eſt ſurpris de la voir étincelante. J'ai pris dans un verre de ces points lumineux dont elle eſt remplie ; je les ai vu ſe mouvoir avec beaucoup de vivacité. On prétend que c'eſt du frai de poiſſon. On en voit quelquefois des amas ſemblables à des lunes. La nuit, lorſque le vaiſſeau fait route & qu'il eſt environné de poiſſons qui le ſuivent, la mer paroît comme un vaſte feu d'artifice tout brillant de ſerpenteaux & d'étincelles d'argent.

Je vous laiſſe méditer ſur la quantité prodigieuſe d'êtres vivans dont cet élément eſt la patrie. Je me borne à quelques obſervations ſur différentes eſpeces de poiſſons que nous avons rencontrés en pleine mer.

Le bonnet flamand, que les anciens appelloient, je crois, *poumon marin*, eſt une eſpece d'animal formé d'une ſubſtance glaireuſe. Il reſſemble aſſez à un champignon. Son chapiteau a un mouvement de contraction & de dilatation, par le moyen duquel il avance fort lentement. Je ne lui connois aucune propriété. Cet animal eſt ſi commun, que nous en avons trouvé la mer couverte pendant pluſieurs journées. Ils varient beaucoup pour la groſſeur & la couleur, mais la forme eſt la même. On en trouve de fort gros en été ſur les côtes de Normandie.

La galere eſt de la même ſubſtance; mais cet animal paroît doué de plus d'intelligence &

de malignité. Son corps est une espece de vessie ovale, surmontée dans sa longueur d'une crête ou voile qui est toujours hors de la mer dans la direction du vent. Quand le flot le renverse, il se releve fort vîte, & présente toujours au vent la partie la plus ronde de son corps. J'en ai vu beaucoup à la fois, rangées comme une flotte dans la même direction. Peut-être pourroit-on construire quelque voilure sur ce mécanisme, au moyen de laquelle une barque avanceroit dans le vent contraire. De la partie inférieure de la galere, pendent plusieurs longs filets bleux, dont elle saisit ceux qui croient la prendre. Ces filets brûlent sur le champ, comme le plus violent caustique. J'ai vu un jour un jeune matelot qui s'étant mis à la nage pour en prendre une, en eut les bras tout brûlés, & de frayeur pensa se noyer. La galere a de belles couleurs pendant qu'elle est en vie. J'en ai vu de bleu céleste & de couleur de rose. Le bonnet flamand se trouve dans nos mers, & la galere en approchant des tropiques.

Dans le parage des Açores, j'ai vu une espece de coquillage flottant & vivant dans l'écume de la mer, de la forme du fer d'une fleche ou d'un bec d'oiseau. Il est petit, transparent & très-aisé à rompre. C'est peut-être celui qu'on trouve dans l'ambre gris.

A cette même latitude, nous trouvâmes des limaçons bleux, flottans à la surface de l'eau;

au moyen de quelques veſſies pleines d'air. Leur coque étoit fort mince & très-fragile. Ils étoient remplis d'une liqueur d'un beau bleu purpurin. Ce n'eſt pas cependant le coquillage appellé pourpre par les anciens.

Une eſpece de coquillage beaucoup plus commun, eſt celui qui s'attache à la carene même du vaiſſeau, au moyen d'un ligament qu'il raccourcit dans le mauvais tems. Il eſt blanc, de la forme d'une amande, & compoſé de quatre pieces. Il met dehors pluſieurs filamens qui ont un mouvement régulier. Il ſe multiplie en ſi grande quantité, que la courſe du vaiſſeau en eſt ſenſiblement retardée.

Le poiſſon volant eſt fort commun entre les deux tropiques. Il eſt de la groſſeur d'un hareng. Il vole en troupe & d'un ſeul jet auſſi loin qu'une perdrix. Il eſt pourſuivi dans la mer par les poiſſons, & dans l'air par les oiſeaux. Sa deſtinée paroît fort malheureuſe de retrouver dans l'air le danger qu'il a évité dans l'eau. Mais tout eſt compenſé, car ſouvent auſſi il échappe comme poiſſon aux oiſeaux, & comme oiſeau aux poiſſons. C'eſt dans les orages qu'on le voit devancer les frégates & les thons, qui font après lui des ſauts prodigieux.

L'encornet eſt une petite ſeche qui fait à-peu-près la même manœuvre. Elle a de plus la faculté d'obſcurcir l'eau, en y verſant une encre fort noire. Peut-être auſſi ne nage-t-elle pas ſi bien. Elle eſt de la forme d'un *cornet*.

Ces deux especes de poissons tombent souvent à bord des vaisseaux. Ils sont bons à manger.

Le thon de la pleine mer m'a paru différer pour le goût, de celui de la Méditerranée. Il est fort sec, & n'a de graisse qu'à l'orbite de l'œil. Il a peu d'intestins; sa chair paroît à l'étroit dans sa peau. Huit muscles, quatre grands & quatre petits, forment son corps, dont la coupe transversale ressemble à celle de plusieurs arbres sciés. On le pêche au lever & au coucher du soleil, parce qu'alors l'ombre des flots lui déguise mieux l'hameçon qui est figuré en poisson volant.

Cette flotte de thons nous accompagne depuis six semaines. Il est facile de les reconnoître. Il y en a un, entr'autres, qui a une plaie rouge sur le dos, pour avoir été harponné il y a quinze jours. Sa course n'en est pas retardée.

Le poisson peut-il vivre sans dormir, & l'eau marine seroit-elle favorable aux plaies? J'ai lu quelque part que M. de Chirac guérit M. le duc d'Orléans d'une blessure au poignet, en le lui faisant mettre dans des eaux de Balaru.

La chair du thon est saine, mais elle altere. On m'assura qu'il étoit dangereux d'user du thon de ces parages qui a été salé. J'en vis l'expérience sur un matelot qui s'y exposa. Sa peau devint rouge comme l'écarlate, & il eut une fievre de 24 heures.

Nous prenons aussi avec les thons, beaucoup de bonnites. C'est une sorte de maquereau, dont quelques-uns approchent de la grosseur des thons. Je leur ai trouvé à la fois de la laite & des œufs, & dans la chair de plusieurs, des vers vivans de la grosseur d'un grain d'avoine. Ce poisson n'en paroissoit pas incommodé,

La grande oreille est une espece de bonnite.

Les requins se trouvent en grande quantité aux environs de la ligne. Dès qu'il fait calme, le vaisseau en est entouré. Ce poisson nage lentement & sans bruit. Il est devancé par plusieurs petits poissons appellés pilotins, bariolés de noir & de jaune. S'il tombe quelque chose à la mer, en un clin d'œil ils viennent le reconnoître & retournent au requin qui s'approche de sa proie, se tourne, & l'engloutit. Si c'est un oiseau, il n'y touche point: mais lorsque la faim le presse, il avale jusqu'à des cloux.

Le requin est le tigre de la mer. J'en ai vu de plus de dix pieds de longueur La nature lui a donné une vue très-foible. Il nage fort lentement, par la forme arrondie de sa tête; ce qui, joint à la position de sa gueule qui l'oblige de se tourner sur le dos pour avaler, préserve la plupart des poissons de sa voracité. Il n'a ni os, ni arêtes, mais des cartilages, ainsi que tous les poissons de mer voraces, comme le chien de mer, la raie, le polype...

qui comme lui voient mal, font mauvais nageurs, & ont la gueule placée en bas; ils font de plus vivipares. Ainfi leur gloutonnerie a été compenfée dans leur vîteffe, leur vue, leur forme & leur génération.

Les mâchoires du requin font armées de cinq ou fix rangs de dents en haut & en bas. Elles font plates, tranchantes fur les côtés, aiguës & taillées comme des lancettes. Il n'en a que deux rangs perpendiculaires; les autres font couchées & difpofées de maniere qu'elles remplacent par un mécanifme admirable celles qu'il eft fouvent expofé à rompre. On l'amorce avec une piece de chair embrochée d'un croc de fer. Avant de le tirer de l'eau, on lui paffe à la queue un nœud coulant; & lorfqu'il eft fur le pont & qu'il s'efforce d'eftropier les matelots, on la lui coupe à coups de hache. Cette queue n'a qu'un aileron taillé comme une faux. Les Chinois en font cas comme d'un remede aphrodifiaque. Au refte la pêche de ce poiffon n'eft d'aucune utilité. J'ai goûté de fa chair qui a un goût de raie, avec une forte odeur d'urine. On dit qu'elle eft fiévreufe. Les marins ne pêchent ce poiffon que pour le mutiler. On lui creve les yeux, on l'éventre, on en attache plufieurs par la queue, & on les rejette à la mer, fpectacle digne d'un matelot. Le requin eft fi vivace, que j'en ai vu remuer long-tems après qu'on leur avoit coupé la tête. Cependant j'en ai vu noyer fort

vite, en les plongeant plusieurs fois lorsqu'ils sont accrochés à l'hameçon.

On trouve presque toujours sur le requin un poisson appellé sucet. Il est gros comme un hareng. Il a sur la tête une surface ovale un peu concave, avec laquelle il s'attache en formant le vuide au moyen de dix-neuf lames qui y sont disposées comme les tringles d'une jalousie. J'en ai mis de vivans sur un verre uni, d'où je ne pouvois les arracher. Ce poisson a cela de très-singulier, qu'il nage le ventre & les ouies en l'air. Sa peau est grenelée, & sa gueule armée de plusieurs rangs de petites dents. Nous avons plusieurs fois mangé des sucets, & nous leur avons trouvé le goût d'artichaux frits.

Outre le pilotin & le sucet, le requin nourrit encore sur sa peau un insecte de la forme d'un demi-pois, avec un bec fort alongé. C'est une espece de pou.

Le marsouin est un poisson fort connu. J'en ai vu une espece dont le museau étoit fort pointu. Les matelots l'appellent *la fleche de la mer*, à cause de sa vîtesse. J'en ai vu caracoller autour du vaisseau, tandis qu'il faisoit deux lieues à l'heure. On darde cet animal, qui souffle lorsqu'il est pris, & semble se plaindre; c'est une mauvaise pêche; sa chair est noire, dure, lourde & huileuse.

J'ai vu aussi une dorade, le plus léger, dit-on, des poissons. On prétend, mais à tort,

que c'eſt le dauphin des anciens, dont Pline nous a donné une ample deſcription. Quoi qu'il en ſoit, nous n'éprouvâmes point ſon amitié pour les hommes. Nous vîmes, à une grande profondeur, briller ſes ailerons dorés & ſon dos du plus bel azur.

Quelquefois nous avons vu, à une demi-lieue, des baleines lancer leur jet d'eau. Elles ſont plus petites que celles du nord. Elles me paroiſſoient de loin comme un chaloupe renverſée.

Telles ſont les eſpeces de poiſſons que j'ai vus juſqu'à préſent. On voit des requins dans le calme; ordinairement les dorades les ſuivent; les marſouins paroiſſent quand le vent fraîchit. Pour les thons, nous les avons depuis ſix ſemaines. Si ce détail vous a ennuyé, ſongez quels doivent être mes plaiſirs. Il n'en eſt point pour l'homme, ſur un élément étranger, dont aucun des habitans n'a de relation avec lui.

MAI 1768.

Du premier. Au lever du ſoleil, le vaiſſeau ſe trouva dans nos eaux, & nous ayant gagnés inſenſiblement, vers les dix heures du matin il étoit par notre travers. Nous remarquâmes que toutes ſes voiles étoient fort vieilles, & qu'il avoit fait branle-bas; c'eſt-à-dire, que les coffres & les lits de l'équipage étoient ſur

ſon pont. Il nous queſtionna en anglois. *Bonjour. Comment s'appelle le vaiſſeau? D'où vient-il? Où va-t-il?* Nous lui répondîmes, & l'interrogeâmes dans la même langue. Il venoit de Londres, d'où il étoit parti il y avoit 64 jours; il alloit en Chine. Le vent nous empêcha d'en entendre davantage. Il étoit percé à 24 canons, & paroiſſoit du port de 500 tonneaux. Il nous ſouhaita bon voyage, & continua ſa route.

Vu des frégates, thons & bonnites.

Les 2 & 3, nous vîmes encore le vaiſſeau Anglois. Les thons qui nous accompagnoient depuis ſi long-tems, nous abandonnerent & le ſuivirent. Nous eûmes des grains violens de l'oueſt. Ces variations viennent, à mon avis, du voiſinage de la baie de tous les Saints. J'eſtime que les courans & la dérive nous ont portés plus près que nous ne croyons de l'Amérique.

Des 4 & 5, le vent fut violent & variable. Nous vîmes un fouquet, oiſeau gris & noir, des frégates & des foux, qui plongeoient pour attraper du poiſſon.

Des 6 & 7, bon frais & belle mer. La nuit derniere nous eûmes des grains violens. Nous vîmes des frégates prenant le ſoir leur route au nord-eſt.

Du 8 & du 9. Hier le vent fut très-violent, la mer groſſe. On amena les perroquets & les petites voiles. On prit un ris dans les huniers. Ce matin pendant déjeûner, nous fûmes char-

gés d'un grain très-violent avec toutes les voiles dehors. Le vaisseau se coucha, & l'eau entra dans les sabords. Vers le soir le tems se calma, ce qui arrive d'ordinaire lorsque le soleil se trouve dans la partie opposée au vent. Nous vîmes une quantité considérable de goélettes blanches & de fouquets, signes du voisinage de la terre, d'où viennent ces orages.

Des 10, 11 & 12, bon frais & belle mer. Vu des fouquets ou taille-vents, des goélettes & des bonnites.

Du 13, il fit calme. On calfeutra la chaloupe. A neuf heures du soir, étant en conversation avec le capitaine dans la galerie, je vis tout l'horison éclairé d'un feu très-lumineux, courant de l'est au nord, & répandant des étincelles rouges. Pendant le jour les nuages étoient arrêtés & représentoient une terre du côté du sud.

Le 14, nous eûmes des grains violens & un peu de tonnerre. Ici finissent communément les vents de sud-est, qui quelquefois vont jusqu'au 28e degré de latitude. Nous attendons les vents d'ouest, avec lesquels on double le cap de Bonne-Espérance.

Nous vîmes des fauchets ou taille-vents.

Les 15 & 16, grosse mer & grains pluvieux. Nous vîmes les mêmes oiseaux.

Les 17, 18 & 19, le tems fut beau, quoique mêlé de brume. Nous distinguons une lame venant de l'ouest, qui présage ordinai-

rement que le vent doit en venir. Nous vîmes hier au soir un second météore lumineux, & dans l'après-midi une baleine au sud-ouest, à une lieue & demie. On prétendit le matin avoir vu un oiseau de mer appellé mouton du Cap. Cet oiseau se trouve dans les parages du cap de Bonne-Espérance.

Les 20 & 21, tems pluvieux, vent variable. L'air est froid. Nous vîmes une baleine à portée de pistolet. On prétendit avoir vu des damiers, oiseaux voisins du Cap. Nous vîmes des taille-vents.

Les 22 & 23, vent froid & violent, grosse mer. Le vent déchira les huniers lorsqu'on y vouloit prendre des ris. On en mit des neufs, ce qui nous tint plus de trois heures sous nos grandes voiles. Je vis distinctement des damiers, & quantité de taille-mers.

Le 24, nous vîmes une envergure, autre oiseau marin. Grosse mer, bourasques fréquentes mêlées de pluie. On prétend que ces orages viennent du voisinage de l'isle de Tristan d'Aconia.

Le 25, je vis un mouton du Cap. Les vents tournerent à l'ouest, mais furent toujours orageux.

Le 26, vent violent. Vers le soir, un grain nous surprit avec toutes nos voiles dehors. Le vaisseau ne put arriver; il vint au vent, & fut coëffé. Vous ne sauriez imaginer notre désordre. Enfin, on manoeuvra si heureuse-

ment, qu'on échappa de ce danger, où il pouvoit nous en coûter au moins nos mâts. Nous vimes les mêmes oiseaux. Nos pauvres matelots sont bien fatigués : après un orage on ne leur donne aucun rafraîchissement.

Les 27 & 28, les vents furent variables & froids. La carene du vaisseau est couverte d'une herbe verte, qui n'a gardé sa couleur que du côté exposé au soleil.

Les 29 & 30, tems frais mêlé de grains violens. Nous prîmes des ris dans les huniers.

Nous vîmes les mêmes oiseaux, des alcions & des marsouins. Ils étoient petits, marbrés de brun sur le dos, & de blanc sous le ventre.

Le 31, les vents tournerent à l'ouest. On s'estime à deux cents lieues du Cap, & par notre point à trois cents. Nous vîmes les mêmes oiseaux.

OBSERVATIONS sur le ciel, les vents & les oiseaux.

Les étoiles m'ont paru plus lumineuses dans la partie australe que dans la septentrionale. On distingue, outre la croix du sud, les magellans qui sont deux nuages blancs, formés d'un amas de petites étoiles. On apperçoit à côté deux espaces plus sombres qu'aucune des autres parties du ciel.

Le crépuscule diminue en approchant de

la ligne, enſorte que la nuit eſt preſque entiérement ſéparée du jour. On explique aſſez bien comment le crépuſcule augmente avec la réfraction des rayons vers les poles. Dans ces régions à peine habitées, la lumiere eſt mêlée avec les ténebres, ſur-tout dans les aurores boréales, qui ſont d'autant plus grandes, que le ſoleil eſt moins élevé ſur l'horiſon. Quel inconvénient y eût-il eu, que la nuit entre les deux tropiques eût eu auſſi quelque portion du jour? La nuit ſemble faite pour les noirs de l'Afrique, qui attendent la fin de leurs jours brûlans, pour danſer & ſe réjouir. C'eſt dans ce tems que les bêtes ſauvages de ces contrées viennent ſe rafraîchir dans les rivieres, & que les tortues montent au rivage pour y faire leur ponte. Ne ſeroit-ce point que les rayons du ſoleil, quoique réfractés, donnent une chaleur ſenſible? Ainſi, de longs crépuſcules euſſent rendu la zone torride inhabitable. Au reſte, les nuits dans ces climats ſont plus belles que les jours. La lune diſſipe à ſon lever les vapeurs dont le ciel eſt couvert. J'ai réitéré tant de fois cette obſervation, que je me range en cela de l'avis des marins, qui diſent que *la lune mange les nuages.* D'ailleurs, peut-on rejetter l'influence de la lune ſur notre athmoſphere, lorſqu'on lui en ſuppoſe une ſi grande ſur l'océan?

En-deçà de la ligne, on trouve les vents

du nord-eſt ou aliſés, & au-delà les vents de ſud-eſt ou généraux. Ces vents paroiſſent produits par l'air dilaté par le ſoleil, & réfléchi par les poles. Les vents de ſud-eſt s'étendent plus loin que les vents de nord-eſt, comme vous le pourrez voir dans le journal des vents. On les trouve ordinairement aux troiſieme & quatrieme degrés de latitude nord. Auſſi le pole ſud eſt-il plus froid que le pole nord; ce qui vient peut-être de ce que le ſoleil eſt plus long-tems dans la partie ſeptentrionale. Les navigateurs qui ont tâché d'aborder aux terres auſtrales, ont découvert des glaces au quarante-cinquieme degré ſud.

Ces vents portent continuellement en Amérique les vapeurs que le ſoleil éleve ſur la mer Atlantique. Celles de la mer du Sud ſervent à féconder une partie de l'Aſie & de l'Afrique. En général, les vents ſont plus forts le jour que la nuit.

Sans les nuages, il n'y auroit point de rivieres; mais ils ne ſervent pas moins à la magnificence du ciel, qu'à la fécondité de la terre.

J'ai admiré ſouvent le lever & le coucher du ſoleil. C'eſt un ſpectacle qu'il n'eſt pas moins difficile de décrire que de peindre. Figurez-vous à l'horiſon une belle couleur orange, qui ſe nuance de verd & vient ſe perdre au zénith dans une teinte lilas, tandis que le reſte du ciel eſt d'un magnifique azur.

Les nuages qui flottent çà & là, sont d'un beau gris de perle. Quelquefois ils se disposent en longues bandes cramoisies, de couleur ponceau & écarlate; toutes ces teintes sont vives, tranchées & relevées de franges d'or.

Un soir les nuages se disposerent vers l'occident, sous la forme d'un vaste réseau, semblable à de la soie blanche. Lorsque le soleil vint à passer derriere, chaque maille du réseau parut relevée d'un filet d'or. L'or se changea ensuite en couleur de feu & en ponceau, & le fond du ciel se colora de teintes légeres de pourpre, de verd & de bleu céleste.

Souvent il se forme au ciel des paysages d'une variété singuliere, où se rencontrent les formes les plus bizarres. On y voit des promontoires, des rochers escarpés, des tours, des hameaux. La lumiere y fait succéder toutes les couleurs du prisme. C'est peut-être à la richesse de ces couleurs qu'il faut attribuer la beauté des oiseaux de l'Inde & des coquillages de ces mers; mais pourquoi les oiseaux marins de ces contrées ne sont-ils pas plus beaux que les nôtres? Je réserverai l'examen de ce problême à quelqu'autre article. Je vais vous décrire ceux que j'ai vu voler autour du vaisseau, avec les noms que leur donnent les gens de mer. Vous jugez bien que cette description ne peut guere être juste.

En partant de France, nous vîmes plusieurs

eſpeces d'oiſeaux que les marins confondent ſous le nom général de mauves & de goëlands.

L'oiſeau le plus commun, & que nous avons rencontré dans tous les parages, eſt une eſpece d'hirondelle ou d'alcion, que les Anglois nomment *l'oiſeau de la tempête.* Il eſt d'un brun noirâtre, vole à fleur d'eau, & fuit dans les gros tems le ſillage du vaiſſeau. Il y a apparence que ce qui le détermine à ſuivre alors les navires, c'eſt afin de trouver un abri contre la violence du vent. C'eſt par la même raiſon qu'il vole entre les lames en raſant l'eau.

A la hauteur du cap Finiſterre, nous vîmes des manches de velours, dont les ailes ſont bordées de noir. Ils ſont de la groſſeur d'un canard, & volent à la ſurface de la mer en battant des ailes. Ils ne s'éloignent guere de terre, où ils ſe retirent tous les ſoirs.

Nous vîmes les premieres frégates par les deux degrés & demi de latit. nord. On préſuma qu'elles venoient de l'iſle de l'Aſcenſion, ſituée par les huit degrés de lat. ſud. Elles reſſemblent, pour la forme & la groſſeur, à la cigogne. Elles ſont noires & blanches. Elles ont des ailes très-étendues, de longues jambes & un long cou. Les mâles ont ſous le bec une peau enflée, ronde comme une boule, & rouge comme l'écarlate. C'eſt le plus léger de tous les oiſeaux marins. Jamais il ne ſe repoſe ſur l'eau. On en rencontre à plus de trois cents lieues de terre, où on aſſure qu'elles

vont

vont reposer tous les soirs. Elles s'élevent fort haut. J'en ai vu souvent tourner autour du vaisseau, s'éloigner à perte de vue, & se rapprocher dans l'espace de quelques secondes.

Le fou est un peu plus gros ; mais plus raccourci. Il est blanc, mêlé de gris. Il pêche le poisson en plongeant. La pointe de son bec est recourbée, & les côtés en sont bordés de petites pointes qui lui aident à saisir sa proie. La frégate lui fait la guerre. Celui-ci a de meilleurs instrumens ; mais celle-là, plus de légéreté & de finesse. Lorsque le fou a rempli son jabot de poisson, elle l'attaque & lui fait rendre sa pèche, qu'elle reçoit en l'air.

Nous vîmes le premier fou vers le treizieme degré de latitude sud.

A-peu-près à cette hauteur, nous apperçûmes, pour la premiere fois, l'oiseau que les marins appellent fauchet, fouquet, taille-vent taille-mer, ou cordonnier, C'est un oiseau qui dans son vol semble faucher la surface de l'eau.

Les goëlettes, que l'on trouve en grandes troupes, dénotent les hauts-fonds & le voisinage des côtes. Elles sont blanches, & de loin ressemblent, pour le vol & la forme, à des pigeons.

L'envergure est un oiseau un peu plus gros que les fauchets, de la taille d'un fort canard ; il est blanc sous le ventre, d'un gris brun sur les ailes & le dos. Il tire son nom de la grande étendue de ses ailes, ou de son envergure.

Les damiers ne ſe trouvent qu'aux approches du cap de Bonne-Eſpérance. Ils ſont gros comme des pigeons, ont la tête & la queue noires, le ventre blanc ; le dos & les ailes marquées réguliérement de noir & de blanc, comme les caſes d'un jeu de dames.

Après les damiers, nous vîmes le mouton du Cap. C'eſt un oiſeau plus gros qu'une oie, au bec couleur de chair, aux ailes très-étendues, mêlées de gris & de blanc. On ne le trouve guere qu'à la latitude du cap de Bonne-Eſpérance. J'a vu tous ces oiſeaux ſe repoſer ſur l'eau, excepté la frégate & l'envergure. Leur vue peut ſervir à indiquer les parages où l'on ſe trouve lorſqu'on a été pluſieurs jours ſans prendre hauteur, ou lorſque les courans ont fait dériver en longitude. Il ſeroit à ſouhaiter que les marins expérimentés donnaſſent là-deſſus leurs obſervations. Il y a des eſpeces qui ne s'éloignent point de terre, où elles vont repoſer tous les ſoirs. Des goëlettes blanches vues en pleine mer déſigneroient quelque terre ou reſcif inconnu dans le voiſinage ; mais les manches de velours en ſeroient une preuve infaillible.

Il y a auſſi quelques eſpeces de glayeuls ou algues flottantes, auxquelles on doit faire attention. Ces différentes notices peuvent ſuppléer au moyen qui nous manque de déterminer les longitudes. On obſerve la variation matin & ſoir ; mais ce moyen n'eſt point ſûr.

On ne voit pas tous les jours le soleil se lever & se coucher. D'ailleurs la variation, qui est, comme vous savez, la déclinaison de l'aiguille, varie d'une année à l'autre sous le même méridien. La propriété qu'elle a de s'incliner vers la terre par sa partie aimantée, pourroit être d'une plus grande utilité. C'est ce que l'expérience fera connoître.

JUIN 1768.

Le premier, les vents d'ouest s'étant enfin déclarés, nous nous flattâmes de doubler bientôt le Cap.

Le 2, on prit des précautions pour ce passage. On amena les vergues de perroquet & la corne d'artimon. On mit de nouveaux cordages à la roue du gouvernail; quelques-uns furent ajoutés aux haubans pour assurer les mâts; on mit quatre grandes voiles neuves. On lia fortement les chaloupes & tout ce qui pouvoit prendre quelque mouvement sur le vaisseau. On attacha deux haches à l'arriere, en cas qu'il fallût couper le mat d'artimon. Le vent fut très-frais. Nous vîmes quelques oiseaux, mais les frégates avoient disparu.

Les 3, 4 & 5, tous ces jours le vent fut très-frais, excepté hier matin, où il calma un peu. On vit tous ces jours-ci une quantité prodigieuse de goëlettes, de moutons & de

damiers. Nous vîmes du goëmon du Cap. Il ressemble à ces longues trompes de bergers. Les matelots font de ces tiges creuses des especes de trompettes. La mer étoit couverte de brume, autre indice du voisinage du Cap. Les maladies augmentent. Nous avons quinze scorbutiques hors de service.

Le 6, le vent étoit très-frais. Nous vîmes beaucoup de moutons & peu de goëlettes.

Le 7, à midi, un oiseau de la grosseur d'une oie, aux ailes courtes, d'une couleur tannée & brune, à la tête de la forme d'une poule, à la queue courte & formant le trefle, a plané long-tems au-dessus de nos mâts. Par tous les points nous devrions trouver ici le Cap. Vu les mêmes oiseaux.

Le 8, le vent violent, suivi de calme.

Le 9, les maladies & l'ennui augmentent sur le vaisseau. On jetta à la mer un contre-maître mort scorbutique.

Les 10 & 11, calme mêlé de coups de vent, grosse mer. C'est un indice des approches du banc des Aiguilles. Vu un vaisseau sous le vent, faisant route au nord-ouest. Vu les mêmes oiseaux.

Le 12, comme la mer paroissoit verdâtre, on sonda, mais sans trouver fond. Vent très-frais & grosse mer. Nos inquiétudes augmentent sur notre distance du Cap.

Le 13, enfin on trouva la sonde à 95 brasses, fond vaseux & verdâtre. Ce fut une

grande joie. Cette grande profondeur nous prouva que nous étions dérivés à l'oueſt. Vu deux vaiſſeaux, l'un de l'arriere, l'autre par notre boſſoir de tribord. La ſonde aſſure notre poſition, mais nous a fait connoître que nous errions de plus de deux cents lieues par nos journaux.

Le 14, on ſonda encore, & nous trouvâmes à 80 braſſes un fond de ſable & de vaſe verte. Il fit calme. Vu les mêmes vaiſſeaux & les mêmes oiſeaux.

Le 15, vent frais. Le vaiſſeau de l'arriere mit pavillon Anglois, & nous dépaſſa bientôt d'une lieue & demie ſous le vent. Celui de l'avant mit pavillon François; & comme il étoit ſous le vent, il cargua ſes baſſes voiles pour nous joindre en tenant le plus près. Notre capitaine ne jugea pas à propos d'arriver. Nous reconnûmes ce vaiſſeau pour la Digue, flûte du roi, partie un mois avant nous. Vers le ſoir elle appareilla toutes ſes voiles, & ſe mit dans nos eaux.

Le 16, nous vîmes la Digue deux lieues de l'avant, qui à ſon tour refuſa de nous parler. Il y a apparence qu'elle a relâché au Cap. Les oiſeaux deviennent rares; bon vent, belle mer.

Le 17, il fit calme. On vit des ſouffleurs & des dorades. La lune ſe coucha à huit heures, elle étoit fort rouge. Le 18 au matin, nous eſſuyâmes un coup de vent de l'arriere, qui nous obligea de reſter juſqu'à onze heures

du ſoir ſous la miſaine. Il s'élevoit de l'extrêmité des flots une poudre blanche comme la pouſſiere que le vent balaie ſur les chemins. A 7 heures du ſoir, nous reçûmes un coup de mer par les fenêtres de la grande chambre. A 8 heures il tomba de la grêle. Le tems s'eſt mis au beau vers minuit. On ne voit plus que quelques damiers & taille-vents.

Des 19, 20 & 21, bon frais, groſſe mer. Un poiſſon volant de plus d'un pied de long, ſauta à bord.

Le 22, vent très-frais, & mer houlleuſe. Les anciens prétendoient à tort que les tems des ſolſtices étoient des tems de calme. J'ai lu cet après-midi un article du voyageur Dampierre, qui obſerve que, lorſque le ſoleil diſparoît vers les trois heures après-midi & ſe cache derriere une bande de nuages fort élevés & fort épais, c'eſt ſigne d'une grande tempête. En montant ſur le pont, je vis au ciel tous les ſignes décrits par Dampierre.

Le 23, à minuit & demi, un coup de mer affreux enfonça quatre fenêtres des cinq de la grande chambre, quoique leurs volets fuſſent fermés par des croix de S. André. Le vaiſſeau fit un mouvement de l'arriere, comme s'il s'acculoit. Au bruit, j'ouvris ma chambre, qui dans l'inſtant fut pleine d'eau & de meubles qui flottoient. L'eau ſortoit par la porte de la grande chambre, comme par l'écluſe d'un moulin; il en étoit entré plus de trente barriques.

On appella les charpentiers, on apporta de la lumiere, & on se hâta de clouer d'autres sabords aux fenêtres. Nous fuyons alors sous la misaine ; le vent & la mer étoient épouvantables.

A peine ce désordre venoit d'être réparé, qu'un grand caisson qui servoit de table, plein de sel & de bouteilles de vin de Champagne, rompit ses attaches. Le roulis du vaisseau le faisoit aller & venir comme un dé. Ce coffre énorme pesoit plusieurs milliers, & menaçoit de nous écraser dans nos chambres. Enfin il s'entr'ouvrit, & les bouteilles qui en sortoient rouloient & se brisoient avec un désordre inexprimable. Les charpentiers revinrent une seconde fois, & le remirent en place après bien du travail.

Comme le roulis m'empêchoit de dormir, je m'étois jetté sur mon lit en bottes & en robe de chambre : mon chien paroissoit saisi d'un effroi extraordinaire. Pendant que je m'amusois à calmer cet animal, je vis un éclair par un faux jour de mon sabord, & j'entendis le bruit du tonnerre. Il pouvoit être trois heures & demie. Un instant après un second coup de tonnerre, & mon chien se mit à tressaillir & à hurler. Enfin un troisieme éclair, suivi d'un troisieme coup, succéda presque aussi-tôt, & j'entendis crier sous le gaillard que quelque vaisseau se trouvoit en danger. En effet, ce bruit fut semblable à un coup de canon tiré près de nous, il ne roula point. Comme je sen-

tois une forte odeur de soufre, je montai sur le pont; où j'éprouvai d'abord un froid très-vif. Il y régnoit un grand silence, & la nuit étoit si obscure que je ne pus rien distinguer. Cependant, ayant entrevu quelqu'un près de moi, je lui demandai ce qu'il y avoit de nouveau. On me répondit: " On vient de porter „ l'officier de quart dans sa chambre; il est „ évanoui, ainsi que le premier pilote. Le „ tonnerre a tombé sur le vaisseau, & notre „ grand mât est brisé „. Je distinguai en effet la vergue du grand hunier tombée sur les barres de la grande hune. Il ne paroissoit au-dessus, ni mât ni manœuvre. Tout l'équipage étoit retiré dans la chambre du conseil.

On fit une ronde sous le gaillard. Le tonnerre avoit descendu jusques-là le long du mât. Une femme qui venoit d'accoucher, avoit vu un globe de feu au pied de son lit. Cependant on ne trouva aucune trace d'incendie; tout le monde attendit avec impatience la fin de la nuit.

Au point du jour je remontai sur le pont. On voyoit au ciel quelques nuages blancs, d'autres cuivrés. Le vent venoit de l'ouest, où l'horison paroissoit d'un rouge ardent, comme si le soleil eût voulu se lever dans cette partie; le côté de l'est étoit tout noir. La mer formoit des lames monstrueuses, semblables à des montagnes pointues, formées de plusieurs étages de collines. De leur sommet s'élevoient de

grands jets d'écume qui se coloroient de la couleur de l'arc-en-ciel. Elles étoient si élevées, que du gaillard d'arriere elles nous paroissoient plus hautes que les hunes. Le vent faisoit tant de bruit dans les cordages, qu'il étoit impossible de s'entendre. Nous fuyons vent arriere sous la misaine. Un tronçon du mât de hune pendoit au bout du grand mât qui étoit éclaté en huit endroits jusqu'au niveau du gaillard. Cinq des cercles de fer dont il étoit lié, étoient fondus. Les passavants étoient couverts des débris des mâts de hune & de perroquet. Au lever du soleil, le vent redoubla avec une fureur inexprimable. Notre vaisseau ne pouvant plus obéir à son gouvernail, vint en travers. Alors la misaine ayant fazayé, son écoute rompit. Ses secousses étoient si violentes, qu'on crut qu'elle ameneroit le mât à bas. Dans l'instant le gaillard d'avant se trouva comme engagé. Les vagues brisoient sur le bossoir de bas-bord, ensorte qu'on n'appercevoit plus le beau-pré. Des nuages d'écume nous inondoient jusques sous la dunette. Le navire ne gouvernoit plus, & étant tout-à-fait en travers à la lame, à chaque roulis il prenoit l'eau sous le vent jusqu'au pied du grand mât, & se relevoit avec la plus grande difficulté.

Dans ce moment de péril, le capitaine cria aux timoniers d'arriver, mais le vaisseau sans mouvement ne sentoit plus sa barre. Il ordonna aux matelots de carguer la misaine que le vent

emportoit par lambeaux ; ces malheureux, effrayés, se refugierent sous le gaillard d'arriere. J'en vis pleurer un ; d'autres se jetterent à genoux en priant Dieu. Je m'avançai sur le passavant de bas bord, en me cramponnant aux manœuvres. Un Jacobin, aumônier du vaisseau, me suivit, & le sieur sir André, passager, vint après. Plusieurs gens de l'équipage nous imiterent, & nous vînmes à bout de carguer cette voile, dont plus de la moitié étoit emportée. On voulut border le petit foc pour arriver, mais il fut déchiré comme une feuille de papier.

Nous restâmes donc à sec, en roulant d'une maniere effroyable. Une fois ayant lâché les manœuvres où je me retenois, je glissai jusqu'au pied du grand mât, où j'eus de l'eau jusqu'aux genoux. Enfin, après Dieu, notre salut vint de la solidité du vaisseau, & de ce qu'il étoit à trois ponts, sans quoi il se fût engagé. Notre situation dura jusqu'au soir que la tempête s'appaisa. Une partie de nos meubles fut bouleversée & brisée ; plus d'une fois je me trouvai les pieds perpendiculaires sur la cloison de ma chambre.

Tel fut le tribut que nous payâmes au canal de Mozambique, dont le passage est plus redouté des marins que celui du cap de Bonne-Espérance. Les officiers assurerent qu'ils n'avoient jamais vu une aussi grosse mer. Toutes les parties hautes du vaisseau en étoient si ébranlées, que, dans les jointures des pilastres de la cham-

bre, j'introduisois des os entiers de mouton, qui en étoient écrasés par le jeu de la charpente.

Le 24, à quatre heures du matin, il fit calme. La mer étoit encore fort grosse. On travailla tout le jour à amener la grande vergue, & à préparer deux jumelles pour fortifier le grand mât. L'effet du tonnerre est inexplicable. Le grand mât est éclaté en zigzag. Depuis les barres de hune jusqu'à cinq pieds au-dessous du côté de l'avant, il y a un éclat; cinq pieds au-dessous du côté de l'arriere, il y a un autre éclat; ainsi de suite, jusqu'au niveau du gaillard. Il y a alternativement un espace brisé & un plein, de maniere que le sain d'un côté répond au brisé de l'autre. Dans ces éclats je n'ai remarqué aucune odeur, ni noirceur; le bois a conservé sa couleur naturelle.

Nous vîmes quelques moutons du Cap. Le gros tems fit périr le reste de nos bestiaux, & doubla le nombre de nos malades scorbutiques.

Le 25, on s'occupa à lier & à saisir les deux jumelles autour du mât. C'étoient des pieces de bois de 45 pieds de longueur, un peu creusées en gouttieres pour s'adapter sur la circonférence du mât. Chacun mit la main à l'œuvre, à cause de la foiblesse de l'équipage. Une baleine passa près de nous à portée de pistolet; elle n'étoit guere plus longue que la chaloupe.

Le 26, petit tems. On chanta le *te Deum*, suivant l'usage, pour remercier Dieu d'avoir passé le Cap & le canal Mozambique. On s'oc-

cupa tout le jour à réparer le grand mât.

Le 27, nous vînmes à bout de lui faire porter sa grande voile. On jetta à la mer un homme mort du scorbut. On compte vingt & un malades hors de service.

Le 28, le beau tems continua. Nous vîmes quelques fauchets; les damiers & les moutons du Cap ont disparu.

Le 29, un enfant né depuis huit jours mourut scorbutique. On compte aujourd'hui 28 matelots sur les cadres. On a pris pour faire le quart tous les domestiques du vaisseau & les passagers qui ne sont pas de la grande chambre.

Vers le soir nous vîmes des marsouins.

Le 30, l'inquiétude augmente par la triste situation de l'équipage.

Nous avons trouvé ici la fin des vents d'ouest. Nous tenons une haute latitude, afin de profiter des vents de sud-est, qui sont constans dans cette partie. Nous tâchons d'arriver au vent de l'isle Rodrigue, afin d'atteindre plus sûrement l'Isle de France.

OBSERVATIONS qui peuvent être utiles à la police des vaisseaux.

Il m'a paru qu'il n'y avoit pas assez de subordination parmi les officiers de la compagnie. Les supérieurs craignent le crédit de leurs inférieurs. Comme la plupart de ces places s'obtiennent par faveur, je ne crois pas que

l'autorité puiſſe être établie parmi eux d'une maniere raiſonnable. Ce mal donc me paroît ſans remede, en ce qu'il tient à nos mœurs.

Aucun vaiſſeau ne devroit tenir la mer plus de trois mois ſans relâcher. Ces longues traverſées coûtent beaucoup d'hommes. Les matelots n'ont point aſſez d'eau dans les chaleurs; ſouvent ils ſont réduits à une demi-pinte par jour. Ne ſeroit-il pas poſſible de diviſer l'endroit du vaiſſeau où ſe place le leſt, en citernes de plomb remplies d'eau douce? Peut-être ſeroit-il poſſible de trouver un maſtic ou cire dont on enduiroit les barriques, ce qui préſerveroit l'eau de corruption. Elle eſt ſouvent d'une infection inſupportable, & remplie de vers.

Quant à la machine à deſſaler l'eau de mer, les marins la croient peu ſalutaire. D'ailleurs il faut embarquer beaucoup de charbon de terre, qui tient beaucoup de place, qui eſt ſujet à s'enflammer de lui-même; & on a l'inconvénient dangereux d'entretenir un fourneau allumé nuit & jour.

Les matelots ſont très-mal nourris. Leur biſcuit eſt plein de vers. Le bœuf ſalé, au bout de quelque tems, devient une nourriture déſagréable & mal-ſaine. Ne pourroit-on pas cuire des viandes & les conſerver dans des graiſſes? On en prépare ainſi pour la chambre, qui ſe conſervent autant que le bœuf ſalé.

Les matelots à terre, dans un port, dépenſent quelquefois en une ſemaine ce qu'ils ont

gagné dans un an. Ne pourroit-on pas avancer à chacun d'eux les habillemens convenables, & les obliger de les conserver, par des revues fréquentes, faites par l'écrivain & l'officier de quart? Il y a beaucoup d'autres réglemens de propreté, sur lesquels les officiers devroient veiller. La plupart de ces malheureux ont besoin d'être toujours en tutele.

J'ai observé que le bois se pourrit toujours dans l'eau à sa ligne de flottaison. On peut faire cette observation sur les pieux qui sont dans les rivieres & sur tous les bois exposés à être alternativement mouillés & séchés. C'est là que se nichent les vers, & que germent la plupart des herbes aquatiques. Cet endroit est si favorable à la végétation, que les filets verds, dont notre vaisseau est entouré, se sont attachés seulement aux anneaux de fer des chaînes du gouvernail qui sont à fleur d'eau, sans qu'il y en ait au-dessus & au dessous. Je crois qu'il feroit utile de border de feuilles de cuivre toute la circonférence des vaisseaux, sur une largeur de trois pieds. Quant aux pointes de fer & de cuivre, qui terminent les mâts & les vergues, l'expérience prouve qu'elles attirent le tonnerre.



JUILLET 1768.

LE premier, les vents furent favorables : nous vîmes encore des damiers & des fauchets. Le ſcorbut fait des ravages affreux. On compte trente-ſix malades hors de ſervice.

Le 2, bon frais, belle mer.

Le 3, beau tems, la mer un peu groſſe. On voit encore des damiers. Ce ſoir un charpentier mourut du ſcorbut. On compte aujourd'hui quarante ſcorbutiques. Ce mal fait des progrès à vue d'œil. On l'attribue aux exhalaiſons qui ſortent de la calle remplie de mâts qui ont long-tems ſéjourné dans la vaſe.

Le 4, le tems fut beau ; nous vîmes quantité de damiers.

Le 5, on vit les mêmes oiſeaux & une baleine qu'on crut avoir été harponnée, par des plaies d'un rouge vif qu'on appercevoit ſur ſa peau. Vu des damiers. Petit tems, mais favorable.

Les 6 & 7, le ſcorbut nous gagne tous. Nous avons 45 hommes ſur les cadres : le reſte de l'équipage eſt très-affoibli.

Le 8, on vit quelques taille-vents. Nous eûmes beau ciel & belle mer. Tout le monde eſt d'une triſteſſe mortelle.

Le 9, un matelot du nombre de ceux qui font le quart, eſt mort ſubitement. Nous avons tous aujourd'hui éprouvé des foibleſſes ;

quelques-uns, des vertiges & des maux de cœur. Cependant nous sommes à plus de cent lieues, au vent, de terre connue. On prétend avoir vu un paillencu.

Le 10, on comptoit soixante scorbutiques sur les cadres. Hier, on en administra sept.

Je vis un paillencu. C'est un oiseau d'un blanc satiné, avec deux belles plumes fort longues qui lui servent de queue : on ne voit plus d'autres oiseaux marins. On prétend que ceux-ci leur font la guerre. La vue de cet oiseau dénote le voisinage de la terre. Beau tems.

Le 11, vent favorable. Nous avons aujourd'hui soixante-dix scorbutiques forcés de garder le lit. Si nous restons encore huit jours à la mer, nous périssons infailliblement. On a jetté à l'eau un jeune homme de dix-sept ans.

Le 12, beau tems, belle mer. Il n'y a plus que trois matelots de chaque quart. Les passagers & les officiers aident à la manœuvre. Nous vîmes des paillencus.

Le 13, on vit la terre à huit heures & demie du matin. Nous sommes si accablés, que cette nouvelle n'a réjoui personne. Nous avons quatre-vingts hommes sur les cadres. On mit en travers pour louvoyer toute la nuit; car il étoit impossible d'arriver le même jour au mouillage.

Le 14, en approchant de terre, beaucoup de personnes se trouverent mal. Je me sentois un

dégoût

dégoût univerſel ; je ſuois abondamment. Nous mîmes notre pavillon en berne, & nous tirâmes par intervalles des coups de canon, pour appeller du ſecours : mais le pilote ſeul vint à bord. Il nous parla des troubles entre les chefs de l'iſle, dont il imaginoit que nous étions fort occupés : d'un autre côté, pluſieurs d'entre nous croyoient que les querelles & les miſeres de notre vaiſſeau intéreſſeroient beaucoup les habitans.

Nous laiſsâmes d'abord à droite l'iſle Ronde & l'iſle aux Serpens, deux iſlots inhabités ; enſuite, nous paſsâmes à une petite portée de canon du Coin de Mire, autre iſlot que nous laiſſâmes à gauche. Nous prîmes un peu du large, en approchant de l'Iſle de France, à cauſe des bas-fonds de la pointe aux Canonniers. Nous entrâmes, à une heure & demie d'après-midi, dans le port. Deux heures après, je mis pied à terre, en remerciant Dieu de m'avoir délivré des dangers & de l'ennui d'une ſi triſte navigation.

Nous avons tenu la mer, ſans relâcher, quatre mois & douze jours. Suivant mon journal, nous avons fait environ 3808 lieues marines, ou 4700 lieues communes. Nous avons perdu onze perſonnes, y comprenant les trois hommes enlevés d'un coup de mer, & un malade qui mourut en débarquant.

OBSERVATIONS sur le scorbut.

Le scorbut est occasionné par la mauvaise qualité de l'air & des alimens. Les officiers qui sont mieux nourris & mieux logés que les matelots, sont les derniers attaqués de cette maladie qui s'étend jusqu'aux animaux. Mon chien en fut très-incommodé. Il n'y a point d'autre remede que l'air de la terre & l'usage des végétaux frais. Il y a quelques palliatifs qui peuvent modérer le progrès de ce mal; comme l'usage du riz, des liqueurs acides, du caffé, & l'abstinence de tout ce qui est salé. On attribue de grandes vertus à l'usage de la tortue : mais c'est un préjugé, comme tant d'autres que les marins adoptent si légérement. Au cap de Bonne-Espérance, où il n'y a point de tortues, les scorbutiques guérissent au moins aussi promptement que dans l'hôpital de l'Isle de France, où on les traite avec les bouillons de cet animal. A notre arrivée, presque tout le monde fit usage de ce remede; je ne m'en servis point, parce que je n'en avois pas à ma disposition; je fus le premier guéri : je n'avois usé que des végétaux frais.

Le scorbut commence par une lassitude universelle. On desire le repos, l'esprit est chagrin : on est dégoûté de tout : on souffre le jour, on ne sent de soulagement que la nuit; il se manifeste ensuite, par des taches rouges aux jambes & à la poitrine, & par des ulceres

ſanglans aux gencives. Souvent il n'y a point de ſymptomes extérieurs ; mais, s'il ſurvient la plus légere bleſſure, elle devient incurable tant qu'on eſt ſur mer, & elle fait des progrès très-rapides. J'avois eu une légere bleſſure au bout du doigt, en trois ſemaines la plaie l'avoit dépouillé tout entier, & s'étendoit déjà ſur la main, malgré tous les remedes qu'on y put faire. Quelques jours après mon arrivée, elle ſe guérit d'elle-même. Avant de débarquer les malades, on eut ſoin de les laiſſer un jour entier dans le vaiſſeau reſpirer peu-à-peu l'air de la terre. Malgré ces précautions, il en coûta la vie à un homme qui ne put ſupporter cette révolution.

Je ne ſaurois vous dépeindre le triſte état dans lequel nous ſommes arrivés. Figurez-vous ce grand mât foudroyé, ce vaiſſeau avec ſon pavillon en berne tirant du canon toutes les minutes, quelques matelots ſemblables à des ſpectres aſſis ſur le pont, nos écoutilles ouvertes, d'où s'exhaloit une vapeur infecte, les entre-ponts pleins de mourans, les gaillards couverts de malades qu'on expoſoit au ſoleil, & qui mouroient en nous parlant. Je n'oublierai jamais un jeune homme de dix-huit ans, à qui j'avois promis la veille un peu de limonnade. Je le cherchois ſur le pont parmi les autres. On me le montra ſur la planche du coq ; il étoit mort pendant la nuit.



LETTRE V.

Observations nautiques.

AVANT d'entrer dans aucun détail sur l'Isle de France, je joindrai à mon journal les observations des marins les plus expérimentés sur la route que nous venons de faire.

Quelque réguliers que soient les vents alisés & généraux, ils sont sujets à varier le long des côtes & aux environs des isles.

Il s'éleve une brise ou vent de terre, presque toutes les nuits, le long des grands continens. L'action de ce vent opposé au vent du large, amasse les nuages sous la forme d'une longue bande fixe, que les vaisseaux qui abordent apperçoivent presque toujours avant la terre.

Les atterrages sont presque toujours orageux, sur-tout dans le voisinage des isles. Les vents y varient aussi. Aux Canaries, les vents du sud & du sud-ouest soufflent quelquefois huit jours de suite.

On trouve les vents alisés vers le 28e degré de lat. nord; mais on les perd souvent longtems avant d'être à la ligne. Il résulte des observations d'un habile marin, qui a comparé plus de deux cents cinquante journaux de navigation, que les vents alisés cessent,

En janvier, entre le 6 & 4 deg. de lat. nord.
En février, entre le 5 & 3 degré.
En mars & avril, entre le 5 & 2 degré.
En mai, entre le 6 & 4 degré.
En juin, au 10 degré.
En juillet, au 12 degré.
En août & sept. entre le 14 deg. & le 13e.
Ils se rapprochent de la ligne en octobre, novembre & décembre.

Entre les vents alisés & les vents généraux, qui sont les alisés de la partie du sud, on trouve des vents variables & orageux. Les généraux regnent sur une plus grande étendue que les alisés. On fixe leurs limites au 28e degré de lat. sud. Au-delà, les vents sont plus variables que dans les mers de l'Europe. Plus on s'éleve en latitude, plus ils sont violens. Ils soufflent, pour l'ordinaire, du nord au nord-ouest, & du nord-ouest à l'ouest-sud-ouest; quand ils viennent au sud, le calme succede.

En approchant du cap de Bonne-Espérance, on trouve souvent des vents de sud-est & est-sud-est. C'est une maxime générale de se tenir toujours au vent du lieu où l'on veut arriver. Il faut cependant se garder de tenir le plus près; la dérive est trop grande. Il faut tâcher de couper la ligne le plus est que l'on peut; autrement, on risque de s'affaler sur la côte du Brésil.

Si l'on est forcé de relâcher, on trouvera quelques rafraîchissemens aux isles du cap Verd. Les vivres sont chers au Brésil, & l'air y est mal-sain. On peut pècher de la tortue à l'isle de Tristan d'Aconia. On y fait de l'eau très-difficilement, à cause des arbres qui croissent dans la mer. Le cap de Bonne-Espérance est de toutes les relâches la meilleure. Il est dangereux d'y mouiller depuis avril jusqu'en septembre. Cependant l'ancrage est sûr à Falsebaie, qui n'en est pas loin. Si on manquoit l'Isle de France, on peut relâcher à Madagascar, au fort Dauphin, à la baie d'Antong-il; mais il y a des maladies épidémiques très-dangereuses, & des coups de vent qui durent depuis octobre jusqu'en mai.

Si c'est au retour, on a Sainte-Hélene, colonie Angloise, & l'Ascension, où l'on ne trouve que de la tortue. En tems de guerre, ces deux isles sont ordinairement des points de croisiere, parce que tous les vaisseaux cherchent, à leur retour, à les reconnoître pour assurer leur route. Mais le Cap est en tout tems le point de réunion de tous les vaisseaux.

Les cartes les plus estimées sont celles de M. Daprès; les marins ont aussi beaucoup d'obligation au savant & modeste abbé de la Caille; mais la géographie est encore bien imparfaite. La longitude des Canaries & celle des isles du cap Verd est mal déterminée. Entre le cap Blanc & le cap Verd, la

carte marque 39 lieues d'enfoncement, quoiqu'il y en ait à peine vingt.

On soupçonne un haut-fond, au sud de la ligne par les 20 minutes de latitude, & par 23 deg. 10 minutes de long. occidentale. Le vaisseau le Silhouet, commandé par M. Pintault le 5 de février 1764, & le 3 avril la frégate la Fidelle, commandée par M. le Houx, y éprouverent une forte secousse.

Les courans peuvent jetter dans des erreurs dangereuses. Il me semble qu'on ne pourra recueillir là-dessus aucune connoissance certaine, tant qu'on n'aura aucun moyen sûr d'évaluer la dérive d'un vaisseau. L'angle même qu'il forme avec son sillage, ne pourroit donner rien d'assûré, puisque le vaisseau & sa trace sont emportés par le même mouvement. On ne sauroit trop admirer la hardiesse des premiers navigateurs, qui, sans expérience & sans carte, faisoient les mêmes voyages. Aujourd'hui, avec plus de connoissances, on est moins hardi. La navigation est devenue une routine. On part dans les mêmes tems, on passe aux mêmes endroits, on fait les mêmes manœuvres. Il seroit à souhaiter que l'on risquât quelques vaisseaux pour la sûreté des autres.

Il est étrange que nous ne connoissions pas encore notre maison. Cependant nous brûlons tous en Europe de remplir l'univers de notre renommée. Théologiens, guerriers,

gens de lettres, artiſtes, monarques, mettent là leur ſuprême félicité.

Commençons donc par rompre les entraves que nous a donné la nature. Sans doute nous trouverons quelque langue qui puiſſe être univerſelle ; & quand nous aurons bien établi la communication avec tous les peuples de la terre, nous leur ferons lire nos hiſtoires, & ils verront combien nous ſommes heureux.



T.

IN ce journal, j'ai cru que la forme en pourr avec les calculs de variation, de latitude que j'ai imaginé me paroît plus commode de l'autre ce qui intéresse les hommes.

VAISSEAU

TRIES,

TONNEAUX.

au plat-bord.	3 pieds.	3 pouces.	0 lignes.
du gaillard d'avant			
rée.	5	2	0
du gaillard en			
	5	3	0
ır de la varangue.	17	9	0
ıent de la varangue.	0	0	0
de la dunette à			
;e.	5	4	0
de la chambre du			
l.	5	7	0
de canon à la ſe-			
, hauteur.	1	10	0
largueur.	1	6	0
'eau à ſa charge.	16	6	0

N°

Gra

Mâ

Mâ

Mâ

Gr

P

P

(

I

I

EAU.

Nom	ueur.		Diametre.			Voilure.		
	o.	li.	pi.	po.	li.	pi.	po.	li.
Gran	0	0	1	6	0	68	0	0
	0	0	1	5	0	61	0	0
Mât								
Mât	0	0	1	1	0	61	0	0
Mât	0	0	0	11	0	45	4	0
Gran h	0	0	0	11	0	45	4	0
Peti	0	0	0	10	6	40	8	0
h	0	0	0	9	0	45	4	0
Perr fo	0	0	0	7	0	30	3	0
Gra	0	0	0	8	6	30	3	0
Peti Mât	0	0	0	6	6	27	0	0
ch	6	0	0	4	6	20	0	0
Bou b	0	0	0	6	6	30	3	0

Mars 175

Jours du	*uest.*	*Latit.*	*estimée.*	*Lat.*	*observée.*	*Long.*	*estimée.*
Jeudi	m. ıfe.	47 d.	35 m.	0 d.	0 m.	6 d.	4 m.
Vendred	·	45	49	45	46	8	28
Samedi	·	44	55	.	.	11	31
Dimanch	·	44	23	.	.	12	30
Lundi	·	43	21	43	2	15	40
Mardi	·	40	50	40	3	17	44
Mercred	·	38	44	.	.	19	19
Jeudi	·	35	49	33	52	19	45
Vendrec	·	34	45	34	45	19	45
Samedi	·	33	33	33	30	20	25
Dimanc	·	31	28	31	30	20	5
Lundi	·	30	10	30	9	20	50
Mardi	28	29	51	29	48	20	49
Mercre	30	29	34	29	37	20	19
Jeudi	30	29	32	29	31	20	32
Vendre	30	28	24	28	24	20	20
Samedi	:	27	21	27	23	20	18
Diman	·	26	26	26	24	19	5[illegible]
Lundi	·	25	33	25	34	20	8
Mardi	·	24	27	24	26	19	3
Mercre	·	22	34	22	36	19	59
Jeudi	·	21	6	21	4	21	16
Vendr	·	18	31	18	31	20	45
Samed	·	15	46	15	46	21	45
Diman	·	13	30	13	30	21	45
Lundi	·	11	41	11	41	21	45
Mardi	·	10	28	10	18	21	12
Mercr	30	9	6	9	5	20	44
Jeudi	·	8	9	8	9	20	23
Total	·						

A

Jou	d-ouest. case.	Latit. estimée.	Lat. observée.	Long. estimée.
Ve	d. m.	7 d. 23 m.	7 d. 23 m.	20 d. 6 m.
Sam	. .	6 . 23 .	6 . 29 .	19 . 46
Di	. .	5 . 52 .	5 . 53 .	19 . 33
Lu	. .	5 . 32 .	5 . 26 .	19 . 25
Ma	. . .	4 . 8 .	. .	19 . 21
Me	. . .	3 . 47 .	3 . 58 .	19 . 30
Jeu	. . .	3 . 20 .	3 . 25 .	19 . 19
Ve	. . .	2 . 5 .	2 . 3 .	19 . 54
Sa	. . .	1 . 26 .	1 . 22 .	18 . 41
Di	. . .	0 . 59 .	. . .	17 . 42
Lu	. . .	0 . 18 .	0 . 17 .	16 . 54
Ma	. . .	0 . 8 .	0 . 0 .	18 . 30
Me	8 . 8 .	0 . 6 .	Pass. de la lig.	20 . 12
Jeu	7 . 55 .	0 . 0 .	0 . 0 .	20 . 12
Ve	7 . 55 .	0 . 21 .	0 . 17 .	20 . 20
Sa	. .	0 . 35 .	0 . 18 .	20 . 39
Di	. .	0 . 30 .	0 . 21 .	20 . 28
Lu	. .	0 . 32 .	0 . 0 .	20 . 22
Ma	8 . 45 .	0 . 49 .	0 . 49 .	21 . 22
Me	8 . 34 .	0 . 52 .	1 . 1 .	20 . 22
Je	8 . 30 .	1 . 34 .	1 . 36 .	20 . 49
Ve	[?]7 . 20 .	1 . 52 .	1 . 53 .	20 . 59
Sa	. .	2 . 23 .	2 . 26 .	21 . 28
Di	. .	3 . 2 .	2 . 58 .	22 . 11
Lu	. .	3 . 29 .	3 . 25 .	22 . 40
Ma	. .	4 . 3 .	4 . 2 .	23 . 12
Me	. .	5 . 16 .	. .	24 . 35
Je	. .	5 . 56 .	5 . 59 .	24 . 59
Ve	. .	7 . 43 .	7 . 43 .	25 . 55
Sa	. .	9 . 48 .	9 . 43 .	29 . 25

la route.

6

M

d-ouest. Jo:case.	*Latit. estimée.*		*Lat. observée.*		*Long. estimée.*	
d. m.	11 d.	41 m.	11 d.	43 m.	26 d.	21 m.
D 9	12	59	12	56	26	15
L 9	13	29	. .	.	26	3
M . . .	13	41	13	45	24	6
M . . .	14	22	14	20	24	17
. . .	15	25	15	25	25	0
.	16	35	16	31	26	13
.	17	31	17	20	27	20
.	18	59	19	2	28	7
nord-est.	20	45	20	43	28	40
. .	22	21	22	18	28	42
2 39	23	54	23	57	28	49
. . .	24	45	24	51	28	30
. .	25	.	24	55	28	8
. .	25	3	25	0	28	23
. . .	26	0	0	0	29	34
. . .	27	45	. .	.	29	56
. .	29	56	29	32	29	17
. .	31	.	31	3	27	26
. .	31	39	31	40	24	52
. .	31	45	31	48	23	26
. .	32	11	32	13	23	2
. . .	33	40	33	42	21	29
ord-ouest.	34	45	. .	.	18	46
. . .	34	18	34	20	16	30
. . .	34	22	34	24	14	15
. . .	34	16	34	16	11	23
. . .	34	8	34	5	9	34
. . .	34	7	34	4	7	21
. . .	34	3	34	3	4	39
. . .	34	6	34	5	3	24

Juin 1 Jours du	ft. e.	*Latit. estimée.*		*Lat. observée.*		*Long. estimée.*	
	h.	34 d.	13 m.	34 d.	14 m.	0 d.	22 min.
Mercred		34	52	34	49	3	6 Orient.
Jeudi		35	7	35	4	6	20
Vendred		34	43	34	49	7	46
Samedi		33	53	34	54	10	11
Dimanc	.	35	5	35	9	13	10
Lundi	.	35	17	35	16	16	23
Mardi	.	35	20	35	24	18	21
Mercre	.	35	41	36	2	18	35
Jeudi	.	36	47	36	50	19	0
Vendre	.	36	41	36	41	19	54
Samedi	.	35	55	35	51	22	31
Diman	.	35	42	.	. .	17	25 Corrigé par le fond.
Lundi	.	35	35	35	32	18	35
Mardi	46.	36	17	36	34	20	12
Mercre	.	35	18	36	21	24	49
Jeudi	.	35	51	35	35	24	21
Vendre	.	35	31	35	37	27	37
Samedi	.	35	21	35	23	30	34
Diman	.	35	18	.	. .	33	49
Lundi	.	35	29	.	. .	30	
Mardi	.	35	57	.	. .	38	48
Mercre	.	34	11	.	. .	39	33
Jeudi	.	33	50	35	50	40	37
Vendr	.	33	30	.	. .	41	7
Samedi	.	34	6	.	. .	42	21
Diman	.	34	30	34	31	43	41
Lundi	40.	34	54	34	53	45	33
Mardi	.	34	54	34	55	48	3
Mercr	.	34	30	34	28	49	50
Jeudi							

Juillet

Jours	*d..rd-ouest.* Occafe.	*Lat. eſtimée.*	*Lat. obſerv.*	*Lon. eſtimée.*
Vendre..	24 d. 50 m.	33 d. 58 m.	34 d. 1 m.	52 d. 11 m.
Samedi	. .	33 9	33 12	54 27
Dimanc.	. . .	31 43	31 46	56 28
Lundi	. . .	30 8	30 10	58 21
Mardi	. . .	29 15	29 15	59 25
Mercre.	. . .	28 25	28 22	60 9
Jeudi	.6 . .	27 32	27 34	60 19
Vendre.	4 55	26 8	26 5	60 33
Samedi	. . .	24 9	24 11	60 29
Diman.	. . .	22 18	22 17	60 8
Lundi	. . .	20 31	20 33	59 34
Mardi	.2 . .	19 57	19 56	58 23
Mercre.	. . .	19 56	19 54	56 7
Jeudi				
	terre.	- -	- -	55 30

T.. lieues de France, de 25 au degré.



LETTRE VI.

Aspect & géographie de l'Isle de France.

L'ISLE DE FRANCE fut découverte par un Portugais de la maison de Mascarenhas, qui la nomma l'isle Cerné. Ensuite elle fut possédée par les Hollandois, qui lui donnerent le nom de Maurice. Ils l'abandonnerent en 1712, peut-être à cause du cap de Bonne-Espérance, où ils s'établissoient. Les François, qui occupoient l'isle de Bourbon qui n'est qu'à 40 lieues de l'isle de France, vinrent s'y établir.

Il y a deux ports dans cette isle; celui du sud-est, ou le grand port, où les Hollandois s'étoient fixés, & où l'on voit encore quelques restes de leurs édifices. On y entre vent arriere; mais on en sort difficilement, les vents étant presque toujours au sud-est.

Le petit port ou le Port-Louis est situé au nord-ouest. On y entre & on en sort de vent largue. Sa latitude est de 20 degrés 10 minutes sud, & sa longitude du méridien de Paris 55 degrés. C'est là le chef-lieu situé dans l'endroit le plus désagréable de l'isle. La ville, appellée aussi le camp, & qui ne ressemble guere qu'à un bourg, est bâtie au fond du port, à l'ouverture d'un vallon qui peut avoir trois

quarts de lieue de profondeur ſur quatre cents toiſes de large. Ce vallon eſt formé en cul-de-ſac par une chaîne de hautes montagnes hériſſées de rochers ſans arbres & ſans buiſſons. Les flancs de ces montagnes ſont couverts pendant ſix mois de l'année d'une herbe brûlée, ce qui rend tout ce payſage noir comme une charbonniere. Le couronnement des mornes qui forment ce triſte vallon, eſt briſé. La partie la plus élevée ſe trouve à ſon extrêmité, & ſe termine par un rocher iſolé qu'on appelle le pouce. Cette partie contient encore quelques arbres: il en ſort un ruiſſeau qui traverſe la ville, & dont l'eau n'eſt pas bonne à boire.

Quant à la ville ou camp, elle eſt formée de maiſons de bois qui n'ont qu'un rez-de-chauſſée. Chaque maiſon eſt iſolée & entourée de paliſſades. Les rues ſont aſſez bien alignées; mais elles ne ſont ni pavées ni plantées d'arbres. Par-tout le ſol eſt couvert & hériſſé de rochers, de ſorte qu'on ne peut faire un pas ſans riſquer de ſe caſſer le cou. Elle n'a ni enceinte ni fortification. Il y a ſeulement ſur la gauche en regardant la mer, un mauvais retranchement en pierre ſeche, qui prend depuis la montagne juſqu'au port: de ce même côté eſt le fort Blanc qui en défend l'entrée, de l'autre côté vis-à-vis eſt une batterie ſur l'iſle aux Tonneliers.

Suivant les meſures de l'abbé de la Caille, l'Iſle de France a 90668 toiſes de circuit; ſon

plus grand diametre a 31890 toiſes du nord au ſud, & 22124 eſt & oueſt. Sa ſurface de 432680 arpens à 100 perches l'arpent, & à 20 pieds la p r.he.

La partie du nord-oueſt de l'iſle eſt ſenſiblement unie, & celle du ſud-eſt toute couverte de chaînes de montagnes de 300 à 350 toiſes de hauteur. La plus haute de toutes a 4?4 toiſes, & eſt à l'embouchure de la riviere Noire. La plus remarquable, appellée Pieterboth, eſt de 420 toiſes; elle eſt terminée par un obéliſque ſurmonté d'un gros rocher cubique, ſur lequel perſonne n'a jamais pu monter. De loin, cette pyramide & ce chapiteau reſſemblent à la ſtatue d'une femme.

L'iſle eſt arroſée de plus de ſoixante ruiſſeaux, dont quelques-uns n'ont point d'eau dans la ſaiſon ſeche, ſur-tout depuis qu'on a abattu beaucoup de bois. L'intérieur de l'iſle eſt rempli d'étangs, & il y pleut preſque toute l'année, parce que les nuages s'arrêtent au ſommet des montagnes & aux forêts dont elles ſont couvertes.

Je ne peux vous donner de connoiſſances plus étendues d'un pays où j'arrive. Je compte paſſer quelques jours à la campagne, & je tâcherai de vous décrire ce qui concerne le ſol de cette iſle, avant de vous parler de ſes habitans.

Au Port-Louis, ce 6 août 1768.



LETTRE VII.

Du sol & des productions naturelles de l'Isle de France. Herbes & arbrisseaux.

TOUT ici differe de l'Europe, jusqu'à l'herbe du pays. A commencer par le sol, il est presque par-tout d'une couleur rougeâtre. Il est mêlé de mines de fer qui se trouve souvent à la surface de la terre en forme de grains de la grosseur d'un pois. Dans les sécheresses la terre est extrèmement dure, sur-tout aux environs de la ville. Elle ressemble à de la glaise; & pour y faire des tranchées, je l'ai vu couper comme du plomb avec des haches. Lorsqu'il pleut, elle devient gluante & tenace. Cependant jusqu'ici on n'a pu parvenir à en faire de bonnes briques.

Il n'y a point de véritable sable. Celui qu'on trouve sur le bord de la mer, est formé des débris de madrépores & de coquilles. Il se calcine au feu.

La terre est couverte par-tout de rochers depuis la grosseur du poing jusqu'à celle d'un tonneau. Ils sont remplis de trous, au fond desquels on remarque un enfoncement de la forme d'une lentille. Beaucoup de ces rochers sont formés de couches concentriques en forme de roignons. On en trouve de grandes masses réu-

nies enſemble. D'autres ſont briſés & paroiſſent s'être rejoints. L'iſle eſt en quelque ſorte pavée de ces rochers. Les montagnes en ſont formées par grands bancs, dont les couches ſont obliques à l'horiſon, quoique paralleles entre elles. Elles ſont de couleur gris de fer, ſe vitrifient au feu, & contiennent beaucoup de mines de fer. J'ai vu à la fonte ſortir de quelques éclats, des grains d'un très-beau cuivre & du plomb, mais en fort petite quantité. C'étoit à un feu de forge. Les eſſais de ce genre ne ſont pas encourageans. Le minéral paroît trop diviſé. Dans les fragmens de ces pierres, on trouve de petites cavités cryſtalliſées, dont quelques-unes renferment un duvet blanc & très-fin.

Je connois trois eſpeces d'herbe ou *gramen* naturelles au pays.

Le long du rivage de la mer, on trouve une eſpece de gazon croiſſant par couches épaiſſes & élaſtiques. Sa feuille eſt très-fine & ſi pointue qu'elle pique à travers les habits. Les beſtiaux n'en veulent point.

Dans la partie la plus chaude de l'iſle, les pâturages ſont formés d'une eſpece de chiendent qui trace beaucoup & pouſſe de petits rameaux de ſes articulations. Cette herbe eſt fort dure. Elle plaît aſſez aux bœufs, quand elle n'eſt pas ſeche.

La meilleure herbe vient dans les endroits frais & au vent de l'iſle. C'eſt un gramen à larges

feuilles, qui eſt verd & tendre toute l'année.

Les autres eſpeces d'herbes & d'arbriſſeaux connus, ſont:

Une herbe qui donne pour fruit une gouſſe remplie d'une eſpece de ſoie dont on pourroit tirer parti.

Une eſpece d'aſperge épineuſe qui s'eleve à plus de douze pieds en s'accrochant aux arbres, à la maniere des ronces. On ignore ſi elle eſt bonne à manger.

Une eſpece de mauve à petites feuilles. Elle croît dans les cours & le long des chemins. On y trouve auſſi une eſpece de petits chardons à fleurs jaunes, dont les graines font mourir la volaille.

Une plante ſemblable au lys, qui porte de longues feuilles. Elle croît dans les marais, & porte une fleur odorante.

Sur les murs & au bord des chemins, on trouve des touffes d'une plante dont la fleur eſt ſemblable à celle de la giroflée rouge ſimple. Son odeur eſt mauvaiſe. Elle a cela de ſingulier, qu'il ne fleurit à chaque branche qu'une fleur à la fois.

Au bas des montagnes voiſines de la ville, croît un baſilic vivace, dont l'odeur tient de celle du girofle. Sa tige eſt ligneuſe. C'eſt un bon vulnéraire.

Les raquettes dont on fait des haies très-dangereuſes, portent une fleur jaune marbrée de rouge. Cette plante eſt hériſſée d'épines fort

aiguës, qui croiſſent ſur les feuilles & les fruits. Ces feuilles ſont épaiſſes. On ne fait point uſage des fruits, dont le goût eſt acide.

Le veloutier croît ſur le ſable, le long de la mer. Ses branches ſont garnies d'un duvet ſemblable au velours. Ses feuilles ſont ſemées de poils brillans. Il porte des grappes de fleurs. Cet arbriſſeau exhale dans l'éloignement une odeur agréable, qui ſe perd lorſqu'on en approche, & de très-près eſt rebutante.

Il y a une eſpece de plante, moitié ronce, moitié arbriſſeau, qui produit dans des coques hériſſées de pointes, une ſorte de noix fort liſſe & fort dure, de couleur gris de perle, & de la groſſeur d'une balle de fuſil. Son amande eſt fort amere. Les noirs s'en ſervent contre les maladies vénériennes.

Il croît en quantité, dans les défrichés, une eſpece d'arbriſſeau à grandes feuilles de la forme d'un cœur. Son odeur eſt aſſez douce & tient de celle du baume, dont il porte le nom. Je ne le connois propre à aucun uſage. On l'emploie cependant dans les bains.

Une autre plante au moins auſſi inutile, eſt la fauſſe patate qui ſerpente le long de la mer. Elle trace comme le liſeron. Ses fleurs ſont rouges & en cloche. Elle ſe plaît ſur le ſable.

Sur les liſieres des bois, on trouve une herbe ligneuſe appellée herbe à panier. On a eſſayé d'en faire du fil & de la toile qui n'eſt pas mauvaiſe. Ses feuilles ſont petites. Priſes en tiſane, elles ſont bonnes pour la poitrine.

Il y a une grande variété de plantes comprises sous le nom de liannes, dont quelques-unes sont de la grosseur de la cuisse. Elles s'attachent aux arbres, dont les troncs ressemblent à des mâts garnis de cordages. Elles les soutiennent contre la violence des ouragans. J'ai vû plus d'une preuve de leur force. Lorsqu'on fait des abattis dans les bois, on tranche environ deux cents arbres par le pied. Ils restent debout jusqu'à ce que les liannes qui les attachent soient coupées. Alors une partie de la forêt tombe à la fois, en faisant un fracas épouvantable. J'ai vû des cordes faites de leur écorce, plus fortes que celles de chanvre.

Il y a plusieurs arbrisseaux dont les feuilles ressemblent à celles du buis.

Un arbrisseau spongieux & épineux, dont la fleur est d'un rouge foncé en houppe déchiquetée. Sa feuille est large & ronde. Les pêcheurs se servent de sa tige qui est fort légere, au lieu de liege.

Un autre arbrisseau assez joli, appellé bois de démoiselle. Sa feuille est découpée comme celle du frêne, & ses branches sont garnies de petites graines rouges.

Avant d'aller plus loin, observez que je ne connois rien en botanique. Je vous décris les choses comme je les vois; & si vous vous en rapportez à mon sentiment, je vous dirai que tout ici me paroît bien inférieur à nos productions de l'Europe.

Il n'y a pas une fleur dans les prairies (*), qui d'ailleurs sont parsemées de pierres & remplies d'une herbe aussi dure que le chanvre. Nulle plante à fleur, dont l'odeur soit agréable. De tous les arbrisseaux, aucun qui vaille notre épine blanche. Les liannes n'ont point l'agrément du chevre-feuille ni du lierre. Point de violette le long des bois. Quant aux arbres, ce sont de grands troncs blanchâtres & nus, avec un petit bouquet de feuilles d'un verd triste. Je vous les décrirai dans ma premiere lettre.

Au Port-Louis. De l'Isle de France ce 15 sep. 1768.



LETTRE VIII.

Arbres & plantes aquatiques de l'Isle de France.

J'APPERÇUS il y a quelques jours un grand arbre au milieu des rochers. Je m'en approchai, & l'ayant voulu entamer avec mon couteau, je fus surpris d'y enfoncer sans effort toute la lame. Sa substance étoit comme celle d'un navet, d'un goût assez désagreable. J'en goûtai; quoique je n'eusse pas avalé, je me sentis pen-

(*) Voyez à la fin, les entretiens sur la végétation.

dant quelques heures la gorge enflammée. C'étoient comme des piquures d'épingle. Cet arbre s'appelle mapou. Il passe pour un poison.

La plupart des arbres de ce pays tirent leur nom de la fantaisie des habitans.

Le bois de ronde est un petit bois dur & tortu. Il jette en brûlant, une flamme vive. On s'en sert pour faire des flambeaux ; il passe pour incorruptible.

Le bois de canelle, qui n'est pas le canellier, est un des plus grands arbres de l'isle. Son bois est le meilleur de tous pour la menuiserie. Il ressemble beaucoup au noyer par sa couleur & ses veines. Quand il est nouvellement employé, il a une odeur d'excrément ; elle lui est commune avec la fleur du canellier. Voilà le seul rapport que j'y trouve. Sa graine est enveloppée d'une peau rouge d'un goût acide & assez agréable.

Le bois de natte de deux especes à grande & à petite feuille. C'est le plus beau bois rouge du pays. On l'emploie en charpente.

Le bois d'olive, dont la feuille a quelque rapport à celle de l'olivier, sert aux constructions.

Le bois de pomme est un bois rouge d'une médiocre qualité. Je crois que cet arbre produit un fruit appellé pomme de singe, d'une fadeur désagréable.

Le benjoin, parce qu'il *joint bien*, est le bois le plus liant du pays ; il sert au charon-

nage. Il vient fort gros ; il ne s'éclate jamais.

Le colophane, qui donne une raiſine ſemblable à la colophane, eſt un des plus grands arbres de l'iſle.

Le faux tatamaca ſert auſſi aux conſtructions. Il eſt fort liant. Il vient très-gros. J'en ai vu de quinze pieds de circonférence. Il donne une gomme ou réſine comme le tatamaque.

Le bois de lait, ainſi appellé de ſon ſuc qui eſt laiteux.

Le bois puant, excellent pour la charpente. Il tire ſon nom de ſon odeur.

Le bois de fer, dont le tronc ſemble ſe confondre avec les racines. Il en ſort des eſpeces de côtes ou ailerons ſemblables à des planches. Il fait rebrouiſſer le fer des haches.

Le bois de fouge eſt une groſſe lianne ; dont l'écorce eſt très-forte. Il donne un ſuc laiteux, eſtimé pour la guériſon des bleſſures.

Le figuier eſt un très-grand arbre, dont la feuille & le bois ne reſſemblent point à notre figuier. Ses figues ſont de la même forme, & viennent par grappes au bout des branches. Elles ne ſont pas meilleures que les pommes de ſinge. Son ſuc eſt laiteux ; & quand il eſt deſſéché, il produit la gomme appellée élaſtique.

Le bois d'ébene, dont l'écorce eſt blanche, la feuille large & cartonnée, blanche en deſſous, & d'un verd ſombre en deſſus. Il

n'y a que le centre de cet arbre de noir, son aubier est blanc. Dans un tronc de six pouces d'équarrissage, il n'y a souvent pas deux pouces de bois d'ébenne. Ce bois fraîchement employé, sent les excrémens humains, & sa fleur a l'odeur du girofle. C'est le contraire dans le canellier, dont la fleur sent très-mauvais, tandis que l'écorce & le bois exhalent une bonne odeur. L'ébene donne des fruits semblables à des nefles, remplis d'un suc visqueux, sucré, & d'un goût assez agréable.

Il y a une espece de bois d'ébene dont le blanc est veiné de noir.

Le citronnier ne donne de fruit que dans les lieux frais & humides; ses citrons sont petits & pleins de suc.

L'oranger croît aux mêmes endroits, ses fruits sont amers ou aigres. Il y a beaucoup de ces arbres aux environs du grand port. Je doute cependant que ces deux especes soient naturelles à l'isle. Quant aux oranges douces, elles sont très-rares dans les jardins.

On trouve, mais rarement, une espece de bois de sandal. On m'en a donné un morceau, il est gris blanc. Son odeur est foible.

Le vacon est une espece de petit palmier, dont les feuilles croissent en spirale autour du tronc. Il sert à faire des nattes & des sacs.

Le latanier est un palmier plus grand: il produit à son sommet, des feuilles en forme d'éventail; on les emploie à couvrir des maisons. Il n'en produit qu'une par an.

Le palmiste s'éleve dans les bois au-dessus de tous les arbres. Il porte à sa tête un bouquet de palmes d'où sort une fleche qui est la seule chose que ces bois produisent de bon à manger, encore faut-il abattre l'arbre. Cette tige, à laquelle on donne le nom de chou, est formée de jeunes feuilles roulées les unes sur les autres, fort tendres, & d'un goût agréable.

Le manglier croît immédiatement dans la mer. Ses branches & ses racines serpentent sur le sable, & s'y entrelacent de telle sorte qu'il est impossible d'y débarquer. Son bois est rouge & donne une mauvaise teinture.

J'ai remarqué que la plupart de ces bois n'ont que des écorces fort minces, quelques-uns même n'ont que des pellicules, en quoi ils different beaucoup de ceux du nord, que la nature a préservés du froid, en les couvrant de plusieurs robes. La plupart ont leurs racines à fleur de terre, avec lesquelles ils saisissent les rochers. Ils sont peu élevés, leurs têtes sont peu garnies, ils sont fort pesans; ce qui, joint aux liannes dont ils sont attachés, les met en état de résister aux ouragans, qui auroient bientôt bouleversé les sapins & les chênes.

Quant à leurs qualités utiles, aucun n'est comparable au chêne pour la durée & la solidité, à l'orme pour le liant, au sapin pour la légéreté du bois & la longueur de la tige, au châtaignier pour l'utilité générale. Ils ont dans leur feuillage le désagrément des arbres qui

conservent leurs feuilles toute l'année ; leurs feuilles sont dures & d'un verd sombre. Leur bois est lourd, cassant, & se pourrit aisément. Ceux qui peuvent servir à la menuiserie, deviennent noirs à l'air, ce qui rend les meubles que l'on en fait, d'une teinte désagréable.

On trouve le long des ruisseaux, au milieu des bois, des retraites d'une mélancolie profonde. Les eaux coulent au milieu des rochers, ici en tournoyant en silence, là en se précipitant de leur cime avec un bruit sourd & confus. Les bords de ces ravines sont couverts d'arbres, d'où pendent de grandes touffes de scolopendre & des bouquets de lianne qui retombent suspendus au bout de leurs cordons. La terre aux environs est toute bossue de grosses roches noires, où se tapissent loin du soleil les mousses & les capillaires. De vieux troncs renversés par les tems, gissent couverts d'agarics monstrueux, ondoyés de differentes couleurs. On y voit des fougeres d'une variété infinie. Quelques-unes, comme des feuilles détachées de leur tige, serpentent sur la pierre, & tirent leur substance du roc même. D'autres s'élevent comme un arbrisseau de mousse, & ressemblent à un panache de soie. L'espece commune d'Europe y est une fois plus grande. Au lieu de forêts de roseaux qui bordent si agréablement nos rivages, on ne trouve le long de ces torrens que des songes qui y croissent en abondance. C'est une espece de nymphéa, dont la

feuille fort large est de la forme d'un cœur. Elle flotte sur l'eau sans en être mouillée. Les gouttes de pluie s'y ramassent comme des globules de vif-argent. Sa racine est un oignon d'une nourriture mal-faisante. On distingue le blanc & le noir.

Jamais ces lieux sauvages ne furent réjouis par le chant des oiseaux ou par les amours de quelque animal paisible : quelquefois l'oreille y est blessée par le croassement du perroquet, ou par le cri aigu du singe mal-faisant. Malgré le désordre du sol, ces rochers seroient encore habitables, si l'Européen n'y avoit pas apporté plus de maux que n'y en a mis la nature.

Au Port, ce 8 octobre 1768.



LETTRE IX.

Des animaux naturels à l'Isle de France.

L'ABBÉ de la Caille dit que les Portugais ont apporté les singes à l'Isle de France. Je ne suis pas de son avis ; parce que, s'ils vouloient y faire un établissement, cet animal est destructeur ; & s'ils vouloient le mettre dans l'isle comme un gibier ordinaire, ils ignoroient s'il y avoit des fruits qui pussent lui convenir : que d'ailleurs sa chair est d'un goût rebutant, &

que bien des noirs même n'en veulent point manger. Cet animal ne peut avoir été apporté des côtes voiſines. Celui de Madagaſcar, appellé maki, ne lui reſſemble point, non plus que le bavian du cap de Bonne-Eſpérance.

Le ſinge de l'Iſle de France eſt de taille médiocre. Il eſt d'un poil gris roux, aſſez bien fourré; il porte une longue queue. Cet animal vit en ſociété. J'en ai vu des troupes de plus de ſoixante à la fois. Ils viennent ſouvent piller les habitations. Ils placent des ſentinelles au ſommet des arbres & ſur la pointe des rochers. Lorſqu'ils apperçoivent des chiens ou des chaſſeurs, ils jettent un cri, & tous décampent.

Cet animal grimpe dans les montagnes les plus inacceſſibles. Il ſe repoſe au-deſſus des précipices ſur la plus légere corniche. Il eſt le ſeul quadrupede de ſa taille qui oſe s'y expoſer. Ainſi la nature, qui a peuplé de végétaux juſqu'à la fente des rochers, a créé des êtres capables d'en jouir.

Le rat paroît l'habitant naturel de l'iſle. Il y en a un nombre prodigieux. On prétend que les Hollandois abandonnerent leur établiſſement à cauſe de cet animal. Il y a des habitations où on en tue plus de trente mille par an. Il fait en terre d'amples magaſins de grains & de fruits; il grimpe juſqu'au haut des arbres, où il mange les petits oiſeaux. Il perce les ſolives les plus épaiſſes. On les voit au coucher

du soleil se répandre de tous côtés, & détruire dans quelques nuits une récolte entiere. J'ai vu des champs de maïs où ils n'avoient pas laissé un épi. Ils ressemblent à nos rats d'Europe. Peut-être y ont-ils été apportés par nos vaisseaux.

Les souris y sont fort communes ; le dégât que font ces animaux est incroyable.

On prétend qu'il y avoit autrefois beaucoup de flamans ; c'est un grand & bel oiseau marin, de couleur de rose. On dit qu'il en reste encore trois. Je n'en ai point vu.

On trouve beaucoup de corbigeaux. C'est, dit-on, le meilleur gibier de l'isle. Il est fort difficile à tirer.

Il y a des paillencus de deux sortes, l'un d'un blanc argenté, l'autre ayant le bec, les pattes & les pailles rouges. Quoique cet oiseau soit marin, il fait son nid dans les bois. Son nom ne convient pas à sa beauté. Les Anglois l'appellent plus convenablement *l'oiseau du tropique*.

J'y ai vu plusieurs especes de perroquets, mais d'une beauté médiocre. Il y a une espece de perruches vertes avec un capuchon gris. Elles sont grosses comme des moineaux. On ne peut jamais les apprivoiser. C'est encore un ennemi des récoltes. Elles sont assez bonnes à manger.

On trouve dans les bois, des merles qui, à l'appel du chasseur, viennent jusqu'au bout de son fusil. C'est un bon gibier.

Il y a un ramier appellé pigeon Hollandois, dont les couleurs ſont magnifiques, & une autre eſpece d'un goût fort agréable, mais ſi dangereux, que ceux qui en mangent ſont ſaiſis de convulſions.

On y trouve deux ſortes de chauveſouris ; l'une ſemblable à la nôtre; l'autre, groſſe comme un petit chat, fort graſſe, & que les habitans mangent avec plaiſir.

Il y a une eſpece d'épervier appellé mangeur de poules ; on prétend auſſi qu'il vit de ſauterelles. Il ſe tient près de la mer. La vue de l'homme ne l'effraie point.

On trouvoit autrefois ſur le rivage beaucoup de tortues de mer, aujourd'hui on y en voit rarement. J'en ai vu cependant des traces ſur le ſable, & j'en ai vu pècher à l'entrée des rivieres. C'eſt un poiſſon dont la chair reſſemble à celle du bœuf. Sa graiſſe eſt verte & de fort bon goût.

Les bords de la mer ſont criblés de trous où logent quantité de tourlouroux. Ce ſont des cancres amphibies, qui ſe creuſent des souterreins, comme la taupe. Ils courent fort vîte ; & quand on les veut prendre, ils ſont ſonner leurs tenailles dont ils préſentent les pointes. Ils ne ſont d'aucune utilité.

Un autre amphibie fort ſingulier eſt le bernard l'hermite, eſpece de langouſte, dont la partie poſtérieure eſt dépourvue d'écailles; mais la nature lui a donné l'inſtinct de la loger dans

les coquillages vuides. On les voit courir en grand nombre, portant chacun sa maison, qu'il abandonne pour une plus grande lorsqu'elle est devenue étroite.

Les insectes de l'isle les plus nuisibles sont les sauterelles. Je les ai vu tomber sur un champ comme la neige, s'accumuler sur la terre de plusieurs pouces d'épaisseur, & en dévorer la verdure dans une nuit. C'est l'ennemi le plus redoutable de l'agriculture.

Il y a plusieurs especes de chenilles. Quelques-unes, comme celles du citronnier, sont très-grosses & très-belles. Les petites sont les plus dangereuses, ainsi que leurs papillons. Elles désolent les jardins potagers.

Il y a un gros papillon de nuit, qui porte sur son corcelet la figure d'une tête de mort. On l'appelle haï: il vole dans les appartemens. On prétend que le duvet dont ses ailes sont couvertes, aveugle les yeux qui en sont atteints. Son nom vient de l'effroi que sa présence donne.

Les maisons sont remplies de fourmis qui pillent tout ce qui est bon à manger. Si la peau d'un fruit mûr s'entrouvre sur un arbre, il est bientôt dévoré par ces insectes. On n'en préserve les offices & les garde-mangers, qu'en plaçant leurs supports dans l'eau. Son ennemi est le formicaleo, qui creuse ici comme en Europe son entonnoir dans le sable au pied des arbres.

Les cent-pieds se trouvent fréquemment dans les lieux obscurs & humides. Peut-être cet insecte fut-il destiné à éloigner l'homme des lieux mal-sains. Sa piquure est très-douloureuse. Mon chien fut mordu à la cuisse par un de ces animaux qui avoit plus de six pouces de longueur. Sa plaie devint une espece d'ulcere, dont il fut plus de trois semaines à guérir. J'ai eu le plaisir d'en voir un emporté par une multitude de fourmis qui l'avoient saisi par toutes les pattes, & le traînoient comme une longue poutre.

Le scorpion est aussi fort commun dans les maisons, & se trouve aux mêmes endroits. Sa piquure n'est pas mortelle, mais elle donne la fievre; c'est un bon remede de la frotter d'huile sur le champ.

La guêpe jaune avec des anneaux noirs, a un aiguillon qui n'est pas moins redoutable. Elle se bâtit dans les arbres, & même dans les maisons, des ruches dont la substance est semblable à celle du papier. Elles en construisoient une dans ma chambre; mais je me suis bien vîte dégoûté de ces hôtes dangereux.

La guêpe maçonne se construit des tuyaux avec de la terre. On les prendroit pour quelque ouvrage d'hirondelle, s'il y en avoit dans l'isle. Elle se loge volontiers dans les appartemens peu fréquentés, & elle s'attache sur-tout aux serrures, qu'elle remplit de ses travaux.

On trouve souvent dans les jardins les feuilles

des arbrisseaux découpées de la largeur d'une piece de six sols. C'est l'ouvrage d'une guêpe qui taille avec ses dents cette piece circulaire avec une précision & une vîtesse admirable. Elle la porte dans son trou, la roule en cornet, & y dépose son œuf.

Il y a des abeilles dont le miel m'a paru assez bon. Il est naturellement liquide.

Il y a une espece d'insecte semblable aux fourmis, & qui ne met pas moins d'intelligence à se loger. Ils font un grand dégât dans les arbres & les charpentes, dont ils pulvérisent le bois. Ils construisent avec cette poussiere, des voûtes d'un pouce de largeur, dessous lesquelles ils vont & viennent : ces rameaux, qui sont noirs, courent quelquefois sur toute la charpente d'une maison. Ils percent les coffres & les meubles dans une nuit. Je n'ai point trouvé de remede plus sûr que de frotter souvent d'ail les lieux qu'ils fréquentent. On appelle ces fourmis des carias. Beaucoup de maisons en sont ruinées.

Il y a de trois especes de cancrelas, le plus sale de tous les scarabés. Il y en a un plat & gris; le plus commun est de la grosseur d'un hanneton, d'un brun roux. Il attaque les meubles, & sur-tout les papiers & les livres. Il est presque toujours logé au fond des offices & dans les cuisines. Les maisons en sont infectées. Quand le tems est à la pluie, ils volent de tous côtés.

Il a pour ennemi une espece de scarabé ou mouche verte, fort leste & fort légere. Quand celle-ci le rencontre, elle le touche, & il devient immobile. Ensuite elle cherche une fente où elle le traîne & l'enfonce. Elle dépose un œuf dans son corps, & l'abandonne. Cet attouchement, que quelques gens prennent pour un charme, est un coup d'aiguillon dont l'effet est bien prompt; car cet insecte a la vie fort dure.

On trouve dans le tronc des arbres un gros ver avec des pattes, qui ronge le bois. On l'appelle moutouc. Les noirs, & même des blancs, en mangent avec plaisir. Pline observe qu'on le servoit à Rome sur les meilleures tables; & qu'on en engraissoit exprès de fleur de farine. On faisoit grand cas de celui du bois de chêne: on l'appelloit *cossus*. Ainsi l'abondance & la plus affreuse disette se rencontrent dans leurs goûts, & se rapprochent comme tous les extrêmes.

J'y ai vu nos especes ordinaires de mouches; mais le cousin ou maringouin y est plus incommode qu'en Europe, sur-tout aux nouveaux arrivés, dont il préfere le sang. Son bourdonnement est très-fort. Ce moucheron est noir, piqueté de blanc. On ne peut guere s'en préserver la nuit que par des rideaux de gaze qu'on appelle mousticaire.

On trouve aussi le long des ruisseaux, des demoiselles d'une belle couleur violette, dont

la tête eſt comme un rubis. Cette mouche eſt carnaſſiere. J'en ai vu une emporter en l'air un très-joli papillon.

Les appartemens dans certaines ſaiſons, ſont remplis de petits papillons qui viennent ſe brûler aux lumieres. Ils ſont en ſi grand nombre, qu'on eſt obligé de mettre les bougies dans des cylindres de verre. Ils attirent dans les maiſons un petit lézard fort joli, de la longueur du doigt. Ses yeux ſont vifs. Il grimpe le long des murailles, & même ſur le verre. Il ſe nourrit de mouches & d'inſectes, qu'il guette avec beaucoup de patience. Il pond de petits œufs ronds, & gros comme des pois, ayant coque, blanc & jaune, comme les œufs de poule. J'ai vu de ces lézards apprivoiſés venir prendre du ſucre dans la main. Loin d'être mal-faiſans, ils ſont fort utiles. Il y en a de magnifiques dans les bois. On en voit de couleur d'azur & de verd changeant, avec des traits cramoiſis ſur le dos, qui reſſemblent à des caracteres arabes.

Un ennemi plus terrible aux inſectes eſt l'araignée. Quelques-unes ont le ventre de la groſſeur d'une noix, avec de grandes pattes couvertes de poil. Leurs toiles ſont ſi fortes, que les petits oiſeaux s'y prennent. Elles détruiſent les guêpes, les ſcorpions & les cent-pieds.

Enfin, pour achever mon catalogue, je n'ai point vu de pays où il y ait tant de puces. On en trouve dans le ſable le long de la mer,

& jusques sur le sommet des montagnes. On prétend que ce sont les rats qui les y portent. En certaines saisons, si on met un papier blanc à terre, on le voit aussi-tôt couvert de ces insectes.

Je n'oublierai pas un pou fort singulier, que j'ai vu s'attacher aux pigeons. Il ressemble au ticq de nos bois, mais la nature lui a donné des ailes. Celui-là est bien destiné aux oiseaux. Il y a un petit pou blanc qui s'attache aux arbres fruitiers & les fait périr, & une punaise maupin. Sa piquure est plus dangereuse que celle du scorpion; elle est suivie d'une tumeur de la grosseur d'un œuf de pigeon, qui ne se dissipe qu'au bout de cinq ou six jours.

Vous observerez que la douce température de ce climat, si desirée par les habitans de l'Europe, est si favorable à la propagation des insectes, qu'en peu de tems tous les fruits seroient dévorés, & l'isle même deviendroit inhabitable. Mais les fruits de ces contrées méridionales sont revêtus de cuirs épais, de peaux âpres, de coques très-dures, & d'écorces aromatiques comme l'orange & le citron; ensorte qu'il y a peu d'especes où la mouche puisse introduire son ver. Plusieurs de ces animaux nuisibles se font une guerre perpétuelle, comme le cent-pied & le scorpion. Le formicaleo tend des pieges aux fourmis, la mouche verte perce le cancrelas, le lézard chasse aux papillons, l'araignée dresse ses filets pour

pour tout insecte qui vole; & l'ouragan, qui arrive tous les ans, anéantit à la fois une partie du gibier & des chasseurs.

Au Port-Louis, ce 7 décembre 1768.



LETTRE X.

Des productions maritimes, poissons, coquilles, madrépores.

IL me reste à vous parler de la mer & des ses productions, après quoi vous en saurez au moins autant que le premier Portugais qui mit le pied dans l'isle. Si je peux y joindre un journal météorologique, vous serez à-peu-près au fait de tout ce qui regarde le naturel de cette terre; nous passerons de là aux habitans & au parti qu'ils ont tiré de leur sol, où, comme dans le reste de l'univers, le bien est mêlé de mal. Le bon Plutarque veut qu'on tire de ces contraires une harmonie; mais les instrumens sont communs, & les bons musiciens sont rares.

On voit souvent des baleines au vent de l'isle, sur-tout dans le mois de septembre, tems de leur accouplement. J'en ai vu plusieurs pendant cette saison, se tenir perpendiculairement dans l'eau, & venir fort près

de la côte. Elles ſont plus petites que celles du nord. On ne les pèche point, cependant les noirs n'ignorent pas la maniere de les harponner. On prend quelquefois des lamentins. J'ai mangé de ſa chair, qui reſſemble à du bœuf; mais je n'ai jamais vu ce poiſſon.

La vieille eſt un poiſſon noirâtre, aſſez ſemblable à la morue pour la forme & pour le goût. Ce poiſſon eſt quelquefois empoiſonné, ainſi que quelques eſpeces que je vais décrire. Ceux qui en mangent ſont ſaiſis de convulſions. J'ai vu un ouvrier en mourir; ſa peau tomboit par écailles. A l'iſle Rodrigue, qui n'eſt qu'à cent lieues d'ici, les Anglois dans la derniere guerre perdirent par cet accident près de quinze cents hommes, & manquerent par-là leur expédition ſur l'Iſle de France. On croit que les poiſſons s'empoiſonnent en mangeant les branches des madrépores. On peut connoître ceux qui ſont empoiſonnés, à la noirceur de leurs dents; & ſi on jette dans le chaudron où on les fait cuire, une piece d'argent, elle ſe noircit. Ce qu'il y a d'étrange, c'eſt que jamais le poiſſon n'eſt mal-ſain au vent de l'iſle. Ceux qui croient que les madrépores en ſont cauſe, ſe trompent donc; car l'iſle eſt environnée de bancs de corail. J'en attribuerois plutôt la cauſe au fruit inconnu de quelque arbre venimeux qui tombe à la mer: ce qui eſt d'autant plus probable, qu'il n'y a qu'une ſaiſon & que quelques eſpeces gourmandes, ſujettes à ce

danger. D'ailleurs cette espece de ramier, dont la chair donne des convulsions, prouve que le poison est dans l'isle même.

Dans le nombre des poissons suspects, sont plusieurs poissons blancs à grande gueule & à grosse tête, comme le capitaine & la carrangue. Ces deux sortes sont d'un goût médiocre. On croit que ceux qui ont la gueule pavée, c'est-à-dire, un os raboteux au palais, ne sont point dangereux.

Il y a des requins, mais on n'en mange point.

En général, plus les poissons sont petits, moins ils sont dangereux. Le rouger est beaucoup plus gros, & fort inférieur à celui d'Europe. Il passe pour sain, ainsi que le mulet qui y est fort commun.

On trouve des sardines & des maquereaux d'un goût médiocre, ainsi que tous les poissons de cette mer. Ils different un peu des nôtres pour la forme.

La poule d'eau, espece de turbot, est le meilleur de tous. Sa graisse est verte.

Il y a des raies blanches, avec une longue queue hérissée d'épines, & d'autres dont la peau & la chair sont noires; des sabres, ainsi nommés de leur forme; des lunes bariolées de différentes couleurs; des bourses dont la peau est dessinée comme un réseau; d'autres poissons semblables aux merlans, colorés de jaune, de rouge & de violet; des perroquets qui non-seulement sont verds, mais qui ont la tête

jaune, le bec blanc & courbé, & vont en troupe comme ces oiſeaux.

Le poiſſon armé eſt petit, & d'une forme très-bizarre. Sa tête eſt faite comme celle du brochet. Il porte ſur ſon dos ſept pointes auſſi longues que ſon corps. La piquure en eſt très-venimeuſe. Elles ſont unies entr'elles par une pellicule qui reſſemble à une aile de chauve-ſouris. Il eſt rayé de bandes brunes & blanches, qui commencent à ſon muſeau, préciſément comme au zebre du Cap. Le poiſſon qui eſt quarré comme un coffre, dont il porte le nom, & qui eſt armé de deux cornes comme un taureau. Il y en a de pluſieurs eſpeces, il ne devient jamais grand. Le porc-épi tout hériſſé de longs piquans: le polype qui rampe dans les flaques d'eau avec ſes ſept bras armés de ventouſes, change de couleur, vomit l'eau, & tâche de ſaiſir celui qui veut le prendre: toutes ces eſpeces d'une forme ſi étrange ſe trouvent dans les reſcifs, & ne valent pas grand'-choſe à manger.

Les poiſſons de ces mers ſont inférieurs pour le goût à ceux d'Europe; en revanche ceux d'eau douce ſont meilleurs que les nôtres. Ils paroiſſent de même eſpece que ceux de mer. On diſtingue la lubine, le mulet, & la carpe qui differe de celle de nos rivieres; le cabot qui vit dans les torrens au milieu des rochers, où il s'attache avec une membrane concave, & des chevrettes fort groſſes & fort délicates.

L'anguille eſt coriace, c'eſt une eſpece de congre. Il y en a de ſept à huit pieds de long, de la groſſeur de la jambe. Elles ſe retirent dans les trous des rivieres, & dévorent quelquefois ceux qui ont l'imprudence de s'y baigner.

Il y a des homars ou langouſtes d'une grandeur prodigieuſe. Ils n'ont point de groſſes pattes. Ils ſont bleus, marbrés de blanc. J'y ai vu une petite eſpece de homar d'une forme charmante : il étoit d'un bleu céleſte : il avoit deux petites pattes diviſées en deux articulations à-peu-près comme un couteau dont la lame ſe replieroit dans ſa rainure : il ſaiſiſſoit ſa proie comme s'il étoit manchot.

Il y a une très-grande variété de crables. Voici ceux qui m'ont paru les plus remarquables.

Une eſpece toute raboteuſe de tubercules & de pointes comme un madrépore ; une autre qui porte ſur le dos l'empreinte de cinq cachets rouges ; celui qui a au bout de ſes ſerres la forme d'un fer à cheval ; une eſpece couverte de poils, qui n'a point de pinces, & qui s'attache à la carene des vaiſſeaux ; un crable marbré de gris, dont la coque, quoique liſſe, eſt fort inégale. On y remarque beaucoup de figures inégales & bizarres, qui cependant ſont conſtamment les mêmes ſur chaque crable : celui qui a ſes yeux au bout de deux longs tuyaux, comme des téleſcopes ; quand il ne s'en ſert point, il les couche dans des rainures le

long de ſa coquille ; l'araignée de mer ; un crable dont les pinces ſont rouges, & dont une eſt beaucoup plus groſſe que l'autre ; un petit crable dont la coquille eſt trois fois plus grande que lui ; il en eſt couvert comme d'un grand bouclier : on ne voit point ſes pattes quand il marche.

On trouve en pluſieurs endroits le long du rivage, à quelques pieds ſous l'eau, une multitude de gros boudins vivans, roux & noirs. En les tirant de l'eau, ils lancent une glaire blanche & épaiſſe, qui ſe change dans le moment en un paquet de fils déliés & glutineux. Je crois cet animal l'ennemi des crables, parmi leſquels on le rencontre. Sa glaire viſqueuſe eſt très-propre à embarraſſer leurs pattes, qui d'ailleurs ne ſauroient avoir de priſe ſur ſon cuir élaſtique & ſur ſa forme cylindrique. Les matelots lui donnent un nom fort groſſier, qu'on peut rendre en latin par *mentula monachi.* Les Chinois en font grand cas, & le regardent comme un puiſſant aphrodiſiaque.

Je crois qu'on peut mettre au rang des poiſſons à coquille une maſſe informe, molle & membraneuſe, au centre de laquelle ſe trouve un ſeul os plat, un peu cambré. Dans cette eſpece l'ordre commun paroît renverſé ; l'animal eſt au dehors, & la coquille au dedans.

Il y a pluſieurs eſpeces d'ourſins. Ceux que j'ai vus & pêchés ſont : un ourſin violet à très-longues pointes ; dans l'eau ſes deux yeux bril-

lent comme deux grains de lapis ; j'ai été vivement piqué par un d'eux ; un ourſin gris à baguettes rondes cannelées ; un ourſin à baguettes obtuſes & à pans, marbré de blanc & de violet ; cette eſpece eſt fort belle ; il y en a de gris ; l'ourſin à cul d'artichaux ſans pointe ; il eſt rare ; l'ourſin commun à petites pointes ; il reſſemble à une châtaigne couverte de ſa coque. Ces animaux ſe trouvent dans les cavités des rochers & des madrépores, où ils ſe tiennent à couvert du gros tems.

J'entre ici dans une matiere fort abondante, où il eſt difficile de mettre quelque ordre. Celui d'Argenville ne me plaît point, parce que beaucoup d'eſpeces ne ſont pas à leur place.

Il en eſt de même de toutes les claſſes de l'hiſtoire naturelle. Les familles qui ſe croiſent ſans ceſſe, ſe confondent dans notre mémoire. Toutes les méthodes étant défectueuſes, j'aime mieux en imaginer une pour ce genre, qu'on peut appliquer à tous les autres.

Je mets au centre l'être le plus ſimple, & de là je tire des rayons ſur leſquels je range les êtres qui vont en ſe compoſant. Ainſi le lépas, qui n'eſt qu'un petit entonnoir qui ſe colle contre les rochers, eſt le centre de mon ordre ſphérique. Sur un des rayons je mets l'oreille de mer qui forme déjà un bourrellet ſur un de ſes bords : enſuite les rochers dont la volute eſt tout-à-fait terminée ; en diſpoſant de ſuite les nuances de toute cette famille, aucun individu ne m'échappe.

Je ſuppoſe enſuite que le lépas ſe termine en longue pyramide, comme il s'én trouve en effet. Je fais partir un autre rayon, ſur lequel je diſpoſe les vermiculaires qui ſe tournent en ſpirale, comme les nautiles, les cornes d'ammon, &c.

Il ſe trouve des lépas qui ont un petit commencement de ſpirale en dedans; j'aurai une autre ligne pour différentes eſpeces de tonnes ou de limaçons.

Il y a des lépas qui ont un petit talon à leur ouverture; je tire de là l'origine des bivalves les plus ſimples.

Si je trouve des eſpeces compoſées, qui n'appartiennent pas plus à un rayon qu'à l'autre, je tire une corde des deux indivus analogues: cette corde devient le diametre d'une nouvelle ſphere, & ma nouvelle coquille en ſera le centre.

On peut étendre, ce me ſemble, ce ſyſtème à tous les regnes; & ſi nos cabinets ne fourniſſent pas de quoi remplir tous les rayons & les cordes qui communiquent à ces rayons, on pourra peut-être connoître par-là les familles qui nous manquent: car je penſe que la nature a fait tout ce qui étoit poſſible, non ſeulement les chaînes d'être entrevues par les naturaliſtes, mais une infinité d'autres qui ſe croiſent. Enſorte que tout eſt lié dans tous les ſens, & que chaque eſpece forme les grands rayons de la ſphere univerſelle, & eſt à la fois centre d'une ſphere particuliere.

Revenons à nos coquilles. On trouve à l'Isle de France un lépas uni & applati ; le lépas étoilé ; le lépas fluviatile, qui, comme toutes les coquilles de ces rivieres, est couvert d'une peau noire ; l'oreille de mer bien nacrée en-dedans ; une espece de coquille blanche, dont le bourrelet est encore plus contourné.

Le vermiculaire, qui n'est qu'un tuyau blanc qu'on croit un fragment de l'arrosoir ; une grande espece qui traverse en serpentant les madrépores ; le cornet de saint Hubert, petit vermiculaire blanc, tourné en spirale détachée, & divisé intérieurement par cloisons comme le nautile ; le nautile papiracé, le nautile ordinaire, dont la coupe offre une si belle volute.

Dans les limaçons, les uns restent fixes aux rochers, & ont la coquille encroûtée ; les autres voyagent, & ont la coque lisse.

Dans les premiers on trouve la bouche d'argent simple : lorsqu'on la dépouille de sa croûte, elle surpasse en beauté l'argent bruni ; une bouche d'argent épineuse ; la bouche d'or, dont la nacre est jaune ; le limaçon fluviatile, qui sous sa peau noire cache une belle couleur de rose rayée de points d'hongrie ; le limaçon fluviatile à pointe, qu'on trouve dans plusieurs ruisseaux ; la conque Persique ou de Panama, qui donne une liqueur propre à teindre en pourpre ; un limaçon alongé, marqué à sa bouche de points noirs ; la bécasse, dont le bec

alongé eſt garni d'épines; la tonne ronde, groſſe coquille maillée de jaune; la tonne alongée ou l'aile de perdrix: ces deux eſpeces ont une ſur-peau.

Dans les limaçons voyageurs, la nérite cannelée; la nérite liſſe avec des rubans ou roſe, ou gris, ou noirs, de toutes les nuances: il y en a une variété prodigieuſe. La harpe, la plus belle à mon gré des coquilles par ſa forme, ſes bandes, la beauté de ſa pâte & l'éclat de ſes couleurs; la harpe avec des pointes; le même limaçon que nous vîmes près des Açores, qui donne une eau purpurine; l'œuf de pintade marbré de bleu. On peut bien mettre à la ſuite deux coquilles de terre, le limaçon, & la lampe antique couverte d'une peau brune.

Dans les rouleaux, une olive commune; une belle olive qui reſſemble pour les nuances au velours de trois couleurs; la noire eſt la plus eſtimée; j'en ai vu de cinq pouces de longueur; une petite olive plus évaſée; le rouleau commun piqueté de rouge; le rouleau blanc; le rouleau piqueté de points noirs: ces trois eſpeces ont une ſur-peau couverte de poil; le drap d'or; le tonnerre, dont la coque eſt mince: il eſt rayé de faiſceaux en zigzag; la poire; un rouleau couvert de peau, ainſi que la poire: ſa bouche a une échancrure, elle eſt d'un beau ponceau; l'oreille de Midas encroûtée, mais ſa bouche eſt d'un beau vernis; le grand caſque, dont les couleurs ſont

aurore ; le casque blanc truité, il est petit ; le scorpion couvert de peau avec ses sept crochets ; l'araignée, grande & belle coquille à levres violettes, avec sa bouche garnie de pointes.

Dans les porcelaines, il y en a une espece commune d'un rouge brun à dos d'âne ; celle qui est tigrée ; la carte de géographie, elle est rare ; l'œuf d'un blanc de faïance, dont la bouche est jaune ou rouge ; le lievre, d'une belle couleur fauve rembrunie ; l'olive de roche, dont la coquille est très-fragile.

Dans les vis, la vis simple truitée, elle est fort alongée ; une vis aussi belle, dont la spirale est accompagnée d'une moulure ; l'enfant en maillot, plus renflée ; une vis aussi grosse appellée la culotte de suisse ; son vernis & ses couleurs sont très-belles ; une petite vis, avec une espece de bec, on la trouve toujours percée d'un trou ; une autre à dos d'âne, également percée ; le fuseau blanc, il est rare ; le fuseau tacheté de rouge ; la mitre maritime marquée des mêmes taches ; la mitre fluviatile, couverte d'une peau noire.

On remarque comme une chose en effet très-singuliere, que toutes les univalves sont tournées de gauche à droite, en observant la coquille couchée sur sa bouche, la pointe tournée vers soi. Il n'y a d'exceptées que peu d'especes très-rares. Quelle loi a pu les décider à commencer leur volute du même côté ?

Seroit-ce la même qui a fait tourner la terre d'occident en orient? En ce cas le ſoleil pourroit bien en être la cauſe, comme il eſt celle de leurs couleurs, qui ſont d'autant plus belles qu'on approche plus de la ligne.

J'ai lu ce qu'on a écrit ſur la formation des coquilles, & je n'y entends rien. Par exemple, le ſcorpion qui a des crochets fort alongés, augmente ſa coquille tous les ans. Les anciens crochets lui deviennent inutiles, il en forme de nouveaux. Qu'a-t-il fait des autres? De même, la procelaine a une bouche épaiſſe, & eſt taillée de maniere qu'elle ne peut augmenter ſes révolutions ſur elle-même, ſi elle ne parvient à détruire les obſtacles de ſon ouverture. Je ſoupçonnerois que ces animaux ont une liqueur propre à diſſoudre les murs du toit qu'ils veulent aggrandir; & ſi ce diſſolvant exiſte, il me ſemble qu'on pourroit l'employer contre la pierre qui ſe forme dans la veſſie, d'humeurs glutineuſes comme la premiere matiere des coquilles.

Dans les bivalves ſont, l'huître commune qui ſe colle aux rochers, & d'une forme ſi baroque, qu'on ne peut l'ouvrir qu'à coups de marteau: elle eſt bonne à manger; une eſpece qu'on nomme la feuille à cauſe de ſa forme; une huitre qui ne differe point de celle d'Europe; une huître griſe qui s'attache à la carene des vaiſſeaux, & dont l'écaille eſt très-fine & très-élaſtique; elle eſt rare:

l'huître perliere, blanche, plate, épaiſſe & fort grande ; elle ſe trouve loin de terre ; elle eſt la même que celle d'où l'on tire les perles : une autre huître perliere encore plus applatie, d'un violet foncé ; elle s'attache avec des fils comme la moule ; elle eſt commune au port du ſud-eſt ; on la trouve à l'embouchure des rivieres ; ſes perles ſont violettes.

On y trouve communément l'huître appellée la tuilée, de l'eſpece de celles qui ſervent de bénitiers à S. Sulpice. C'eſt peut-être le plus grand coquillage de la mer ; on en voit aux Maldives, que deux bœufs traîneroient difficilement. Il eſt bien étrange que cette huître ſe trouve foſſile ſur les côtes de Normandie, où je l'ai vue.

Il y a encore une eſpece d'huître griſe & mince, qui reſſemble beaucoup à la ſelle polonoiſe ; l'huître épineuſe, qui ſe trouve dans les coraux ; la pelure d'oignon, dont je n'ai vu que des coquilles dépareillées.

J'ai vu trois eſpeces de moules : elles ne ſont ni curieuſes ni communes ; elles reſſemblent pour la forme au dail de la Méditerranée, & ſe logent dans les trous de madrépores : une moule blanche à coque élaſtique, qui ſe trouve incorporée avec les éponges ; c'eſt une nuance intermédiaire entre deux eſpeces. Si jamais je fais un cabinet, elle trouvera aiſément ſa place par ma méthode.

La hache d'armes ſe rapproche des moules,

elle eſt faite comme le fer d'une hache, une pointe d'un côté, un tranchant de l'autre ; elle eſt armée d'aſpéroſités ; elle n'a ni cuir ni charniere, mais un ſeul pli élaſtique.

Dans les pétoncles, l'arche de Noé, dont les extrêmités ſe relevent comme la pouppe d'un bateau ; le cœur ſtrié & cannelé d'une forme bien réguliere ; le cœur de bœuf, dont un côté eſt inégal ; la corbeille, ſes cannelures paroiſſent s'entrelacer ; la rape, dont les ſtries ſont formées par des arcs de cercle qui ſe croiſent ; un pétoncle commun, ſa coquille eſt mince, elle eſt en dedans teinte en violet ; un autre fort joli & rare, deſſiné en dehors comme un point d'hongrie ; le peigne ; le manteau ducal, qui a de belles couleurs aurore.

Il y apparence que les coquillages ne vivent pas plus en paix que les autres animaux. On en trouve beaucoup de débris ſur les rivages. Ceux qui y viennent entiers, ſont toujours percés. Je me ſouviens d'avoir vu un limaçon armé d'une dent pointue, dont il ſe ſert pour percer la coquille des moules. Il ſe trouve au détroit de Magellan : on l'appelle burgau armé.

Pour avoir de beaux coquillages, il faut les pêcher vivans. Les eſpeces dont la robe eſt nette, vivent ſur le ſable, où elles s'enfouiſſent dans les gros tems ; les autres ſe collent aux rochers. Les moules ſe nichent dans

les branches des madrépores, où elles multiplient peu. Si elles frayoient en liberté ſur les rochers, comme en Europe, les ouragans les détruiroient.

Il y a beaucoup d'induſtrie & de variété dans la charniere des coquilles. Nos arts pourroient y profiter. Les huîtres n'ont qu'un peu de cuir, mais elles ſont corps avec le rocher; les moules ont une peau élaſtique très-forte; la hache d'armes n'a qu'un pli; les cœurs, s'ils ſont réguliers, ont à leur charniere de petites dents qui prennent l'une dans l'autre: ſi un de leurs côtés s'étend en aile, la charniere eſt plus conſidérable du côté où le poids eſt le plus fort, & les dents qui la forment ſont plus groſſes: on entrevoit dans leurs courbes une géométrie admirable.

L'Isle de France eſt toute environnée de madrépores. Ce ſont des végétations pierreuſes, de la forme d'une plante ou d'un arbriſſeau. Elles ſont en ſi grand nombre, que les écueils en ſont entiérement formés.

Je diſtingue ceux qui ne tiennent point au ſol, & ceux qui y ſont attachés.

Dans les premiers ſont: le champignon, qui paroît compoſé de feuilles; le plumet, qui eſt de la même eſpece; le plumet à trois & à quatre branches; le cerveau de Neptune.

Dans ceux qui tapiſſent le fond de la mer, & qui ſemblent y tenir par leurs racines, ſont: le chou-fleur; le chou dont le port &

les feuilles reſſemblent beaucoup à celles de ce végétal ; il eſt de la grande eſpece, ainſi qu'un madrépore, dont les étages forment une eſpece de ſpirale ; il eſt très-fragile : un autre qui reſſemble à un arbre par ſa tige élancée, & la maſſe de ſes branches ; une eſpece très-jolie que j'appelle la gerbe ; elle ſemble formée de pluſieurs bouquets d'épis de bled : le pinceau ou l'œillet : au centre de chaque découpure, on remarque un peu de verd ; une eſpece commune ramaſſée en touffe comme une plante de réſéda avec ſes cônes de fleurs ; un madrépore très-joli, croiſſant de la forme d'une iſle avec ſes rivages & ſes montagnes ; un autre qui reſſemble à une congelation ; une eſpece dont les feuillages ſont digités comme une main ; le bois de cerf, dont les cornichons ſont très-détachés & très-fragiles ; la ruche à miel, grande maſſe ſans forme, dont toute la ſurface eſt réguliérement trouée ; le corail d'un bleu pâle, qui eſt rare ; en dedans il eſt d'un bleu plus foncé ; un corail articulé blanc & noir, qui tient un peu du corail rouge qu'on n'a point encore trouvé ici ; des végétations coralines, bleues, blanches, jaunes, rouges, ſi fragiles & ſi découpées, qu'on ne peut en envoyer en Europe.

Dans les litophites, une plante ſemblable à une longue paille, ſans feuillages, ſans nœuds & ſans boutons ; une végétation ſemblable à une petite forêt d'arbres : leurs racines ſont

ſont fort entrelacées, chacun d'eux a un petit bouquet de feuilles: la ſubſtance de ce lithophite tient de la nature du bois, & brûle au feu comme lui; il eſt cependant dans la claſſe des madrépores.

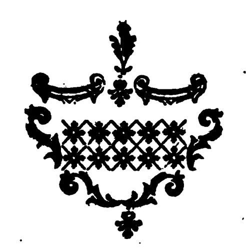
J'ai vu trois eſpeces d'étoiles marines qui n'ont rien de remarquable. On trouvoit autrefois de l'ambre gris ſur la côte: il y a même un iſlot au vent qui en porte le nom. On en apporte quelquefois de Madagaſcar.

On ne doute pas aujourd'hui que les madrépores ne ſoient l'ouvrage d'une infinité de petits animaux; quoiqu'ils reſſemblent abſolument à des plantes par leur port, leur tige, leurs branches, leurs maſſes, & même par des fleurs de couleur de pêcher. Je me rends à l'expérience avec plaiſir; car j'aime à voir l'univers peuplé. D'ailleurs, je conçois qu'un ouvrage régulier doit être fait par quelque agent qui a une portion d'ordre & d'intelligence. Ces végétations reſſemblent tellement aux nôtres, la matiere à part, que je ſuis même très-porté à penſer que tous nos végétaux ſont les fruits du travail d'une multitude d'animaux vivans en ſociété. J'aime mieux croire qu'un arbre eſt une république, plutôt qu'une machine morte, obéiſſant à je ne ſais quelles loix d'hydraulique. Je pourrois appuyer cette opinion d'obſervations aſſez curieuſes. Peut-être un jour en aurai-je le loiſir. Ces recherches peuvent être utiles:

mais quand elles seroient vaines, elles détournent notre curiosité avide de connoître & de juger, qui se jette, faute d'aliment, sur tout ce qui l'environne, & est la cause premiere de nos discordes. Nos histoires souvent ne sont que des calomnies, nos traités de morale des satyres, & nos sociétés des académies de médisance & d'épigrammes. Après cela, on se plaint qu'il n'y a plus d'amitié & de confiance, comme s'il pouvoit y en avoir entre des gens qui ont toujours une cuirasse sur le cœur, & un poignard sous le manteau.

Ou parlons peu, ou faisons des systêmes. *Tradidit mundum disputationibus.* Disputons donc, mais sans nous fâcher.

Au Port-Louis. De l'Isle de France, ce 12 janv. 1769.



JOURNAL METEOROLOGIQUE.

Qualités de l'air.

JUILLET 1768.

PENDANT ce mois les vents régnerent de la partie du ſud-eſt, d'où ils ſoufflent preſque toute l'année. La briſe eſt forte pendant le jour; il fait calme la nuit. Quoique nous ſoyons dans la ſaiſon ſeche, il tombe ſouvent de la pluie. Ce ſont des grains aſſez violens; ils ne ſont pas de durée. L'air eſt très-frais. On ne peut guere ſe paſſer d'habits de drap.

AOUT.

IL pleut preſque tous les jours. Le ſommet des montagnes eſt couvert de vapeurs ſemblables à des fumées qui deſcendent dans la plaine, accompagnées de coups de vent. Ces pluies forment ſouvent des arc-en-ciels ſur les flancs de la montagne, qui n'en ſont pas moins noirs.

SEPTEMBRE.

MEME tems & même vent. C'eſt la ſaiſon

des récoltes. Si la chaleur & l'humidité sont la seule cause de la végétation, pourquoi rien ne pousse-t-il dans cette saison? Il ne fait pas moins chaud qu'au mois de mai en France. Y auroit-il quelque esprit de vie qui accompagne le retour du soleil? Les Romains en faisoient honneur au vent d'ouest, & fixoient son arrivée au huitieme de février. Ils l'appelloient *favonius*, c'est-à-dire, nourricier. C'est le même que le zéphyr des Grecs. Pline dit qu'il *sert de mari à toutes choses qui prennent vie de la terre.* Ils étoient peut-être aussi ignorans que nous: mais leur philosophie me paroît plus touchante, & ils ne se fâchoient pas quand on n'étoit point de leur avis.

OCTOBRE.

MEME température, l'air un peu plus chaud; il est toujours frais dans l'intérieur de l'isle. A la fin de ce mois on ensemence les terres en bled, dans quatre mois on le récolte, ensuite on seme du maïs, qui est mûr en septembre. Ce sont deux moissons dans le même champ; mais ce n'est pas trop pour les fléaux dont cette terre est désolée.

NOVEMBRE.

LES chaleurs commencent à se faire sentir,

les vents varient & vont quelquefois au nord-ouest. Il tombe des pluies orageuses.

Point de vaisseau de France, point de lettre. Il est triste d'attendre de l'Europe quelque portion de son bonheur.

DECEMBRE.

Les chaleurs sont fatigantes, le soleil est au zénith, mais l'air est tempéré par des pluies abondantes. Il me semble même que j'ai éprouvé des chaleurs plus fortes dans quelques jours de l'été à Petersbourg. Au commencement du mois j'ai entendu du tonnerre pour la premiere fois depuis mon arrivée.

Le 22 au matin, les vents étant au sud-est, le tems se disposa à un coup de vent. Les nuages s'accumulerent au sommet des montagnes. Ils étoient olivâtres & couleur de cuivre. On en remarquoit une longue bande supérieure, qui étoit immobile. On voyoit des nuages inférieurs courir très-rapidement. La mer brisoit avec grand bruit sur les rescifs. Beaucoup d'oiseaux marins venoient du large se refugier à terre. Les animaux domestiques paroissoient inquiets. L'air étoit lourd & chaud, quoique le vent n'eût pas tombé.

A tous ces signes qui présageoient l'ouragan, chacun se hâta d'étayer sa maison avec des arcs-boutans, & d'en condamner toutes les ouvertures.

Vers les dix heures du soir l'ouragan se déclara. C'étoient des rafales épouvantables, suivies d'instans de calme effrayans, où le vent sembloit reprendre des forces. Il fut ainsi en augmentant pendant la nuit. Ma case en étant ébranlée, je passai dans un autre corps-de-logis. Mon hôtesse fondoit en larmes, dans la crainte de voir sa maison détruite. Personne ne se coucha. Vers le matin le vent ayant encore redoublé, je m'apperçus que tout un front de la palissade de l'entourage alloit tomber, & qu'une partie de notre toit se soulevoit à un des angles : avec quelques planches & des cordes, je fis prévenir le dommage. En traversant la cour pour donner quelques ordres, je pensai plusieurs fois être renversé. Je vis au loin des murailles tomber, & des couvertures dont les bardeaux s'envoloient comme des jeux de cartes.

Il tomba de la pluie vers les huit heures du matin, mais le vent ne cessa point. Elle étoit chassée horisontalement & avec tant de violence, qu'elle entroit comme autant de jets d'eau par les plus petites ouvertures. Elle gâta une partie de mes papiers.

A onze heures la pluie tomboit du ciel par torrens. Le vent se calma un peu, les ravines des montagnes formoient de tous côtés des cascades prodigieuses. Des parties de roc se détachoient avec un bruit semblable à celui du canon. Elles formoient en roulant, de larges

trouées dans les bois. Les ruiſſeaux ſe débordoient dans la plaine qui étoit ſemblable à une mer. On n'en voyoit plus ni les digues ni les ponts.

A une heure après midi, les vents ſauterent au nord-oueſt. Ils chaſſoient l'écume de la mer par grands nuages ſur la terre. Ils jetterent les navires du port ſur le rivage, qui tiroient en vain du canon; on ne pouvoit leur envoyer du ſecours. Par ces nouvelles ſecouſſes, les édifices furent ébranlés en ſens contraire, & preſque avec autant de violence. Vers midi ils paſſerent à l'eſt, enſuite au ſud. Ils firent ainſi le tour de l'horiſon dans les vingt-quatre heures, ſuivant l'ordinaire, après quoi tout ſe calma.

Beaucoup d'arbres furent renverſés, des ponts furent emportés. Il ne reſta pas une feuille dans les jardins. L'herbe même, ce chiendent ſi dur, paroiſſoit en quelques lieux raſée au niveau de la terre.

Pendant la tempête, un bon citoyen appellé Leroux, envoya par-tout ſes noirs, ouvriers, offrir gratuitement leurs ſervices. Cet homme étoit menuiſier. Il ne faut pas oublier les bonnes actions, ſur-tout ici.

On avoit annoncé le 23 une éclipſe de lune à 5 heures 4 minutes du ſoir, mais le mauvais tems empêcha les obſervations.

L'ouragan arrive tous les ans aſſez régulièrement au mois de décembre; quelquefois en

mars. Comme les vents font le tour de l'horiſon, il n'y a point de ſouterrein où la pluie ne pénetre. Il détruit un grand nombre de rats, de ſauterelles & de fourmis, & on eſt quelque tems ſans en voir. Il tient lieu d'hiver, mais ſes ravages ſont plus terribles. On ſe reſſouviendra long-tems de celui de 1760. On vit un contre-vent enlevé en l'air & dardé comme une fleche dans une couverture. Les mâts inférieurs d'un vaiſſeau de 64 canons, qui étoient ſans vergues, furent tors & rompus. Nous avons vu comment la nature avoit défendu les forêts de ce pays.

JANVIER 1769.

TEMS pluvieux, chaud & lourd. Grands orages, mais peu de tonnerres. Comme les coups de vents ſont violens dans cette ſaiſon, la navigation ceſſe depuis décembre juſqu'en avril.

Toutes les prairies ont reverdi, le paſſage eſt plus gai, mais le ciel eſt plus triſte.

FEVRIER.

TEMS orageux & coups de vent violens. Le Bot l'heureux, envoyé à Madagaſcar, a péri, ainſi que le vaiſſeau le Favori, parti du Cap,

Le 25 de ce mois, les nuages rassemblés par le vent de nord-ouest, se formerent en longue bande immobile depuis la montagne du Pavillon jusqu'à l'isle aux Tonneliers. Il en sortoit une quantité prodigieuse de coups de tonnerre: l'orage dura depuis six heures du matin jusqu'à midi. La foudre tomba un grand nombre de fois. Un grenadier fut tué d'un coup, une négresse d'un autre, ainsi qu'un bœuf sur l'isle aux Tonneliers: un fusil fut fondu dans la maison d'un officier. Ces gens-ci disent qu'il n'y a pas d'exemple que le tonnerre soit tombé dans la ville; pour moi, je n'en ai jamais entendu de si violent. Il sembloit que c'étoit un bombardement. Je crois que si on eût tiré le canon, l'explosion eût dissipé ces nuages qui étoient immobiles.

MARS.

Les pluies sont un peu moins fréquentes, les vents toujours au sud-est, la chaleur supportable.

AVRIL.

La saison est belle. Les herbes commencent à sécher; & quand on y aura mis le feu, il y en a pour sept mois d'un paysage teint en noir.

MAI.

Vers la fin de ce mois, les vents tournerent à l'oueſt & au nord-oueſt, ſuivant l'ordinaire. Nous voilà dans la ſaiſon ſeche. Je fus aux plaines de Williams, où je trouvai l'air d'une fraîcheur fort agréable.

JUIN.

Les vents ſont fixes au ſud-eſt, où ils ſont preſque toujours. Les petits grains pluvieux recommencent.

Il n'y a point de maladie particuliere au pays; mais on y meurt de toutes celles de l'Europe. J'ai vu mourir d'apoplexie, de petite vérole, de maux de poitrine, d'obſtructions au foie; ce qui vient de chagrin plutôt que de la qualité des eaux, comme on le prétend. J'y ai vu une pierre plus groſſe qu'un œuf, qu'on avoit tirée à un noir du pays. J'y ai vu des paralytiques & des goutteux très-tourmentés, des épileptiques ſaiſis de leurs accès. Les enfans & les noirs ſont très-ſujets aux vers. Les maladies vénériennes produiſent des crables dans ceux-ci: ce ſont des crevaſſes douloureuſes, qui viennent ſous la plante des pieds. L'air y eſt bon comme en Europe; mais il n'a en lui aucune qualité médicinale:

je ne conseille pas même aux goutteux d'y venir; car j'en ai vu rester plus de six mois de suite au lit.

Les tempéramens sont sensiblement altérés aux révolutions des saisons. On y est sujet aux fievres bilieuses, & la chaleur occasionne aussi des descentes; mais avec de la tempérance & des bains, on se porte bien. J'observe cependant qu'on jouit dans les pays froids d'une santé plus forte, & d'un esprit plus vigoureux: il est même très-singulier que l'histoire ne parle d'aucun homme célebre né entre les deux tropiques, excepté Mahomet.



LETTRE XI.

Mœurs des habitans blancs.

L'ISLE de France étoit déserte lorsque Mascareynhas la découvrit. Les premiers François qui s'y établirent, furent quelques cultivateurs de Bourbon. Ils y apporterent une grande simplicité de mœurs, de la bonne-foi, l'amour de l'hospitalité, & même de l'indifférence pour les richesses. M. de la Bourdonnaye, qui est en quelque sorte le fondateur de cette colonie, y amena des ouvriers, bonne espece d'hommes; & quelques mauvais sujets que leurs parens y avoient fait passer; il les força d'être utiles

Lorſqu'il eut rendu cette iſle intéreſſante par ſes travaux, & qu'on la crut propre à devenir l'entrepôt du commerce de l'Inde, il y vint des gens de tout état.

D'abord des employés de la compagnie. Comme les premiers emplois de l'iſle étoient entre leurs mains, ils y vécurent à-peu-près comme les nobles à Veniſe. Ils joignirent à ces mœurs ariſtocratiques, un peu de cet eſprit financier qui effarouche tant l'agriculteur. Tous les moyens d'établiſſement étoient entre leurs mains. Ils avoient à la fois la police, l'adminiſtration & les magaſins. Quelques-uns faiſoient défricher & bâtir, & ils revendoient leurs travaux aſſez cher à ceux qui cherchoient fortune. On cria contre eux, mais ils étoient tout-puiſſans.

Il s'y établit des marins de la compagnie, qui depuis long-tems ne peuvent pas concevoir que les dangers & la peine du commerce des Indes ſoient pour eux, tandis que les honneurs & le profit ſont pour d'autres. Cet établiſſement, voiſin des Indes, faiſant naître de grandes eſpérances, ils s'y arrèterent; ils étoient mécontens avant de s'y établir, ils le furent encore après.

Il y vint des officiers militaires de la compagnie. C'étoient de braves gens, dont pluſieurs avoient de la naiſſance. Ils ne pouvoient pas imaginer qu'un militaire pût s'abaiſſer à aller prendre l'ordre d'un homme qui quelquefois

avoit été garçon de comptoir : passe pour en recevoir sa paie. Ils n'aimoient pas les marins qui sont trop décisifs : en se faisant habitans, ils ne changerent point d'esprit, & ne firent pas fortune.

Quelques régimens du roi y relâcherent & même y séjournerent. Des officiers, séduits par la beauté du ciel & par l'amour du repos, s'y fixerent. Tout ployoit sous le nom de la compagnie. Ce n'étoient plus de ces distinctions de garnison qui flattent tant l'officier subalterne : chacun avoit là ses prétentions ; on les regardoit presque comme des étrangers. Ce furent de grandes clameurs au nom du roi.

Il y étoit venu des missionnaires de Saint-Lazare, qui avoient gouverné paisiblement les hommes simples qui s'y étoient les premiers établis : mais quand ils virent que la société en s'augmentant se divisoit, ils s'en tinrent à leurs fonctions curiales, & à quelques bonnes habitations : ils ne furent chez les autres, que quand ils y furent appellés.

Il y passa quelques marchands avec un peu d'argent. Dans une isle sans commerce, ils augmenterent les abus d'un agiot qu'ils y trouverent établi, & se livrerent à de petits monopoles. Ils ne tarderent pas à se rendre odieux à ces différentes classes d'hommes qui ne pouvoient se souffrir. On les désigna sous le nom de Banians, c'est comme qui diroit Juifs. D'un autre côté, ils affecterent de mépriser les

distinctions particulieres de chaque habitant, prétendant qu'après avoir passé la ligne, tout le monde étoit à-peu-près égal.

Enfin la derniere guerre de l'Inde y jetta, comme une écume, des banqueroutiers, des libertins ruinés, des frippons, des scélérats, qui chassés de l'Europe par leurs crimes, & de l'Asie par nos malheurs, tenterent d'y rétablir leur fortune sur la ruine publique. A leur arrivée, les mécontentemens généraux & particuliers augmenterent : toutes les réputations furent flétries avec un art d'Asie, inconnu à nos calomniateurs : il n'y eut plus de femme chaste ni d'homme honnête : toute confiance fut éteinte, toute estime détruite. Ils parvinrent ainsi à décrier tout le monde, pour mettre tout le monde à leur niveau.

Comme leurs espérances ne se fondoient que sur le changement d'administration, ils vinrent enfin à bout de dégoûter la compagnie, qui céda au roi en 1765, une colonie si orageuse & si dispendieuse.

Pour cette fois on crut que la paix & l'ordre alloient régner dans l'isle, mais on n'avoit fait qu'ajouter de nouveaux levains à la fermentation.

Il y débarqua un grand nombre de protégés de Paris, pour faire fortune dans une isle inculte & sans commerce, où il n'y avoit que du papier pour toute monnoie. Ce fut des mécontens d'une autre espece.

Une partie des habitans qui restoit attachée à la compagnie par reconnnoissance, vit avec peine l'administration royale. L'autre portion, qui avoit compté sur les faveurs du nouveau gouvernement, voyant qu'il ne s'occupoit que de plans économiques, fut d'autant plus aigrie, qu'elle avoit espéré plus long-tems.

A ces nouveaux schismes se joignirent les dissensions de plusieurs corps qui en France même ne peuvent se concilier dans la marine du roi, la plume & l'épée, & enfin l'esprit de chacun des corps militaires & d'administration, qui n'étant point, comme en Europe, dissipé par les plaisirs ou par les affaires générales, s'isole & se nourrit de ses propres inquiétudes.

La discorde regne dans toutes les classes, & a banni de cette isle l'amour de la société, qui semble devoir régner parmi des François exilés au milieu des mers, aux extrêmités du monde. Tous sont mécontens, tous voudroient faire fortune & s'en aller bien vîte. A les entendre, chacun s'en va l'année prochaine. Il y en a qui depuis trente ans tiennent ce langage.

L'officier qui arrive d'Europe y perd bientôt l'émulation militaire. Pour l'ordinaire il a peu d'argent, & il manque de tout: sa case n'a point de meubles; les vivres sont tres-chers en détail; il se trouve seul consommateur entre l'habitant & le marchand qui renchérissent à l'envi. Il fait d'abord contre eux une guerre

défensive; il achette en gros; il songe à profiter des occasions, car les marchandises haussent au double après le départ des vaisseaux. Le voilà occupé à saisir tous les moyens d'acheter à bon marché. Quand il commence à jouir des fruits de son économie, il pense qu'il est expatrié pour un tems illimité dans un pays pauvre : l'oisiveté, le défaut de société, l'appas du commerce l'engagent à faire par intérêt ce qu'il avoit fait par nécessité. Il y a sans doute des exceptions, & je les citerois avec plaisir, si elles n'étoient pas un peu nombreuses. M. de Steenhovre le commandant, y donne l'exemple de toutes les vertus.

Les soldats fournissent beaucoup d'ouvriers, car la chaleur permet aux blancs d'y travailler en plein air. On n'a pas tiré d'eux pour le bien de cette colonie, un parti avantageux. Souvent dans les recrues qu'on envoie d'Europe, il se trouve des misérables, coupables des plus grands crimes. Je ne conçois pas la politique d'imaginer que ceux qui troublent une société ancienne, peuvent servir à en faire fleurir une nouvelle. Souvent le désespoir prend ces malheureux; ils s'assassinent entre eux à coups de baïonnettes.

Quoique les marins ne fassent qu'aller & venir, ils ne laissent pas d'influer beaucoup sur les mœurs de cette colonie. Leur politique est de se plaindre des lieux d'où ils sont partis, & de ceux où ils arrivent. A les entendre, le

bon tems eſt paſſé, ils ſont toujours ruinés: ils ont acheté fort cher & vendu à perte. La vérité eſt, qu'ils croient n'avoir fait aucun bénéfice, s'ils n'ont vendu à cent cinquante pour cent. La barrique de vin de Bordeaux coûte juſqu'à cinq cents livres ; le reſte à proportion. On ne croiroit jamais que les marchandiſes de l'Europe ſe paient plus ici qu'aux Indes, & celles des Indes plus qu'en Europe. Les marins ſont fort conſidérés des habitans, parce qu'ils en ont beſoin. Leurs murmures, leurs allées & venues perpétuelles donnent à cette iſle quelque choſe des mœurs d'une auberge.

De tant d'hommes de différens états, réſulte un peuple de différentes nations, qui ſe haïſſent très-cordialement. On n'y eſtime que la fauſſeté. Pour y déſigner un homme d'eſprit, on dit c'eſt un homme fin. C'eſt un éloge qui ne convient qu'à des renards. La fineſſe eſt un vice, & malheur à la ſociété où il devient une qualité eſtimable! D'un autre côté, on n'y aime point les gens méfians ; cela paroît ſe contredire ; mais c'eſt qu'il n'y a rien à gagner avec des gens qui ſont ſur leurs gardes. Le méfiant déconcerte les frippons & les repouſſe. Ils ſe raſſemblent auprès de l'homme fin: ils l'aident à faire des dupes.

On y eſt d'une inſenſibilité extrême pour tout ce qui fait le bonheur des ames honnêtes. Nul goût pour les lettres & les arts. Les ſentimens naturels y ſont dépravés : on regrette la

patrie à cause de l'opéra & des filles ; souvent ils sont éteints. J'étois un jour à l'enterrement d'un habitant considérable, où personne n'étoit affligé : j'entendis son beau-frere remarquer qu'on n'avoit pas fait la fosse assez profonde.

Cette indifférence s'étend à tout ce qui les environne. Les rues & les cours ne sont ni pavées ni plantées d'arbres ; les maisons sont des pavillons de bois que l'on peut aisément transporter sur des rouleaux ; il n'y a aux fenêtres ni vitres ni rideaux ; à peine y trouve-t-on quelques mauvais meubles.

Les gens oisifs se rassemblent sur la place à midi & au soir ; là on agiote, on médit, on calomnie. Il y a très-peu de gens mariés à la ville. Ceux qui ne sont pas riches, s'excusent sur la médiocrité de leur fortune : les autres veulent, disent-ils, s'établir en France ; mais la facilité de trouver des concubines parmi les négresses, en est la véritable raison. D'ailleurs, il y a peu de partis avantageux ; il est rare de trouver une fille qui apporte dix mille francs comptant en mariage.

La plupart des gens mariés vivent sur leurs habitations. Les femmes ne viennent guere à la ville que pour danser ou faire leurs pâques. Elles aiment la danse avec passion. Dès qu'il y a un bal, elles arrivent en foule, voiturées en palanquin. C'est une espece de litiere enfilée d'un long bambou que quatre noirs portent sur leurs épaules : quatre autres les suivent pour

les relayer. Autant d'enfans, autant de voitures attelées de huit hommes, y compris les relais. Les maris économes s'oppoſent à ces voyages, qui dérangent les travaux de l'habitation; mais faute de chemins, il ne peut y avoir de voitures roulantes.

Les femmes ont peu de couleur; elles ſont bien faites, & la plupart jolies. Elles ont naturellement de l'eſprit: ſi leur éducation étoit moins négligée, leur ſociété ſeroit fort agréable; mais j'en ai connu qui ne ſavoient pas lire. Chacune d'elles pouvant réunir à la ville un grand nombre d'hommes, les maîtreſſes des maiſons ſe ſoucient peu de ſe voir hors le tems du bal. Lorſqu'elles ſont raſſemblées, elles ne ſe parlent point. Chacune d'elles apporte quelque prétention ſecrete, qu'elles tirent de la fortune, des emplois ou de la naiſſance de leurs maris; d'autres comptent ſur leur beauté ou leur jeuneſſe. Une Européenne ſe croit ſupérieure à une créole, & celle-ci regarde ſouvent l'autre comme une aventuriere.

Quoi qu'en diſe la médiſance, je les crois plus vertueuſes que les hommes, qui ne les négligent que trop ſouvent pour des eſclaves noires. Celles qui ont de la vertu ſont d'autant plus louables, qu'elles ne la doivent point à leur éducation. Elles ont à combattre la chaleur du climat, quelquefois l'indifférence de leurs maris, & ſouvent l'ardeur & la prodigalité des jeunes marins: ſi l'hymen donc ſe plaint de quel-

ques infidélités, la faute en eſt à nous qui avons porté des mœurs françoiſes ſous le ciel de l'Afrique.

Au reſte elles ont des qualités domeſtiques très-eſtimables; elles ſont fort ſobres, ne boivent preſque jamais que de l'eau. Leur propreté eſt extrême dans leurs habits. Elles ſont habillées de mouſſeline, doublée de taffetas couleur de roſe. Elles aiment paſſionnément leurs enfans. A peine ſont-ils nés, qu'ils courent tout nus dans la maiſon : jamais de maillot : on les baigne ſouvent, ils mangent des fruits à diſcrétion; point d'étude, point de chagrin. En peu de tems ils deviennent forts & robuſtes. Le tempérament s'y développe de bonne heure dans les deux ſexes : j'y ai vu marier des filles à onze ans.

Cette éducation qui ſe rapproche de la nature, leur en laiſſe toute l'ignorance; mais les vices des négreſſes, qu'ils ſucent avec leur lait & leurs fantaiſies qu'ils exercent avec tyrannie ſur les pauvres eſclaves, y ajoutent toute la dépravation de la ſociété. Pour remédier à ce mal, les gens aiſés font paſſer de bonne heure leurs enfans en France, d'où ils reviennent ſouvent avec des vices plus aimables & plus dangereux.

On ne compte guere que quatre cents cultivateurs dans l'iſle. Il y a environ cent femmes d'un certain état, dont il y en a tout au plus dix qui reſtent à la ville. Vers le ſoir on va

en visite dans leurs maisons, on joue, ou l'on s'ennuie. Au coup de canon de huit heures, chacun se retire & va souper chez soi.

Adieu, mon ami, En parlant des hommes, il me fâche de n'avoir que des satyres à faire.

Au Port-Louis. De l'Isle de France ce 10 fév. 1769.



LETTRE XII.

Des noirs.

DANS le reste de la population de cette isle, on compte les Indiens & les negres.

Les premiers sont les Malabares. C'est un peuple fort doux. Ils viennent de Pondichéry, où ils se louent pour plusieurs années. Ils sont presque tous ouvriers. Ils occupent un fauxbourg appellé le camp des noirs. Ce peuple est d'une teinte plus foncée que les insulaires de Madagascar, qui sont de véritables negres; mais leurs traits sont réguliers comme ceux des Européens, & ils n'ont point les cheveux crépus. Ils sont assez sobres, fort économes, & aiment passionnément les femmes. Ils sont coëffés d'un turban, & portent de longues robes de mousseline, de grands anneaux d'or aux oreilles, & des brasselets d'argent aux poignets. Il y en a qui se louent aux gens riches, ou titrés, en

qualité de *pions*. C'est une espece de domestique qui fait à-peu-près l'office de nos coureurs, excepté qu'il fait toutes ses commissions fort gravement. Il porte pour marque de distinction, une canne à la main, & un poignard à la ceinture. Il seroit à souhaiter qu'il y eût un grand nombre de Malabares établis dans l'isle, sur-tout de la caste des laboureurs ; mais je n'en ai vu aucun qui voulût se livrer à l'agriculture.

C'est à Madagascar qu'on va chercher les noirs destinés à la culture des terres. On achete un homme pour un barril de poudre, pour des fusils, des toiles, & sur-tout des piastres. Le plus cher ne coûte guere que cinquante écus.

Cette nation n'a ni le nez si écrasé, ni la teinte si noire que celle des negres de Guinée. Il y en a même qui ne sont que bruns ; quelques-uns, comme les Balambous, ont les cheveux longs. J'en ai vu de blonds & de roux. Ils sont adroits, intelligens, sensibles à l'honneur & à la reconnoissance : la plus grande insulte qu'on puisse faire à un noir, est d'injurier sa famille : ils sont peu sensibles aux injures personnelles. Ils font dans leurs pays quantité de petits ouvrages avec beaucoup d'industrie. Leur zagaye ou demi-pique est très-bien forgée, quoiqu'ils n'aient que des pierres pour enclume & pour marteau. Leurs toiles ou pagnes, que leurs femmes ourdissent, sont très-fines & bien teintes. Ils les

tournent autour d'eux avec grace. Leur coëffure est une frisure très-composée; ce sont des étages de boucles & de tresses entre-mêlées avec beaucoup d'art; c'est encore l'ouvrage des femmes. Ils aiment passionnément la danse & la musique. Leur instrument est le tamtam; c'est une espece d'arc où est adaptée une calebasse. Ils en tirent une sorte d'harmonie douce, dont ils accompagnent les chansons qu'ils composent. L'amour en est toujours le sujet. Les filles dansent aux chansons de leurs amans; les spectateurs battent la mesure, & applaudissent.

Ils sont très-hospitaliers. Un noir qui voyage entre, sans être connu, dans la premiere cabane; ceux qu'il y trouve partagent leurs vivres avec lui : on ne lui demande ni d'où il vient, ni où il va; c'est leur usage.

Ils arrivent avec ces arts & ces mœurs à l'Isle de France. On les débarque tout nus, avec un chiffon autour des reins. On met les hommes d'un côté, & les femmes à part avec leurs petits enfans qui se pressent de frayeur contre leurs meres. L'habitant les visite par-tout, & achete ceux qui lui conviennent. Les freres, les sœurs, les amis, les amans sont séparés; ils se font leurs adieux en pleurant, & partent pour l'habitation. Quelquefois ils se désesperent; ils s'imaginent que les blancs les vont manger; qu'ils font du vin rouge avec leur sang, & de la poudre à canon avec leurs os.

Voici comme on les traite. Au point du jour, trois coups de fouet sont le signal qui les appelle à l'ouvrage. Chacun se rend avec sa pioche dans les plantations, où ils travaillent presque nus à l'ardeur du soleil. On leur donne pour nourriture du maïs broyé, cuit à l'eau, ou des pains de manioc; pour habit, un morceau de toile. A la moindre négligence, on les attache par les pieds & par les mains sur une échelle. Le commandeur, armé d'un fouet de posse, leur donne sur le derriere nu, cinquante, cent, & jusqu'à deux cents coups. Chaque coup enleve une portion de la peau. Ensuite on détache le misérable tout sanglant; on lui met au cou un collier de fer à trois pointes, & on le ramene au travail. Il y en a qui sont plus d'un mois avant d'être en état de s'asseoir. Les femmes sont punies de la même maniere.

Le soir, de retour dans leurs cases, on les fait prier Dieu pour la prospérité de leurs maîtres. Avant de se coucher ils leur souhaitent une bonne nuit.

Il y a une loi faite en leur faveur, appellée le code noir. Cette loi favorable ordonne qu'à chaque punition ils ne recevront pas plus de trente coups, qu'ils ne travailleront point le dimanche, qu'on leur donnera de la viande toutes les semaines, des chemises tous les ans; mais on ne suit point la loi. Quelquefois, quand ils sont vieux, on les envoie chercher

leur vie comme ils peuvent. Un jour j'en vis un qui n'avoit que la peau & les os, découper la chair d'un cheval mort, pour la manger. C'étoit un ſquelette qui en dévoroit un autre.

Quand les Européens paroiſſent émus, les habitans leur diſent qu'ils ne connoiſſent pas les noirs. Ils les accuſent d'être ſi gourmands, qu'ils vont la nuit enlever des vivres dans les habitations voiſines; ſi pareſſeux, qu'ils ne prennent aucun intérêt aux affaires de leurs maîtres, & que leurs femmes ſont des meres de famille ſi miſérables, qu'elles aiment mieux ſe faire avorter que de mettre des enfans au monde.

Le caractere des negres eſt naturellement enjoué; mais après quelque tems d'eſclavage, ils deviennent mélancoliques. L'amour ſeul ſemble encore charmer leurs peines. Ils font ce qu'ils peuvent pour obtenir une femme. S'ils ont le choix, ils préferent celles qui ont paſſé la premiere jeuneſſe: ils diſent qu'*elles font mieux la ſoupe.* Ils lui donnent tout ce qu'ils poſſedent. Si leur maîtreſſe demeure chez un autre habitant, ils feront la nuit trois ou quatre lieues dans des chemins impraticables pour l'aller voir. Quand ils aiment, ils ne craignent ni la fatigue ni les châtimens. Quelquefois ils ſe donnent des rendez-vous au milieu de la nuit. Ils danſent à l'abri de quelque rocher, au ſon lugubre d'une calebaſſe remplie de pois: mais la vue d'un blanc ou

l'aboiement d'un chien diſſipe ces aſſemblées nocturnes.

Ils ont auſſi des chiens avec eux. Il eſt connu de tout le monde que ces animaux reconnoiſſent parfaitement dans les ténebres, non ſeulement les blancs, mais les chiens même des blancs. Ils ont pour eux de la crainte & de l'averſion : ils heurlent dès qu'ils approchent. Ils n'ont d'indulgence que pour les noirs & leurs compagnons, qu'ils ne décelent jamais. Les chiens des blancs de leur côté ont adopté les ſentimens de leurs maîtres, & au moindre ſignal ils ſe jettent avec fureur ſur les eſclaves.

Enfin, lorſque les noirs ne peuvent plus ſupporter leur ſort, ils ſe livrent au déſeſpoir. Les uns ſe pendent ou s'empoiſonnent ; d'autres ſe mettent dans une pirogue, & ſans voiles, ſans vivres, ſans bouſſole, ſe haſardent à faire un trajet de deux cents lieues de mer pour retourner à Madagaſcar. On en a vu aborder ; on les a repris & rendus à leurs maîtres.

Pour l'ordinaire ils ſe refugient dans les bois, où on leur donne la chaſſe avec des détachemens de ſoldats, de negres & de chiens. Il y a des habitans qui s'en font une partie de plaiſir. On les relance comme des bêtes ſauvages. Lorſqu'on ne peut les atteindre, on les tire à coups de fuſil, on leur coupe la tête, on la porte en triomphe à la ville au bout d'un bâton. Voilà ce que je vois preſque toutes les ſemaines.

Quand on attrape les noirs fugitifs, on leur coupe une oreille, & on les fouette. A la seconde désertion ils sont fouettés, on leur coupe un jarret, on les met à la chaîne. A la troisieme fois ils sont pendus; mais alors on ne les dénonce pas; les maîtres craignent de perdre leur argent.

J'en ai vu prendre & rompre vifs. Ils alloient au supplice avec joie, & le supportoient sans crier. J'ai vu une femme se jetter elle-même du haut de l'échelle. Ils croient qu'ils trouveront dans un autre monde une vie plus heureuse, & que le Pere des hommes n'est pas injuste comme eux.

Ce n'est pas que la religion ne cherche à les consoler. De tems en tems on en baptise. On leur dit qu'ils sont devenus freres des blancs, & qu'ils iront en paradis; mais ils ne sauroient croire que les Européens puissent jamais les mener au ciel; ils disent qu'ils sont sur la terre la cause de tous leurs maux. Ils disent qu'avant d'aborder chez eux, ils se battoient avec des bâtons ferrés; que nous leur avons appris à se tuer de loin avec du feu & des balles; que nous excitons parmi eux la guerre & la discorde, afin d'avoir des esclaves à bon marché; qu'ils suivoient sans crainte l'instinct de la nature; que nous les avons empoisonnés par des maladies terribles; que nous les laissons souvent manquer d'habits, de vivres, & qu'on les bat cruellement sans raison. J'en ai vu plus

d'un exemple. Une esclave presque blanche vint, un jour, se jetter à mes pieds : sa maîtresse la faisoit lever de grand matin & veiller fort tard; lorsqu'elle s'endormoit, elle lui frottoit les levres d'ordure; si elle ne se léchoit pas, elle la faisoit fouetter. Elle me prioit de demander sa grace, que j'obtins. Souvent les maîtres l'accordent, & deux jours après ils doublent la punition. C'est ce que j'ai vu chez un conseiller dont les noirs s'étoient plaints au gouverneur: il m'assura qu'il les feroit écorcher le lendemain de la tête aux pieds.

J'ai vu chaque jour fouetter des hommes & des femmes pour avoir cassé quelque poterie, oublié de fermer une porte. J'en ai vu de tout sanglans, frottés de vinaigre & de sel pour les guérir. J'en ai vu sur le port, dans l'excès de leur douleur, ne pouvoir plus crier ; d'autres, mordre le canon sur lequel on les attache...... Ma plume se lasse d'écrire ces horreurs ; mes yeux sont fatigués de les voir, & mes oreilles de les entendre. Que vous êtes heureux ! Quand les maux de la ville vous blessent, vous fuyez à la campagne. Vous y voyez de belles plaines, des collines, des hameaux, des moissons, des vendanges, un peuple qui danse & qui chante ; l'image au moins du bonheur ! Ici, je vois de pauvres négresses courbées sur leurs beches, avec leurs enfans nus collés sur le dos, des noirs qui passent en tremblant devant moi. Quelquefois j'entends au loin le son de leur

tambour, mais plus ſouvent celui des fouets, qui éclatent en l'air comme des coups de piſtolet, & des cris qui vont au cœur... *Grace, monſieur !... miſéricorde !* Si je m'enfonce dans les ſolitudes, j'y trouve une terre raboteuſe, toute hériſſée de roches, des montagnes portant au-deſſus des nuages leurs ſommets inacceſſibles, & des torrens qui ſe précipitent dans des abymes. Les vents qui grondent dans ces vallons ſauvages, le bruit ſourd des flots qui ſe briſent ſur les reſcifs, cette vaſte mer qui s'étend au loin vers des régions inconnues aux hommes, tout me jette dans la triſteſſe, & ne porte dans mon ame que des idées d'exil & d'abandon.

Au Port-Louis. De l'Isle de France, ce 25 avril 1769.

POST-SCRIPTUM.

Je ne ſais pas ſi le café & le ſucre ſont néceſſaires au bonheur de l'Europe, mais je ſais bien que ces deux végétaux ont fait le malheur de deux parties du monde. On a dépeuplé l'Amérique, afin d'avoir une terre pour les planter: on dépeuple l'Afrique, afin d'avoir une nation pour les cultiver.

Il eſt, dit-on, de notre intérêt de cultiver des denrées qui nous ſont devenues néceſſaires, plutôt que de les acheter de nos voiſins. Mais puiſque les charpentiers, les couvreurs,

les maçons & les autres ouvriers Européens travaillent ici en plein ſoleil, pourquoi n'y a-t-on pas des laboureurs blancs? Mais que deviendroient les propriétaires actuels? Ils deviendroient plus riches. Un habitant ſeroit à ſon aiſe avec vingt fermiers, il eſt pauvre avec vingt eſclaves. On en compte ici vingt mille qu'on eſt obligé de renouveller tous les ans d'un dix-huitieme. Ainſi la colonie abandonnée à elle-même, ſe détruiroit au bout de dix-huit ans; tant il eſt vrai qu'il n'y a point de population ſans liberté & propriété, & que l'injuſtice eſt une mauvaiſe ménagere.

On dit que le code noir eſt fait en leur faveur. Soit; mais la dureté des maîtres excede les punitions permiſes, & leur avarice ſouſtrait la nourriture, le repos & les récompenſes qui ſont dues. Si ces malheureux vouloient ſe plaindre, à qui ſe plaindroient-ils? leurs juges ſont ſouvent leurs premiers tyrans.

Mais on ne peut contenir, dit-on, que par une grande ſévérité ce peuple d'eſclaves: il faut des ſupplices, des colliers de fer à trois crochets, des fouets, des blocs où on les attache par le pied, des chaînes qui les prennent par le cou: il faut les traiter comme des bêtes, afin que les blancs puiſſent vivre comme des hommes..... Ah! je ſais bien que, quand on a une fois poſé un principe très-injuſte, on n'en tire que des conſéquences très-inhumaines.

Ce n'étoit pas assez pour ces malheureux, d'être livrés à l'avarice & à la cruauté des hommes les plus dépravés, il falloit encore qu'ils fussent le jouet de leurs sophismes.

Des théologiens assurent que, pour un esclavage temporel, ils leur procurent une liberté spirituelle. Mais la plupart sont achetés dans un âge où ils ne peuvent jamais apprendre le françois, & les missionnaires n'apprennent point leur langue. D'ailleurs ceux qui sont baptisés sont traités comme les autres.

Ils ajoutent qu'ils ont mérité les châtimens du ciel, en se vendant les uns les autres. Est-ce donc à nous à être leurs bourreaux ? Laissons les vautours détruire les milans.

Des politiques ont excusé l'esclavage, en disant que la guerre le justifioit. Mais les noirs ne nous la font point. Je conviens que les loix humaines le permettent : au moins devroit-on se renfermer dans les bornes qu'elles prescrivent.

Je suis fâché que des philosophes qui combattent les abus avec tant de courage, n'aient guere parlé de l'esclavage des noirs que pour en plaisanter. Ils se détournent au loin. Ils parlent de la saint-Barthelemi, du massacre des Mexicains par les Espagnols, comme si ce crime n'étoit pas celui de nos jours, & auquel la moitié de l'Europe prend part. Y a-t-il donc plus de mal à tuer tout d'un coup des gens qui n'ont pas nos opinions, qu'à faire le tour-

ment d'une nation à qui nous devons nos délices ? Ces belles couleurs de rose & de feu, dont s'habillent nos dames, le coton dont elles ouattent leurs jupes, le sucre, le café, le chocolat de leur déjeûner; le rouge dont elles relevent leur blancheur; la main des malheureux noirs a préparé tout cela pour elles. Femmes sensibles, vous pleurez aux tragédies, & ce qui sert à vos plaisirs est mouillé des pleurs & teint du sang des hommes !



LETTRE XIII.

Agriculture. Herbes, légumes & fleurs apportées dans l'isle.

LE gouvernement a fait apporter la plupart des plantes, des arbres & des animaux que je vais décrire. Quelques habitans y ont contribué, entre autres MM. de Cossigni, Poivre, Hermans, & le Juge. J'eusse desiré savoir le nom des autres, afin de leur rendre l'honneur qu'ils méritent. Le don d'une plante utile me paroît plus précieux que la découverte d'une mine d'or, & un monument plus durable qu'une pyramide.

Voici dans quel ordre je les dispose. 1°. Les plantes qui se reproduisent d'elles-mêmes, & qui se sont comme naturalisées dans la campagne.

pagne. 2°. Celles qu'on cultive dans la campagne. 3°. Les herbes des jardins potagers. 4°. Celles des jardins à fleurs. Je ſuivrai le même plan pour les arbriſſeaux & les arbres. De ceux que je connois, je n'en omettrai aucun. On ne doit pas dédaigner de décrire ce que la nature n'a pas dédaigné de former.

Dans les plantes ſauvages.

On trouve dans quelques plaines voiſines de la ville, une eſpece d'indigo que je crois étranger à l'iſle. On n'en tire aucun parti.

Le pourpier croît dans les lieux ſablonneux; il peut être naturel au pays. Je ſerois aſſez porté à le croire, en ce qu'il eſt de la famille des plantes graſſes. La nature paroît avoir deſtiné cette claſſe, qui croît dans les lieux les plus arides, à faciliter d'autres végétations.

Le creſſon ſe trouve dans tous les ruiſſeaux. On l'a apporté il y a dix ans. La dent de lion ou piſſenlit, & l'abſynthe croiſſent volontiers dans les décombres & ſur les terres remuées; mais ſur-tout la molene y étale ſes larges feuilles cotonnées, & y éleve ſa girandole de fleurs jaunes à une hauteur extraordinaire.

La ſquine (qui n'eſt pas la plante de Chine de ce nom) eſt un gramen de la grandeur des plus beaux ſeigles. Elle s'étend chaque jour en étouffant les autres herbes. Elle a le défaut d'être coriace lorſqu'elle eſt ſeche; il faudroit la couper avant ſa maturité. Elle n'eſt verte que cinq mois de l'année, enſuite on y met

le feu, malgré les ordonnances. Ces incendies brûlent & dessechent les lisieres des bois.

L'herbe blanche (ainsi nommée de la couleur de sa fleur) a été apportée comme un bon fourrage. Aucun animal n'en peut manger. Sa graine ressemble à celle du cerfeuil. Elle se multiplie si vîte, qu'elle est devenue un des fléaux de l'agriculture.

La brette, dont le nom en langue indienne, signifie *une feuille bonne à manger*, est une espece de morelle. Il y en a de deux sortes; l'une appellée brette de Madagascar; sa feuille est un peu épineuse, mais douce au goût; c'est un aliment purgatif. L'autre, d'un usage plus commun, se sert sur les tables comme les épinars. C'est le seul mets à la discrétion des noirs: il croît par-tout. L'eau où cette feuille a bouilli est fort amere. Ils y trempent leur manioc, & ils y mêlent leurs larmes.

Dans les plantes que l'on cultive à la campagne.

Le manioc, dont on distingue une seconde espece appellée camaignoc. Il vient dans les lieux les plus secs. Son suc a perdu sa qualité venimeuse. C'est une sorte d'arbrisseau dont la feuille est palmée comme celle du chanvre. Sa racine est grosse & longue comme le bras: on la rape, & sans la presser, on en fait des gâteaux fort lourds. On en donne trois livres par jour à chaque negre pour toute nourriture. Ce végétal se multiplie aisément. M. de la Bour-

donnaye l'a fait venir d'Amérique. C'eſt une plante fort utile, en ce qu'elle eſt à l'abri des ouragans; & qu'elle aſſure la ſubſiſtance des negres. Les chiens n'en veulent point.

Le maïs ou bled turc y vient très-beau. C'eſt un grain précieux : il rapporte beaucoup; & ne ſe garde qu'un an; parce que les mittes s'y mettent. On devroit encourager en Europe la culture d'un bled qu'on ne peut emmagaſiner. Il ſert à nourrir les noirs, les poules & les beſtiaux. Obſervez que quelques habitans font de grands éloges du maïs & du manioc, mais ils n'en mangent point. J'en ai vu préſenter de petits gâteaux au deſſert. Quand il y a beaucoup de ſucre, de farine de froment & de jaunes d'œufs, ils ſont aſſez bons.

Le bled y croît bien. Il ne s'éleve pas à une grande hauteur. On le plante par grains, à la main, à cauſe des rochers; on le coupe avec des couteaux, & on le bat avec des baguettes. Il ne ſe garde guere plus de deux ans. Au rapport de Pline, en Barbarie & en Eſpagne on le mettoit avec ſon épi dans des trous en terre, en prenant garde d'y introduire de l'air. Varron dit qu'on le conſervoit ainſi cinquante ans, & le millet un ſiecle. Pompée trouva à Ambratia des feves gardées de cette maniere du tems de Pyrrhus, ce qui faiſoit près de cent vingt ans. Mais Pline ne veut pas que la terre ſoit cultivée par des forçats ou des eſclaves, *qui ne font*, dit-il, *rien qui vaille*. Quoique la farine

du bled de l'Isle de France ne soit jamais bien blanche, j'en préfere le pain à celui des farines d'Europe, qui s'éventent ou s'échauffent toujours dans le voyage.

Le riz, le meilleur & peut-être le plus sain des alimens, y réussit très-bien. Il se garde plus long-tems que le bled, & rapporte davantage. Il aime les lieux humides. Il y en a de plus de sept especes en Asie, dont une croît dans les lieux secs; il seroit à souhaiter qu'elle fût cultivée en Europe, à cause de sa fertilité.

Le petit mil rapporte dans une abondance prodigieuse. On ne le donne guere qu'aux noirs & aux animaux. L'avoine y réussit, mais on en cultive peu. Tout ce qui ne sert qu'au bien-être des esclaves & des bêtes, y est fort négligé.

Le tabac n'y est pas d'une bonne qualité. Il n'y a que les negres qui en cultivent pour leur usage.

La fataque est un gramen à larges feuilles, de la nature d'un petit roseau. On en fait de bonnes prairies artificielles. Il vient de Madagascar.

On a essayé, mais sans succès, d'y faire croître le sainfoin, le treffle, le lin, le chanvre & le houblon.

Pour les plantes potageres, je commencerai 1°. par celles qui sont utiles par leurs fruits, 2°. par leurs feuilles ou tiges, 3°. par leurs racines ou bulbes.

Vous obſerverez que la plupart de nos légumes y dégenerent, & que tous les ans ceux qui ont envie d'en avoir de paſſables, font venir des graines de l'Europe, ou du cap de Bonne-Eſpérance. Les petits pois ſont coriaces, & ſans ſucre; les haricots ſont durs : il y en a une eſpece plus grande & plus tendre, appellée pois du Cap; elle mériteroit d'être connue en France. Une autre eſpece d'haricots dont on fait des tonnelles : on hache ſa gouſſe en verd, & on l'accommode en petits pois; il n'eſt pas mauvais. La feve de marais y vient aſſez bien. On fait des berceaux avec les rameaux d'une feve dont la gouſſe eſt longue d'un pied : ſon grain eſt fort gros, on n'en fait point uſage.

Les artichaux y pouſſent de grandes feuilles, & de petits fruits. Les cardons y ſont toujours coriaces; on en fait des haies; car ils ſont fort épineux, & s'élevent très-haut.

Le giromon eſt une citrouille moins groſſe que la nôtre, & je crois, s'il eſt poſſible, encore plus fade. Le concombre eſt plus petit, & vient en moindre quantité qu'en Europe. Le melon n'y vaut rien, quoique vanté parce qu'il y eſt rare; la paſteque, ou melon d'eau, eſt un peu meilleure; le ciel leur eſt favorable; mais le ſol, qui eſt tenace, leur eſt contraire. Il y croît des courges d'une groſſeur énorme, & d'une utilité préférable; c'eſt la vaiſſelle des noirs.

La bringelle ou aubergine de deux eſpeces;

l'une à petit fruit rond & jaune ; sa tige est fort épineuse ; elle vient de Madagascar. L'autre, que l'on connoît aussi à Paris, est un fruit violet, de la grosseur & de la forme d'une grosse figue. Quand ce fruit est bien assaisonné & bien grillé, il n'est pas mauvais.

Il y a deux sortes de pimens ; celui qui est connu en Europe, & un autre qui est naturel au pays ; celui-ci est un arbrisseau dont les fruits sont très-petits & brillent comme des grains de corail sur un feuillage du plus beau verd. Les créoles l'emploient dans tous leurs ragoûts. Il n'y a point de poivre si violent ; il brûle les levres comme un caustique. On l'appelle piment enragé.

L'ananas, le plus beau des fruits par les mailles de sa cuirasse, par son panache teint en pourpre, & par son odeur de violette, n'y mûrit jamais parfaitement. Son suc est très-froid & dangereux à l'estomac. Son écorce a un goût fort poivré & brûlant ; c'est peut-être un correctif. La nature a mis souvent les contraires dans les mêmes sujets : l'écorce du citron échauffe, son suc rafraîchit ; le cuir de la grenade resserre, ses grains relâchent, &c.

Les fraises commencent à se multiplier dans les endroits frais. Elles ont moins de parfum & de sucre que les nôtres ; elles produisent peu, ainsi que le framboisier, dont le fruit a dégénéré. Il y en a une très-belle espece de Chine, qui vient de la grosseur des cerises & en

abondance : mais elle n'a ni ſaveur ni odeur.

Les épinars y ſont rares ; le creſſon des jardins, l'oſeille, le cerfeuil, le perſil, le fenouil, le célery, portent des tiges filandreuſes, & s'y multiplient avec peine. Les poirées, les laitues, les chicorées, les choux-fleurs y ſont plus petits & moins tendres que les nôtres ; le chou, le plus utile des légumes & qui réuſſit par-tout, y vient bien ; la pinprenelle, le pourpier doré, la ſauge y croiſſent en abondance, mais ſur-tout la capucine, qui s'éleve en grands eſpaliers, & y eſt une plante vivace.

L'aſperge y eſt de la groſſeur d'une ficelle ; elle y a dégénéré pour la taille & pour le goût, ainſi que les carottes, les panais, les navets, les cercifix, les radis & les raves, qui ſont trop épicés. Il y a cependant une eſpece de rave de Chine qui y réuſſit bien. La betterave y vient très-belle, mais très-ligneuſe. La pomme de terre, *ſolanum americanum*, n'y eſt pas plus groſſe qu'une noix. Celle des Indes, qu'on appelle cambar, y peſe ſouvent plus d'une livre. Sa peau eſt d'un beau violet : au-dedans elle eſt très-blanche & très-fade : on en donne pour aliment aux noirs. Elle multiplie beaucoup, ainſi que la patate, dont quelques eſpeces ſont préférables à nos châtaignes. Le ſafran eſt une racine qui teint en jaune les ragoûts, ainſi que le piſtile de celui d'Europe. Le gingembre y eſt moins chaud que celui des Indes. La piſtache, qui n'eſt pas le fruit du piſtachier, eſt

une petite amande qui croît en terre dans une coque ridée. Elle eſt aſſez bonne rôtie, mais elle eſt indigeſte. On la cultive pour en tirer de l'huile à brûler. Cette plante eſt une eſpece de phénomene en botanique: car il eſt rare que les végétaux qui donnent des fruits huileux, les produiſent ſous terre.

Les ciboules, les poireaux, les oignons y ſont plus petits qu'en France, & même qu'à l'iſle de Bourbon, qui eſt dans le voiſinage.

Dans les plantes d'agrément, je vous parlerai des nôtres, enſuite de celles d'Aſie & d'Afrique.

Le réſéda, la belſamine, la tubéreuſe, le pied-d'alouette, la grande marguerite de Chine, les œillets de la petite eſpece, s'y plaiſent autant qu'en Europe; les grands œillets & les lys y jettent beaucoup de feuilles, & portent rarement des fleurs. Les anémones, la renoncule, l'œillet, & la roſe d'inde y viennent mal, ainſi que la giroflée & les pavots. Je n'ai point vu d'autres plantes à fleurs d'Europe chez les curieux. Pluſieurs ſe ſont donné des ſoins inutiles pour y faire venir le thin, la lavande, la marguerite des prés, les violettes ſi ſimples & ſi belles, & le coquelicot dont l'écarlate brille avec l'azur des bluets ſur l'or de vos moiſſons. Heureux François! un coin de vos campagnes eſt plus magnifique que le plus beau de nos jardins.

En ſimples plantes à fleurs d'Afrique, je ne

connois qu'une belle immortelle du Cap, dont les grains sont gros & rouges comme des fraises, & viennent en grappes au sommet d'une tige dont les feuilles ressemblent à des morceaux de drap gris: une autre immortelle à fleurs pourpre, qui vient par-tout : un jonc de la grosseur d'un crin, qui porte un grouppe de fleurs blanches & violettes adossées ; de loin ce bouquet paroît en l'air ; il vient du Cap, ainsi qu'une sorte de tulipe qui n'a que deux feuilles collées contre la terre qu'elles semblent saisir : une plante de Chine, qui se seme d'elle-même, à petites fleurs en rose ; chaque tige en donne cinq ou six, toutes variées à la fois depuis le rouge sang de bœuf, jusqu'à la couleur de brique. Aucune de ces fleurs n'a d'odeur ; même celles d'Europe la perdent.

Les aloës s'y plaisent. On pourroit tirer parti de leurs feuilles, dont la seve donne une gomme médicinale, & dont les fils sont propres à faire de la toile. Ils croissent sur les rochers & dans les lieux brûlés du soleil. Les uns sont tout en feuilles, fortes & épaisses, de la grandeur d'un homme ; armées d'un long dard: il s'éleve du centre, une tige de la hauteur d'un arbre, toute garnie de fleurs, d'où tombent des aloës tout formés. Les autres sont droits comme de grands cierges à plusieurs pans garnis d'épines très-aiguës : ceux-là sont marbrés, & ressemblent à des serpens qui rampent à terre.

Il semble que la nature ait traité les Africains & les Asiatiques en barbares, à qui elle a donné des végétaux magnifiques & monstrueux, & qu'elle agisse avec nous comme avec des êtres amis & sensibles. Oh! quand pourrai-je respirer le parfum des chevre-feuilles, me reposer sur ces beaux tapis de lait, de safran & de pourpre, que paissent nos heureux troupeaux & entendre les chansons du laboureur qui salue l'aurore avec un cœur content & des mains libres!

Au Port-Louis. De l'Isle de France, ce 29 mai 1769.



LETTRE XIV.

Arbrisseaux & arbres apportés à l'Isle de France.

Nous avons ici le rosier qui multiplie si aisément, qu'on en fait des haies. Sa fleur n'est ni si touffue, ni si odorante que la nôtre; il y en a de plusieurs variétés, entr'autres une petite espece de Chine, qui fleurit toute l'année. Les jasmins d'Espagne & de France s'y sont bien naturalisés; je parlerai de ceux d'Asie à leur article. Il y a des grenadiers à fleur double & à fruit, mais ceux-ci rapportent peu. Le myrthe n'y vient pas si beau qu'en Provence.

Voilà tous les arbrisseaux d'Europe. Ceux

d'Asie, d'Afrique & d'Amérique sont, le cassis, dont la feuille est découpée; ce cassis ne ressemble point au nôtre: c'est un grand arbrisseau, qui se couvre de fleurs jaunes, odorantes, semblables à de petites houpes: elles donnent un haricot dont la graine sert à teindre en noir. Comme il est épineux, on en fait de bonnes haies.

La foulsapatte, mot indien qui signifie *fleur de cordonnier:* sa fleur frottée sur le cuir, le teint en noir. Cet arbrisseau a un feuillage d'un beau verd, plus large que celui du charme, au milieu duquel brillent ses fleurs, semblables à de gros œillets d'un rouge foncé; on en fait des charmilles. Il y en a plusieurs variétés.

La poincillade, originaire d'Amérique, est une espece de ronce, qui porte des girandoles de fleurs jaunes & rouges, d'où sortent des aigrettes couleur de feu. Cette fleur est très-belle, mais elle passe vîte; elle donne un haricot. Sa feuille est divisée comme celle des arbrisseaux légumineux.

Le jalap donne des fleurs en entonnoir d'un rouge cramoisi, qui ne s'ouvrent que la nuit. Elles ont une odeur de tubéreuse; j'en ai vu de deux especes.

La vigne de Madagascar est une lianne dont on fait des berceaux; elle donne une fleur jaune. Ses feuilles cotonnées paroissent couvertes de farine. Il y a plusieurs autres especes de liannes à fleur dans les jardins; mais j'en ignore les noms.

Le mougris est un jasmin, dont la feuille ressemble à celle de l'oranger. Il y en a à fleur double & simple ; son odeur est très-agréable.

Le franchipanier est un jasmin d'une autre espece ; cet arbrisseau croît de la forme d'un bois de cerf ; de l'extrêmité de ses cornichons sortent des bouquets de longues feuilles, au centre desquelles se trouvent de grandes fleurs blanches en entonnoir, d'une odeur charmante.

Le lilas des Indes vient & meurt fort vîte ; sa feuille est découpée & d'un beau verd. Il se charge de grappes de fleurs d'une odeur assez douce, qui se changent en graines. Cet arbrisseau s'éleve à la hauteur d'un arbre ; son port est agréable ; son verd est plus beau, mais sa fleur est moins belle que celle de notre lilas, qui n'y vient point. Celui de Perse y réussit peu. Il y a des lauriers thins, des lauriers roses & le citronnier galet, dont on fait des haies ; son fruit est rond, petit & très-acide. Le palma-christi croît par-tout ; son huile est un vermifuge.

Le poivrier est une lianne qui s'accroche comme le lierre : il végete bien, mais ne donne pas de fruit. On ne sait pas si l'arbrisseau du thé, qu'on y a apporté de Chine, s'y plaira, ainsi que le rottin, d'un usage aussi universel aux Indes, que l'osier en Europe.

Le cotonnier vient dans les lieux les plus secs, en arbrisseau. Il porte une jolie fleur jaune, à laquelle succede une gousse qui con-

tient ſa bourre. On ne récolte pas ſon coton, faute de moulins pour l'éplucher : d'ailleurs on n'en fait pas commerce. Sa graine fait venir le lait aux nourrices.

La canne à ſucre y mûrit bien ; les habitans en font une liqueur appellée flangourin, qui ne vaut pas grand'-choſe. Il n'y a qu'une ſucrerie dans l'isle. A présent il y en a plus de 150.

Le caſier eſt l'arbre ou l'arbriſſeau le plus utile de l'iſle. C'eſt une eſpece de jaſmin. Sa fleur eſt blanche ; ſes feuilles d'un beau verd, ſont oppoſées & de la forme de celles du laurier. Son fruit eſt une olive rouge comme une ceriſe, qui ſe ſépare en deux feves. On les plante à ſept pieds & demi de diſtance, on les étête à ſix pieds de hauteur. Il ne dure que ſept ans : à trois ans il eſt dans ſon rapport. On évalue le produit annuel de chaque arbre à une livre de graines. Un noir peut en cultiver par an un millier de pieds, indépendamment des grains néceſſaires à ſa ſubſiſtance. L'iſle ne produit pas encore aſſez de café pour ſa conſommation. Les habitans prétendent qu'il ſuit en qualité celui de Moka.

Parmi les arbres d'Europe, le pin, le ſapin & le chêne y végetent juſqu'à une hauteur médiocre ; après quoi ils dépériſſent.

J'y ai vu auſſi des ceriſiers, abricotiers, neſliers, pommiers, poiriers, oliviers, mûriers ; mais ſans fruits, quoique quelques-uns donnent des fleurs. Le figuier y rapporte des

ces arbres produisent maintenant des fruits qui sont cependant assez mauvais.

fruits médiocres ; la vigne n'y réussit pas en échalas ; elle donne en treille, des grappes dont il ne mûrit qu'une (*) partie à la fois, comme celles des jardins d'Alcinoüs : ce qui ne vaut rien pour la vendange. Le pêcher donne assez de fruits d'un bon goût, mais qui ne sont jamais fondans. Il y a un pou blanc qui les détruit.

Ces arbres sont ici dans une seve perpétuelle ; peut-être seroit-il avantageux de les enfouir en terre, pour arrêter leur végétation. Il faudroit essayer de les préserver de la chaleur, comme on les garantit du froid dans le nord de l'Allemagne : ces arbres d'Europe quittent ici leurs feuilles dans la saison froide, qui est votre été : cependant la chaleur & l'humidité sont égales à celles de vos printems ; il y a donc quelque cause inconnue de la végétation.

Les arbres étrangers de simple agrément sont, le laurier qui s'y plaît, ainsi que l'agathis de plusieurs sortes, dont la feuille est découpée & qui donne des grappes de fleurs blanches papillonnacées, auxquelles succedent de longues gousses légumineuses. Les

(*) En Europe les fruits du même arbre arrivent presqu'ensemble à leur maturité : ici c'est tout le contraire, ils mûrissent tous successivement, ce qui varie singuliérement le goût des mêmes fruits cueillis sur le même arbre.

Chinois le repréſentent ſouvent dans leurs payſages.

Le polché vient de l'Inde. Son feuillage eſt touffu, ſa feuille eſt en cœur. Il ne ſert qu'à donner de l'ombre. Il donne un fruit inutile, de la nature du bois, & de la forme d'une neſle.

Le bambou reſſemble de loin à nos ſaules. C'eſt un roſeau qui s'éleve auſſi haut que les plus grands arbres, & qui jette des branches garnies de feuilles comme celles de l'olivier: on en fait de belles avenues, que le vent fait murmurer ſans ceſſe. Il croît vîte, & on peut employer ſes cannes aux mêmes uſages que les branches d'oſier. Il y a beaucoup de toiles des Indes où ce roſeau eſt aſſez mal figuré.

Les arbres fruitiers ſont, l'attier, dont la fleur triangulaire formée d'une ſubſtance ſolide, a un goût de piſtache; ſon fruit reſſemble à une pomme de pin: quand il eſt mûr, il eſt rempli d'une crême blanche ſucrée, & d'une odeur de fleur d'orange. Il eſt plein de pépins noirs. L'atte eſt fort agréable, mais on s'en laſſe bien vîte. Il échauffe & donne des maux de gorge.

Le manguier eſt un fort bel arbre: les Indiens le repréſentent ſouvent ſur leurs étoffes de ſoie. Il ſe couvre de ſuperbes girandoles de fleurs, comme le maronnier d'inde. Il leur ſuccede quantité de fruits de la forme d'une très-groſſe prune applatie, couverte d'un cuir d'une

odeur de térébenthine. Ce fruit a un goût vineux & agréable, &, son odeur à part, il pourroit le disputer en bonté à nos bons fruits d'Europe. Il ne fait jamais de mal. On pourroit, je crois, en tirer une boisson saine & agréable. Il a l'inconvénient d'être chargé de fruits, dans le tems des ouragans, qui en font tomber la plus grande partie.

Le bananier vient par-tout. Il n'a point de bois : ce n'est qu'une touffe de feuilles qui s'élevent en colonnes, & qui s'épanouissent au sommet en larges bandes d'un beau verd satiné. Au bout d'un an, il sort du sommet une longue grappe toute hérissée de fruits de la forme d'un concombre ; deux de ces régimes font la charge d'un noir : ce fruit qui est pâteux, est d'un goût agréable & fort nourrissant. Les noirs l'aiment beaucoup. On leur en donne au jour de l'an pour leurs étrennes, & ils comptent leurs tristes années par le nombre de *fêtes bananes*. Des fils du bananier, on peut faire de la toile. La forme de ses feuilles semblables à des ceintures de soie, la longueur de sa grappe qui descend à la hauteur d'un homme & dont l'extrêmité violette ressemble à une tête de serpent, peuvent lui avoir fait donner le nom de figuier d'Adam. Ce fruit dure toute l'année : il y en a de beaucoup d'especes, de la grosseur d'une prune, d'autres de la longueur du bras.

Le gouyavier ressemble assez au neflier. Sa fleur

fleur eſt blanche. Son fruit a toujours une odeur de punaiſe. Il eſt aſtringent; c'eſt le ſeul des fruits de ce pays où j'aie trouvé des vers.

Le jam-roſe eſt un arbre qui donne un bel ombrage. Il s'éleve peu; ſes fruits ont l'odeur d'un bouton de roſe; d'un goût un peu ſucré & inſipide.

Le papayer eſt une eſpece de figuier ſans branche. Il croît vîte & s'éleve comme une colonne avec un chapiteau de larges feuilles. De ſon tronc, ſortent ſes fruits, ſemblables à de petits melons, d'une ſaveur médiocre: leurs grains ont le goût de creſſon. Le tronc de cet arbre eſt d'une ſubſtance de navet. Le papayer femelle ne porte que des fleurs; elles ſont d'une forme & d'une odeur auſſi agréable que celles du chevre-feuille.

Le badamier ſemble avoir été formé pour donner de l'ombrage. Il s'éleve comme une belle pyramide, formée de pluſieurs étages bien ſéparés les uns des autres; on pourroit dans leurs intervalles conſtruire des cabinets charmans; ſon feuillage eſt beau. Il donne quelques amandes d'aſſez bon goût.

L'avocat eſt un aſſez bel arbre. Il donne une poire qui renferme un gros noyau. La ſubſtance de ce fruit eſt ſemblable à du beurre. Quand on l'aſſaiſonne avec le ſucre & le jus de citron, il n'eſt pas mauvais. Il échauffe.

Le jacq eſt un arbre d'un beau feuillage, qui donne un fruit monſtrueux. Il eſt de la groſſeur d'une longue citrouille; ſa peau eſt d'un beau verd & toute chagrinée. Il eſt rempli de grains dont on mange l'enveloppe, qui eſt une pellicule blanche, gluante & ſucrée. Il a une odeur empeſtée de fromage pourri. Ce fruit eſt (*) aphrodiſiaque : j'ai vu des femmes qui l'aimoient paſſionnément.

Le tamarinier porte une belle tête; ſes feuilles ſont oppoſées ſur une côte, & ſe ferment la nuit, comme la plupart des plantes légumineuſes. Sa gouſſe donne un mucilage dont on fait d'excellente limonnade. Il s'eſt perpétué dans les bois.

Il y a pluſieurs eſpeces d'orangers, entr'autres une qui donne une orange appellée mandarine, groſſe comme une pomme d'api. Une groſſe eſpece de pamplemouſſe, orange à chair rouge, d'un goût médiocre. Un citronnier qui donne de très-gros fruits avec peu de ſuc.

On y a planté le cocotier, ſorte de palmier qui ſe plaît dans le ſable. C'eſt un des arbres les plus utiles du commerce des Indes; cependant il ne ſert guere qu'à donner de mauvaiſe huile & de mauvais cables. On prétend qu'à

(*) On ſait qu'Aphrodite eſt un des noms de Vénus.

Pondichéry chaque cocotier rapporte une pistole par an. Des voyageurs font de grands éloges de son fruit; mais notre lin donnera toujours de plus belle toile que sa bourre, nos vins seront toujours préférés à sa liqueur, & nos simples noisettes à sa grosse noix.

Le cocotier se plaît tellement près de l'eau salée, qu'on met du sel dans le trou où l'on plante son fruit, pour faciliter le développement du germe. Le coco paroît destiné à flotter dans la mer, par une bourre qui l'aide à surnager, & par la dureté de sa coque impénétrable à l'humidité. Elle ne s'ouvre pas par une suture, comme nos noix; mais le germe sort par un des trois petits trous que la nature a ménagés à son extrêmité, après les avoir recouverts d'une pellicule. On a trouvé des cocotiers sur le bord de la mer dans les isles désertes & jusques sur les bancs de sable. Ce palmier est l'arbre des rivages méridionaux, comme le sapin est l'arbre du nord, & le dattier celui des montagnes brûlées de la Palestine.

Je ne crois pas me tromper, en disant que le coco a été fait pour flotter & pour germer ensuite dans les sables; chaque graine a sa maniere de se resemer qui lui est propre; mais cet examen me meneroit trop loin. Peut-être l'entreprendrai-je un jour, & ce sera avec grand plaisir. L'étude de la nature dédommage de celle des hommes: elle nous fait voir

par-tout l'intelligence de concert avec la bonté. Mais, s'il étoit poſſible en cela de ſe tromper encore, ſi tout ce qui environne l'homme étoit fait pour l'égarer, au moins choiſiſſons nos erreurs, & préférons celles qui conſolent.

Quant à ceux qui croient que la nature, en élevant ſi haut le fruit lourd du cocotier, s'eſt fort écartée de la loi qui fait ramper la citrouille, ils ne font pas attention que le cocotier n'a qu'une petite tête qui donne fort peu d'ombre : on n'y va point, comme ſous les chênes, chercher l'ombrage & la fraîcheur. Pourquoi ne pas obſerver plutôt, qu'aux Indes comme en Europe, les arbres fruitiers qui donnent des fruits mous, ſont d'une hauteur médiocre, afin qu'ils puiſſent tomber à terre ſans ſe briſer ; qu'au contraire, ceux qui portent des fruits durs, comme le coco, la châtaigne, le gland, la noix, ſont fort élevés, parce que leurs fruits en tombant n'ont rien à riſquer ? D'ailleurs les arbres feuillés des Indes donnent, comme en Europe, de l'ombre ſans danger. Il y en a qui donnent de très-gros fruits, comme le jacq ; mais alors ils les portent attachés au tronc, & à la portée de la main : ainſi la nature, que l'homme accuſe d'imprudence, a ménagé à la fois ſon abri & ſa nourriture.

Depuis peu on a découvert un crable qui loge au pied des cocotiers. La nature lui a donné une longue patte, terminée par un ongle. Elle lui ſert à tirer la ſubſtance du fruit

par ſes trous. Il n'a point de groſſes pinces, comme les autres crables : elles lui ſeroient inutiles. Cet animal ſe trouve ſur l'iſle des Palmes, au nord de Madagaſcar, découverte en 1769 par le naufrage du vaiſſeau l'*Heureux*, qui y périt en allant au Bengale. Ce crable ſervit de nourriture à l'équipage.

On vient de trouver à l'iſle Sechelle, un palmier qui porte des cocos doubles, dont quelques-uns peſent plus de quarante livres. Les Indiens lui attribuent des vertus merveilleuſes. Ils le croyoient une production de la mer, parce que les courans en jettoient quelquefois ſur la côte Malabare ; ils l'appelloient *coco marin*. Ce fruit, dépouillé de ſa bourre, (*) *mulieris corporis bifurcationem cum naturâ & pilis repreſentat.* Sa feuille, faite en éventail, peut couvrir la moitié d'une caſe. Comme tout eſt compenſé, l'arbre qui donne cet énorme coco, en rapporte au plus trois ou quatre : le cocotier ordinaire porte des grappes où il y en a plus de trente. J'ai goûté de l'un & l'autre fruit, qui m'ont paru avoir la même ſaveur. On a planté à l'Iſle de France des cocos marins, qui commencent à germer.

Il y a encore quelques arbres qui ne ſont

(*) Ce qui veut dire à-peu-près, que ce coco reſſemble à la nature de la femme. Pourquoi la langue françoiſe eſt-elle plus réſervée que la langue latine ? Sommes-nous plus chaſtes que les Romains ?

guere que des ojets de curiosité, comme le dattier, qui donne rarement des fruits; le palmier qui porte le nom d'araque, & celui qui produit le sagou. Le caneficier & l'acajou n'y donnent que des fleurs sans fruits. Le cannellier, dont j'ai vu des avenues, ressemble à un grand poirier, par son port & son feuillage. Ses petites grappes de fleurs sentent les excrémens. Sa cannelle est peu aromatique. Il n'y a qu'un seul cacaotier dans l'isle; ses fruits ne mûrissent jamais. On doit y apporter le muscadier & le girofier (*). Le tems décidera du succès de ces arbres transplantés des environs de la ligne, au vingtieme degré de latitude.

On y a planté, depuis long-tems, quelques pieds de ravinesara, espece de muscadier de Madagascar; des mangoustans & des litchis, qui produisent, dit-on, les meilleurs fruits du monde; l'arbre de vernis, qui donne une huile qui conserve la menuiserie; l'arbre de suif, dont les graines sont enduites d'une espece de cire; un arbre de Chine, qui donne de petits citrons en grappe, semblables à des raisins; l'arbre d'argent du Cap; enfin le bois de tecque, presque aussi bon que le chêne pour la construction des vaisseaux. La plupart de ces arbres y végetent difficilement.

(*) Je les ai vu arriver en 1770.

La température de cette isle me paroît trop froide pour les arbres d'Asie, & trop chaude pour ceux de l'Europe. Pline observe que l'influence du ciel est plus nécessaire que les qualités de la terre, à la culture des arbres. Il dit que de son tems on voyoit en Italie des poivriers & des cannelliers, & en Lydie des arbres d'encens : mais ils ne faisoient qu'y végéter. Je crois cependant qu'on pourroit naturaliser dans les provinces méridionales de France le café qui se plaît dans les lieux frais & tempérés. Ces essais coûteux ne peuvent guere être faits que par des princes : mais aussi l'acquisition d'une plante nouvelle est une conquête douce & humaine, dont toute la nation profite. A quoi ont servi tant de guerres au-dehors & au-dedans de notre continent ? Que nous importe aujourd'hui que Mithridate ait été vaincu par les Romains, & Montezuma par les Espagnols ? Sans quelques fruits, l'Europe n'auroit qu'à pleurer sur des trophées inutiles : mais des peuples entiers vivent en Allemagne des pommes de terre venues de l'Amérique, & nos belles dames mangent des cerises qu'elles doivent à Lucullus. Le dessert a coûté cher : mais ce sont nos peres qui l'ont payé. Soyons plus sages, rassemblons les biens que la nature a dispersés, & commençons par les nôtres.

Si jamais je travaille pour mon bonheur, je veux faire un jardin comme les Chinois. Ils choi-

ſiſſent un terrein ſur le bord d'un ruiſſeau. Ils préferent le plus irrégulier, celui où il y a de vieux arbres, de groſſes roches, quelques monticules. Ils l'entourent d'une enceinte de rocs bruts avec leurs cavités & leurs pointes: ces rocs ſont poſés les uns ſur les autres, de maniere que les aſſiſes ne paroiſſent point. Il en ſort des touffes de ſcolopendre, des lianes à fleurs bleues & pourpre, des liſieres de mouſſes de toutes les couleurs. Un filet d'eau circule parmi ces végétaux, d'où il s'échappe en gouttes ou en glacis. La vie & la fraîcheur ſont répandues ſur cet enclos, qui n'eſt chez nous qu'une muraille aride.

S'il ſe trouve quelque enfoncement ſur le terrein, on en fait une piece d'eau. On y met des poiſſons, on la borde de gazon, & on l'environne d'arbres. On ſe garde bien de rien niveler ou aligner; point de maçonnerie apparente: la main des hommes corrompt la ſimplicité de la nature.

La plaine eſt entre-mêlée de touffes de fleurs, de liſieres de prairies, d'où s'élevent quelques arbres fruitiers. Les flancs de la colline ſont tapiſſés de grouppes d'arbriſſeaux à fruits ou à fleurs, & le haut eſt couronné d'arbres bien touffus, ſous leſquels eſt le toit du maître.

Il n'y a point d'allées droites qui vous découvrent tous les objets à la fois; mais des ſentiers commodes, qui les dévelopent ſucceſſivement. Ce ne ſont point des ſtatues, ni des

vases inutiles ; mais une vigne chargée de belles grappes, ou des buissons de roses. Quelquefois on lit sur l'écorce d'un oranger, des vers agréables, ou une sentence philosophique sur un vieux rocher.

Ce jardin n'est ni un verger, ni un parc, ni un parterre, mais un mêlange semblable à la campagne, de plaines, de bois, de collines, où les objets se font valoir les uns par les autres. Un Chinois ne conçoit pas plus un jardin régulier, qu'un arbre équarri. Les voyageurs assurent qu'on sort toujours à regret de ces retraites charmantes. Pour moi, j'y voudrois encore une compagne aimable, & dans le voisinage un ami comme vous.

Au Port-Louis. De l'Isle de France, ce 10 juin 1769.



LETTRE XV.

Animaux apportés à l'Isle de France.

On a fait venir ici jusqu'à des poissons étrangers. Le gourami vient de Batavia : c'est un poisson d'eau douce; il passe pour le meilleur de l'Inde. Il ressemble au saumon, mais il est plus délicat. On y voit des poissons dorés de Chine, qui perdent leur beauté en grandissant. Ces deux especes se multiplient assez dans les étangs.

On a essayé, mais sans succès, d'y transporter des grenouilles, qui mangent les œufs que les moustiques déposent sur les eaux stagnantes.

On a fait venir du Cap, un oiseau bien plus utile. Les Hollandois l'appellent *l'ami du jardinier*. Il est brun & de la grosseur d'un gros moineau. Il vit de vermisseaux, de chenilles & de petits serpens. Non-seulement il les mange, mais il en fait d'amples provisions, en les accrochant aux épines des haies. Je n'en ai vu qu'un: quoique privé de la liberté, il avoit conservé ses mœurs, & suspendoit la viande qu'on lui donnoit, aux barreaux de sa cage.

Un oiseau qui a multiplié prodigieusement dans l'isle, est le martin, espece de sansonnet de l'Inde, au bec & aux pattes jaunes. Il ne differe guere du nôtre, que par son plumage, qui est moins moucheté: mais il en a le gazouillement, l'aptitude à parler, & les manieres même; il contrefait les autres oiseaux. Il s'approche familiérement des bestiaux, pour les éplucher; mais sur-tout, il fait une consommation prodigieuse de sauterelles. Les martins sont toujours accouplés deux à deux. Ils se rassemblent les soirs au coucher du soleil, par troupes de plusieurs milliers, sur des arbres qu'ils affectionnent. Après un gazouillement universel, toute la république s'endort, & au point du jour ils se dispersent par couples

dans les différens quartiers de l'isle. Cet oiseau ne vaut rien à manger ; cependant on en tue quelquefois, malgré les défenses. Plutarque rapporte que l'alouette étoit adorée à Lemnos, parce qu'elle vivoit d'œufs de sauterelles : mais nous ne sommes pas des Grecs.

On avoit mis dans les bois plusieurs paires de corbeaux pour détruire les souris & les rats. Il n'en reste plus que trois mâles. Les habitans les ont accusés de manger leurs poulets ; or dans cette querelle ils sont juges & parties.

Il n'y a pas moyen de dissimuler les désordres de *l'oiseau du Cap*, espece de petit tarin, le seul des habitans de ces forêts que j'aie entendu chanter. On les avoit d'abord apportés par curiosité ; mais quelques-uns s'échapperent dans les bois, où ils ont beaucoup multiplié. Ils vivent aux dépens des récoltes. Le gouvernement a mis leur tête à prix.

Il y a une jolie mésange, dont les ailes sont piquetées de points blancs ; & le cardinal, qui dans une certaine saison a la tête, le cou & le ventre d'un rouge vif : le reste du plumage est d'un beau gris de perle : ces oiseaux viennent de Bengale.

Il y a trois sortes de perdrix plus petites que les nôtres. Le cri du mâle ressemble à celui d'un coq un peu enroué : elles perchent la nuit sur les arbres, sans doute dans la crainte des rats.

On a mis dans les bois, des pintades & de-

puis peu le beau faiſan de Chine. On a lâché ſur quelques étangs, des oies & des canards ſauvages : il y en a auſſi de domeſtiques, entre autres le canard de Manille, qui eſt très-beau. Il y a des poules d'Europe ; une eſpece d'Afrique, dont la peau, la chair & les os ſont noirs ; une petite eſpece de Chine, dont les coqs ſont très-courageux. Ils ſe battent contre les coqs-d'inde. Un jour j'en vis un attaquer un gros canard de Manille : celui-ci ne faiſoit que saiſir ce petit champion avec ſon bec, & le couvroit de ſon ventre & de ſes larges pattes, pour l'étouffer. Quoiqu'on eût tiré pluſieurs fois de ſa ſituation le coq à demi mort, il revenoit à la charge avec une nouvelle fureur.

Beaucoup d'habitans tirent de grands revenus de leur poulailler, à cauſe de la rareté des autres viandes. Les pigeons y réuſſiſſent bien, & c'eſt le meilleur de tous les volatiles de l'iſle. On y a mis deux eſpeces de tourterelles & des lievres.

Il y a dans les bois des chevres ſauvages, des cochons marons, mais ſur-tout des cerfs qui avoient tellement multiplié, que des eſcadres entieres en ont fait des proviſions. Leur chair eſt fort bonne, ſur-tout pendant les mois d'avril, mai, juin, juillet & août. On en éleve quelques troupeaux apprivoiſés, mais qui ne multiplient pas.

Dans les quadrupedes domeſtiques, il y a des moutons qui y maigriſſent & perdent leur

laine, des chevres qui s'y plaisent, des bœufs dont la race vient de Madagascar. Ils portent une grosse loupe sur leur cou; les vaches de cette race donnent très-peu de lait; celles d'Europe rendent davantage, mais leurs veaux y dégénerent. J'y ai vu deux taureaux & deux vaches, de la taille d'un âne. Ils venoient de Bengale. Cette petite espece n'a pas réussi.

La viande de boucherie manque souvent ici. On y a pour ressource celle de cochon, qui vaut mieux que celle d'Europe. Cependant on ne sauroit en faire de bonnes salaisons : ce qui vient, je crois, du sel, qui est trop âcre. La femelle de cet animal est sujette dans cette isle à produire des monstres. J'ai vu dans un bocal, un petit cochon, dont le grouin étoit alongé comme la trompe d'un éléphant.

Les chevaux n'y sont pas beaux : ils y sont d'un prix excessif; un cheval ordinaire coûte cent pistoles. Ils dépérissent promptement au port, à cause de la chaleur. On ne les ferre jamais, quoique l'isle soit pleine de roches. Les mulets y sont rares, les ânes y sont petits, & il y en a peu. L'âne seroit peut-être l'animal le plus utile du pays, parce qu'il soulageroit le noir dans ses travaux. On fait tout porter sur la tête des esclaves, qui en sont accablés.

Depuis quelque tems, on a amené du Cap, deux beaux ânes sauvages, mâle & femelle, de la taille d'un mulet. Ils étoient rayés sur les épaules, comme le zebre du Cap, dont ils

différoient cependant. Ces animaux, quoique jeunes, étoient indomtables.

Les chats y ont dégénéré; la plupart sont maigres & efflanqués. Les rats ne les craignent guere. Les chiens valent beaucoup mieux pour cette chasse: mon *favori* s'y est distingué plus d'une fois. Je l'ai vu étrangler les plus gros rats de l'hémisphere austral. Les chiens perdent, à la longue, leurs poils & leur odorat. On prétend que jamais ils n'enragent ici.

Au Port-Louis. De l'Isle de France, ce 15 juillet 1769.



LETTRE XVI.

Voyage dans l'Isle.

Deux curieux d'histoire naturelle, M. de Chazal conseiller, & M. le marquis d'Albergaty capitaine de la légion, me proposerent, il y a quelque tems, d'aller voir à une lieue & demie d'ici une caverne considérable: j'y consentis. Nous nous rendîmes d'abord à la grande riviere. Cette grande riviere, comme toutes celles de cette isle, n'est qu'un large ruisseau qu'une chaloupe ne remonteroit pas à une portée de fusil de son embouchure. Il y a là un petit établissement formé d'un hôpital & de quelques magasins; & c'est là aussi où com-

mence l'aqueduc qui conduit les eaux à la ville. On voit ſur une petite hauteur en pain de ſucre, une eſpece de fort qui défend la baie.

Après avoir paſſé la grande riviere, nous prîmes pour guide le meûnier du lieu. Nous marchâmes environ trois quarts-d'heure à l'oueſt au milieu des bois. Comme nous étions en plaine, je me croyois fort éloigné de la caverne, dont je ſuppoſois l'ouverture au flanc de quelque montagne, lorſque nous la trouvâmes ſans y penſer à nos pieds. Elle reſſemble au trou d'une cave dont la voûte ſe feroit éboulée. Pluſieurs racines de mapou deſcendent perpendiculairement & barrent une partie de l'entrée. On avoit cloué au ceintre une tête de bœuf.

Avant de deſcendre dans cet abyme, on déjeûna; après quoi on alluma de la bougie & des flambeaux, & nous nous munîmes de briquets pour faire du feu.

Nous deſcendîmes une douzaine de pas ſur les rochers qui en bouchent l'ouverture, & je me trouvai dans le plus vaſte ſouterrein que j'aie vu de ma vie. Sa voûte eſt formée d'un roc noir, en arc ſurbaiſſé. Sa largeur eſt d'environ trente pieds, & ſa hauteur de vingt. Le ſol en eſt fort uni; il eſt couvert d'une terre fine, que les eaux des pluies y ont dépoſée. De chaque côté de la caverne, à hauteur d'appui, regne un gros cordon avec des moulures. Je le crois l'ouvrage des eaux qui y coulent

dans la saison des pluies à différens niveaux. Je confirmai cette observation par la vue de plusieurs débris de coquilles terrestres & fluviatiles. Cependant les gens du pays croient que c'est un ancien soupirail de volcan. Il me paroît plutôt que c'est l'ancien lit d'une riviere souterreine. La voûte est enduite d'un vernis luisant & sec, espece de concrétion pierreuse qui s'étend sur les parois, & en quelques endroits sur le sol même. Il y forme des stalactites ferrugineuses, qui se brisoient sous nos pieds comme si nous eussions marché sur une croûte de glace.

Nous marchâmes assez long-tems, trouvant le terrein parfaitement sec, excepté à trois cents pas de l'entrée, par où une partie de la voûte est éboulée. Les eaux supérieures filtroient à travers les terres, & formoient quelques flaques sur le sol.

De là la voûte alloit toujours en baissant. Insensiblement, nous étions obligés de marcher sur les pieds & sur les mains : la chaleur m'étouffoit; je ne voulus pas aller plus loin. Mes compagnons plus lestes, & en déshabillé convenable, continuerent leur route.

En retournant sur mes pas, je trouvai une racine grosse comme le doigt, attachée à la voûte par de très-petits filamens. Elle avoit plus de dix pieds de longueur, sans branches ni feuilles, ni apparence qu'elle en eût jamais eu : elle étoit entiere à ses deux bouts. Je la

crois

crois une plante d'une espece singuliere. Elle étoit remplie d'un suc laiteux.

Je revins donc à l'entrée de la grotte, où je m'assis pour respirer librement. Au bout de quelque tems, j'entendis un bourdonnement sourd, & je vis, à la lueur des flambeaux portés par des negres, apparoître nos voyageurs en bonnet, en chemise, en caleçon si sale & si rouge qu'on les eût pris pour quelques personnages de tragédie angloise. Ils étoient baignés de sueur & tout barbouillés de cette terre rouge, sur laquelle ils s'étoient traînés sur le ventre sans pouvoir aller loin.

Cette caverne se bouche de plus en plus. Il me semble qu'on en pourroit faire de magnifiques magasins, en la coupant de murs pour empêcher les eaux d'y entrer. Le marquis d'Albergati m'en donna les dimensions que voici, avec mes notes :

			t.	p.	t.	p.
Le terrein eſt très-ſec dans toute cette partie : on y remarque pluſieurs fentes qui s'étendent dans toute la largeur ; l'entrée eſt à l'oueſt-nord-oueſt.	Depuis l'entree. Premiere voûte.	Haut.	3	2		
		Larg.	5			
		Long.			22	0
Le ſouterrein tourne au n. o. ¼ nord ; *corrigez* n. o. ¼ o. Le terrein eſt ſec : il regne dans preſque toute cette partie une banquette d'environ deux pieds & demi de hauteur, avec un gros cordon.	Deuxieme voûte depuis le premier coude.	Haut.	2	5		
		Larg.	4			
		Long.	.		68	2
La voûte tourne au n. o. *corrigez* o. n. o. 2 deg. 30 min. n. à ſon extrêmité elle n'a que 4 pieds de hauteur, mais elle ſe releve à quelques toiſes de là. Elle eſt pierreuſe & humide. On y remarque de petites congelations ou ſtalactites.	Troiſieme voûte depuis le deuxieme coude.	Haut.	1	5		
		Larg.	2	2		
		Long.			48	2
		Total..			138	4

			t.	p.
		Ci-contre	178	4
			t.	p.
Les banquettes & moulures regnent sur les côtés: il y a un espace d'environ cinquante pieds rempli de rochers détachés de la voûte. Cet endroit n'est pas sûr. Le terrein va droit sans coude.	Quatrieme voûte.	Haut.	3	0
		Larg.	4	3
		Long.	58	2
Il va au n. n. o. 3 deg. n. *corrigez* n. o. ¼ n. 5 deg. o.	Cinquieme voûte & troisieme coude.	Haut.	1	2
		Larg.	3	
		Long.	38	1
Au n. o. ¼ n. o. *corrigez* n. o. ¼ n. 2 deg. 30 min.	Sixieme voûte, quatrieme coude.	Haut.	1	4
		Larg.	3	3
		Long.	15	9
Au n. o. ¼ o. *corrigez* o. ¼ n. o. 2 deg. 30 min.	Septieme voûte, cinquieme coude.	Haut.	1	3
		Larg.	2	4
		Long.	26	4
Au l'o. ¼ n. o. *corrigez* o. ¼ f. o. 2 deg. 30. min. o.	Huitieme voûte, sixieme coude.	Haut.	1	5
		Larg.	3	1
		Long.	25	
Au n. ¼ n. o. *corrigez* n. o. ¼ n. 2 deg. 30 min. n.	Neuvieme voûte, septieme coude.	Haut.	1	1
		Larg.	5	
		Long.	28	3
Ici je m'en retournai.		Total	319	4

			t.	p.	t.	p.
		De l'aut. part,			319	4
Au n. n. o. 5 deg. 3 min. o. *corrigez* n. o. 3 deg. 30 min. o. Il faut marcher le tiers de cette voûte sur le ventre. Il y a deux ans, cette partie étoit plus praticable.	Dixieme voûte, huitieme coude.	Haut.	2			
		Larg.	3			
		Long.			16	4
Au bout sont des flaques d'eau : la voûte menace de s'écrouler en deux ou trois endroits.	Onzieme voûte.	Haut.	0	2		
		Larg.	1	4		
		Long.			6	0
		Longueur totale. .			342	2

Nous revînmes le soir à la ville.

Cette course me mit en goût d'en faire d'autres. Il y avoit long-tems que j'étois invité par un habitant de la riviere Noire, appellé M. de Messin, à l'aller voir : il demeure à sept lieues du Port-Louis. Je profitai de sa pirogue qui venoit toutes les semaines au port. Le patron vint m'avertir, & je m'embarquai à minuit. La pirogue est une espece de bateau formé d'une seule piece de bois, qui va à la rame & à la voile. Nous y étions neuf personnes.

A minuit & demi nous sortîmes du port en ramant. La mer étoit fort houlleuse, elle brisoit beaucoup sur les rescifs. Souvent nous passions dans leur écume sans les appercevoir ; car la nuit étoit fort obscure. Le patron me dit

qu'il ne pouvoit pas continuer sa route avant que le jour fût venu, & qu'il alloit mettre à terre.

Nous pouvions avoir fait une lieue & demie; il vint mouiller un peu au-dessous de la petite riviere. Les noirs me descendirent au rivage sur leurs épaules: après quoi ils prirent deux morceaux de bois, l'un de veloutier, l'autre de bambou, & ils allumerent du feu en les frottant l'un contre l'autre. Cette méthode est bien ancienne; les Romains s'en servoient. Pline dit qu'il n'y a rien de meilleur que le bois de lierre frotté avec le bois de laurier.

Nos gens s'assirent autour du feu, en fumant leur pipe. C'est une espece de creuset au bout d'un gros roseau; ils se le prêtent tour-à-tour. Je leur fis distribuer de l'eau-de-vie, & je fus me coucher sur le sable, entouré de mon manteau.

On me réveilla à cinq heures pour me rembarquer. Le jour étant venu à paroître, je vis le sommet des montagnes couvert de nuages épais qui couroient rapidement; le vent chassoit la brume dans les vallons; la mer blanchissoit au large; la pirogue portoit ses deux voiles, & alloit très-vîte.

Quand nous fûmes à l'endroit de la côte, appellé flicq-en-flacq, environ à une demi-lieue de terre, nous trouvâmes une lame clapoteuse, & nous fûmes chargés de plusieurs rafales qui nous obligerent d'amener nos voiles. Le patron me dit dans son mauvais patois:

" ça n'a pas bon, " monsié. Je lui demandai s'il y avoit quelque danger : il me répondit deux fois, " si nous n'a pas gagné malheur ; ça bon ". Enfin il me dit qu'il y avoit quinze jours qu'au même endroit la pirogue avoit tourné, & qu'il s'étoit noyé un de ses camarades.

Nous avions le rivage au vent, tout bordé de roches où il n'est pas possible de débarquer ; d'arriver au vent, cette manœuvre nous portoit au-dessous de l'isle que nous n'eussions jamais rattrapée : il falloit tenir bon. Nous étions à la rame, ne pouvant plus porter de voile. Le ciel se chargeoit de plus en plus, il falloit se hâter. Je fis boire de l'eau-de-vie à mes rameurs ; après quoi à force de bras & au risque d'être vingt fois submergés, nous sortîmes des lames, & nous parvînmes à nous mettre à l'abri du vent, en longeant la terre entre les rescifs & le rivage.

Pendant le mauvais tems, les noirs eurent l'air aussi tranquille que s'ils eussent été à terre. Ils croient à la fatalité. Ils ont pour la vie une indifférence qui vaut bien notre philosophie.

Je descendis à l'embouchure de la riviere Noire sur les neuf heures du matin : le maître de l'habitation ne comptoit pas ce jour-là sur le retour de sa pirogue. J'en fus comblé d'amitié. Son terrein comprend tout le vallon où coule la riviere. Il est mal figuré sur la carte de l'abbé de la Caille ; on y a oublié une

branche de montagne ſiſe ſur la rive droite, qui prend au morne du Tamarin. De plus, le cours de la riviere n'eſt pas en ligne droite; à une petite lieue de ſon embouchure, il tourne ſur la gauche. Ce ſavant aſtronome ne s'eſt aſſujetti qu'au circuit de l'iſle. J'ai fait quelques additions ſur ſon plan, afin de tirer quelque fruit de mes courſes.

Tout abonde à la riviere Noire: le gibier, les cerfs, le poiſſon d'eau douce & celui de mer. Un jour à table, on vint nous avertir qu'on avoit vu des lamentins dans la baie: auſſi-tôt nous y courûmes. On tendit des filets à l'entrée, & après en avoir rapproché les deux bouts ſur le rivage, nous y trouvâmes des raies, des carangues, des ſabres & trois tortues de mer. Les lamentins s'étoient échappés.

Il regne beaucoup d'ordre dans cette habitation, ainſi que dans toutes celles où j'ai été. Les caſes des noirs ſont alignées comme les tentes d'un camp. Chacun a un petit coin de jardin, où croiſſent du tabac & des courges. On y éleve beaucoup de volailles & des troupeaux. Les ſauterelles y font un tort infini aux récoltes. Les denrées ſe tranſportent difficilement à la ville, parce que les chemins ſont impraticables par terre, & que par mer le vent eſt toujours contraire pour aller au port.

Après m'être repoſé quelques jours, je reſo-

lus de revenir à la ville en faisant un circuit par les plaines de Villiams. Le maître de la maison me donna un guide & me prêta une paire de pistolets, dans la crainte des noirs marons.

Je partis à deux heures après-midi pour aller coucher à Palma, habitation de M. de Cossigni, située à trois lieues de là. Il n'y a que des sentiers au milieu des rochers; il faut aller nécessairement à pied. Quand j'eus monté & descendu la chaîne de montagnes de la riviere Noire, je me trouvai dans de grands bois où il n'y a presque rien de défriché. Le sentier me conduisit à une habitation qui se trouve la seule de ces quartiers : il passe précisément à côté de la maison. Le maître étoit sur sa porte, nues jambes, les bras retroussés, en chemise & en caleçon. Il s'amusoit à frotter un singe avec des mûres rouges de Madagascar : lui-même étoit tout barbouillé de cette couleur. Cet homme étoit Européen, & avoit joui en France d'une fortune considérable qu'il avoit dissipée. Il menoit là une vie triste & pauvre au milieu des forêts avec quelques noirs, & sur un terrein qui n'étoit pas à lui.

De là, après une demi-heure de marche, j'arrivai sur le bord de la riviere du Tamarin, dont les eaux couloient avec grand bruit dans un lit de rochers. Mon noir trouva un gué, & me passa sur ses épaules. Je voyois devant moi la montagne fort élevée des trois

Mamelles, & c'étoit de l'autre côté qu'étoit l'habitation de Palma. Mon guide me faisoit longer cette montagne, en m'assurant que nous ne tarderions pas à trouver les sentiers qui menent au sommet. Nous la dépassâmes, après avoir marché plus d'une heure : je vis mon homme déconcerté; je revins sur mes pas, & j'arrivai au pied de la montagne, lorsque le soleil alloit se coucher. J'étois très-fatigué; j'avois soif : si j'avois eu de l'eau, je serois resté là pour y passer la nuit.

Je pris mon parti. Je résolus de monter à travers les bois, quoique je ne visse aucune espece de chemin. Me voilà donc à gravir dans les roches, tantôt me tenant aux arbres, tantôt soutenu par mon noir qui marchoit derriere moi. Je n'avois pas marché une demi-heure que la nuit vint : alors je n'eus plus d'autre guide que la pente même de la montagne. Il ne faisoit point de vent, l'air étoit chaud; je ne saurois vous dire ce que je souffris de la soif & de la fatigue. Plusieurs fois je me couchai, résolu d'en rester là. Enfin, après des peines incroyables, je m'apperçus que je cessois de monter : bientôt après je sentis au visage une fraîcheur de vent de sud-est, & je vis au loin des feux dans la campagne. Le côté que je quittois étoit d'une obscurité profonde.

Je descendis, en me laissant souvent glisser malgré moi. Je me guidois au bruit d'un ruis-

ſeau, où je parvins enfin tout briſé. Quoique tout en ſueur, je bus à diſcrétion ; & ayant ſenti de l'herbe ſous ma main, je trouvai, pour ſurcroît de bonheur, que c'étoit du creſſon, dont je dévorai pluſieurs poignées. Je continuai ma marche vers le feu que j'appercevois, ayant la précaution de tenir mes piſtolets armés, dans la crainte que ce ne fût une aſſemblée de noirs marons : c'étoit un défriché, dont pluſieurs troncs d'arbres étoient en feu. Je n'y trouvai perſonne. En vain je prètois l'oreille & je criois, dans l'eſpérance au moins que quelque chien aboieroit : je n'entendis que le bruit éloigné du ruiſſeau, & le murmure ſourd du vent dans les arbres.

Mon noir & mon guide prirent des tiſons allumés, & avec cette foible clarté, nous marchâmes dans les cendres de ce défriché vers un autre feu plus éloigné. Nous y trouvâmes trois negres qui gardoient des troupeaux. Ils appartenoient à un habitant voiſin de M. de Coſſigni. L'un d'eux ſe détacha, & me conduiſit à Palma. Il étoit minuit, tout le monde dormoit, le maître étoit abſent ; mais le noir économe m'offrit tout ce que je voulus. Je partis de grand matin pour me rendre à deux lieues de là chez M. Jacob, habitant du haut des plaines de Williams ; je trouvai par-tout de grandes routes bien ouvertes. Je longeai la montagne du Corps-de-garde, qui eſt toute eſcarpée,

& j'arrivai de bonne heure chez mon hôte, qui me reçut avec toute sorte d'amitié.

L'air, dans cette partie, est beaucoup plus frais qu'au port & qu'au lieu que je quittois. Je me chauffois le soir avec plaisir. C'est un des quartiers de l'isle le mieux cultivé. Il est arrosé de beaucoup de ruisseaux, dont quelques-uns, comme celui de la riviere Profonde, coulent dans des ravins d'une profondeur effrayante. Je m'en approchai en retournant à la ville : le chemin en passe très-près du bord; je m'estimai à plus de trois cents pieds d'élévation de son lit. Les côtés son couverts de cinq ou six étages de grands arbres : cette vue donne des vertiges.

A mesure que je descendois vers la ville, je sentois la chaleur renaître, & je voyois les herbes perdre insensiblement leur verdure, jusqu'au port où tout est sec.

Au Port-Louis. De l'Isle de France, ce 15 août 1769.



LETTRE XVII.

Voyage à pied autour de l'isle.

Un officier m'avoit proposé de faire le tour de l'isle à pied : mais quelques jours avant le départ, il s'excusa : je résolus d'exécuter seul ce projet.

Je pouvois compter ſur *Côte*, ce noir du roi, qui m'avoit déjà accompagné ; il étoit petit, ſuivant la ſignification de ſon nom, mais il étoit très-robuſte. C'étoit un homme d'une fidélité éprouvée, parlant peu, ſobre, & ne s'étonnant de rien.

J'avois acheté un eſclave depuis peu, à qui j'avois donné votre nom, comme un bon augure pour lui. Il étoit bien fait, d'une figure intéreſſante, mais d'une complexion délicate ; il ne parloit point françois.

Je pouvois encore compter ſur mon chien, pour veiller la nuit, & aller le jour à la découverte.

Comme je ſavois bien que je ſerois plus d'une fois ſeul, ſans gîte dans les bois, je me pourvus de tout ce que je crus néceſſaire pour moi & pour mes gens. Je fis mettre à part, une marmite, quelques plats, dix-huit livres de riz, douze livres de biſcuit, autant de maïs, douze bouteilles de vin, ſix bouteilles d'eau-de-vie, du beurre, du ſucre, des citrons, du ſel, du tabac, un petit hamac de coton, un peu de linge, un plan de l'iſle dans un bambou, quelques livres, un ſabre, un manteau : le tout enſemble peſoit deux cents livres. Je partageai toute ma cargaiſon en quatre paniers, deux de ſoixante livres & deux de quarante. Je les fis attacher au bout de deux forts roſeaux. Côte ſe chargea du poids le plus fort, Duval prit l'autre. Pour moi, j'étois en veſte, & je

portois un fusil à deux coups, une paire de pistolets de poche, & mon couteau de chasse.

Je résolus de commencer mon voyage par la partie de l'isle qui est sous le vent. Je me proposai de suivre constamment le bord de la mer, afin de me faire un système de la défense de l'isle, & dans l'occasion, quelques observations d'histoire naturelle.

M. de Chazal s'offrit de m'accompagner jusqu'à sa terre, sise à cinq lieues de la ville, aux plaines Saint-Pierre. M. le marquis d'Albergati se mit encore de la partie.

Nous partîmes de bon matin le 26 août 1769; nous prîmes le long du rivage. Depuis le Fort-Blanc, sur la gauche du port, la mer se répand sur cette greve, qui n'est point escarpée, jusqu'à la pointe de la plaine aux sables. On a construit là la batterie de Paulmi. Le débarquement seroit impossible sur cette plage, parce qu'à deux portées de fusil, il y a un banc de rescifs qui la défend naturellement. Depuis la batterie de Paulmi, le rivage devient à pic; la mer y brise de maniere qu'on ne peut y aborder. Quant à la plaine, elle seroit impraticable à la cavalerie & à l'artillerie, par la quantité prodigieuse de roches dont elle est couverte. Il n'y a point d'arbres; on y voit seulement quelques mapous & des veloutiers: l'escarpement finit à la baie de la petite riviere, où il y a une petite batterie.

Nous trouvâmes là un homme de mérite

trop peu employé, M. de Séligny, chez lequel nous dînâmes. Il nous fit voir le plan de la machine avec laquelle il traça un canal au vaisseau le Neptune, échoué dans l'ouragan de 1760. C'étoient deux rateaux de fer mis en action par deux grandes roues portées sur des barques : ces roues augmentoient leur effet en agissant sur des leviers supportés par des radeaux.

Nous vîmes un moulin à coton de son invention : l'eau le faisoit mouvoir. Il étoit composé d'une multitude de petits cylindres de métal posés parallélement. Des enfans présentent le coton à deux de ces cylindres ; le coton passe, & la graine reste. Ce même moulin servoit à entretenir le vent d'une forge, à battre des grains & à faire de l'huile. Il nous apprit qu'il avoit trouvé une veine de charbon de terre, un sillon de mine de fer, une bonne terre à faire des creusets, & que les cendres des songes, espece de nymphéa, brûlées avec du charbon, donnoient des verres de différentes couleurs. Nous quittâmes, l'après midi, ce citoyen utile & mal récompensé.

Nous suivîmes un sentier qui s'éloigne du rivage, d'une portée de fusil. Nous passâmes à gué la riviere Belle-Isle, dont l'embouchure est fort encaissée. A un quart de lieue de là, on entre dans un bois qui conduit à l'habitation de M. de Chazal. Ce terrein, qu'on appelle les plaines Saint-Pierre, est encore plus cou-

vert de rochers que le reste de la route. En plusieurs endroits, nos noirs étoient obligés de mettre bas leurs charges, & de nous donner la main pour grimper. Une demi-heure avant d'arriver, Duval, ne pouvant plus supporter sa charge, la mit bas. Nous nous trouvâmes fort embarrassés, car il faisoit nuit, & les autres noirs avoient pris les devants. Comment le retrouver au milieu des herbes & des bois? J'allumai du feu avec mon fusil, & nous l'entretînmes avec de la paille & des branches seches; après quoi, nous laissâmes là Duval; & lorsque nous fûmes arrivés à la maison, nous envoyâmes des noirs le chercher avec ses paniers.

Toute la côte est fort escarpée depuis la petite riviere jusques aux plaines Saint-Pierre. Nos curieux avoient trouvé dans les rochers la pourpre de Panama, la bouche d'argent, des nérites, & des oursins à longues pointes. Sur le sable, on ne trouve que des débris de cames, de rouleaux, & de grappes de raisins, espece de coraux.

Nous avions marché cinq heures le matin, & quatre heures l'après midi.

Du 27 août 1769. Nous nous reposâmes tout le jour. Tout ce terrein pierreux est assez propre à la culture du coton, dont cependant le fil est court. Le café y est d'une bonne qualité, mais d'un foible rapport, comme dans tous les endroits secs.

Le 28. Mes compagnons voulurent m'accompagner jusqu'à la dînée : nous nous mîmes en route à huit heures du matin.

Nous passâmes d'abord la riviere du Dragon à gué, ensuite celle du Galet de la même maniere. La côte cesse là d'être escarpée, & nous eûmes le plaisir de marcher sur le sable, le long de la mer, dans une grande plaine qui mene jusqu'à l'anse du Tamarin : elle peut avoir un quart de lieue de largeur, sur plus d'une lieue de longueur. Il n'y croît rien. On pourroit, ce me semble, y planter des cocotiers, qui se plaisent dans le sable. A droite il y a un ruisseau de mauvaise eau, qui coule le long des bois.

Nous trouvâmes dans des endroits que la mer ne couvre plus, des couches de madrépores fossiles, ce qui prouve qu'elle s'est éloignée de cette côte (*). Nous dînâmes sur la rive droite de l'anse; ensuite nous nous quittâmes en nous embrassant & nous souhaitant un bon voyage. Nous avions trouvé sur le sable, des débris de harpes, & d'olives très-grosses.

De la riviere Noire, il n'y avoit plus qu'une petite lieue à faire pour aller coucher chez M.

(*) J'observai que là où la mer étale, indépendamment des rescifs du large, il y a à terre une espece d'enfoncement ou chemin couvert naturel. On y pourroit mettre du canon; mais avant tout, il faudroit des chemins.

de Meſſin. Je paſſai d'abord à gué le fond de l'anſe du Tamarin, & de là je ſuivis le bord de la mer avec beaucoup de fatigue: il eſt eſcarpé juſqu'à la riviere Noire. Je trouvai le long de ſes rochers, beaucoup d'eſpeces de crables, & cette eſpece de boudins dont j'ai parlé.

Le fond de l'anſe eſt de ſable, & on y pourroit débarquer, ſi ces poſitions rentrantes n'expoſoient à des feux croiſés. Une batterie à la pointe de ſable de la rive droite de la riviere Noire, y ſeroit fort utile. J'avois marché trois heures le matin, & trois heures l'après-midi.

Le 29 *&* *le* 30. A marée-baſſe je fus me promener ſur le bord de la mer: j'y trouvai le grand buccin, & une eſpece de faux amiral.

Le 31. Je partis à ſix heures du matin. Je paſſai la premiere riviere Noire à gué, près de la maiſon; enſuite ayant voulu couper une petite preſqu'iſle couverte de bois & de pierres, je m'embarraſſai dans les herbes, & j'eus beaucoup de peine à retrouver le ſentier; il me mena ſur le rivage que je côtoyai, la marée étant baſſe. Sur toute cette plage il y a beaucoup d'huitres collées aux rochers. Duval, mon nouveau noir, ſe coupa le pied profondément, en marchant ſur leurs écailles: c'étoit à l'une des deux embouchures de la petite riviere Noire. Nous fimes halte en cet endroit ſur les huit heures du matin: je lui fis baſſiner

ſa plaie, & boire de l'eau-de-vie, ainſi qu'à Côte. Comme ils étoient fort chargés, je pris le parti de faire deux haltes par jour, qui coupaſſent mes deux courſes du matin & du ſoir, & de leur donner alors quelques rafraîchiſſemens. Cette légere douceur les remplit de force & de bonne volonté : ils m'euſſent volontiers ſuivi ainſi juſqu'au bout du monde.

Entre les deux embouchures de la riviere Noire, un cerf pourſuivi par des chiens & des chaſſeurs, vint droit à moi. Il pleuroit & brâmoit : ne pouvant pas le ſauver, & ne voulant pas le tuer, je tirai un de mes coups en l'air. Il fut ſe jetter à l'eau, où les chiens en vinrent à bout. Pline obſerve que cet animal, preſſé par une meute, vient ſe jetter à la merci de l'homme. Je m'arrêtai au premier ruiſſeau qu'on trouve après avoir paſſé les deux rivieres Noires : il ſe jette à la mer, vis-à-vis un petit iſlot, appellé l'iſlot du Tamarin, qui n'eſt pas ſur la carte ; on y va à pied à mer baſſe & à l'iſlot du Morne, où quelquefois l'on met les vaiſſeaux en quarantaine.

J'avois tout ce qui étoit néceſſaire à mon dîner, hors la bonne-chere. Je vis paſſer le long du rivage, une pirogue pleine de pêcheurs Malabares. Je leur demandai s'ils n'avoient point de poiſſons : ils m'envoyerent un fort beau mulet, dont ils ne voulurent pas d'argent. Je fis mettre ma cuiſine au pied d'un tatamaque : j'allumai du feu : un de mes noirs fut chercher

du bois, l'autre de l'eau, celle de cet endroit étant saumâtre. Je dînai très-bien de mon poisson, & j'en régalai mes gens.

J'observai des blocs de roche ferrugineuse, très-abondante en minéral. Il y a une bande de rescifs, qui s'étend depuis la riviere Noire jusqu'au morne Brabant, qui est la pointe de l'isle, tout-à-fait sous le vent. Il n'y a qu'un passage pour venir à terre derriere le petit islot du Tamarin.

A deux heures après midi je partis, en mettant plus d'ordre dans ma marche. J'allois faire plus de vingt lieues dans une partie déserte de l'isle, où il n'y a que deux habitans. C'est là où se refugient les noirs marons. Je défendis à mes gens de s'écarter : mon chien même qui me devançoit toujours, ne me précédoit plus que de quelques pas ; à la moindre alerte il dressoit les oreilles, & s'arrêtoit : il sentoit qu'il n'y avoit plus d'hommes. Nous marchâmes ainsi en bon ordre, en suivant le rivage, qui forme une infinité de petites anses. A gauche nous longions les bois, où regne la plus profonde solitude. Ils sont adossés à une chaîne de montagne peu élevée, dont on voit la cime : ce terrein n'est pas fort bon. Nous y vîmes cependant des polchers, arbres venus des Indes, & d'autres preuves qu'on y avoit commencé des établissemens. J'avois eu la précaution de prendre quelques bouteilles d'eau, & je fis bien, car je trouvai les ruiss-

ſeaux marqués ſur le plan, abſolument deſſéchés.

J'avois des inquiétudes ſur la bleſſure de mon noir, qui ſaignoit continuellement: je marchois à petits pas: nous fîmes une halte à quatre heures. Comme la nuit s'approchoit, je ne voulus point faire le tour du morne; mais je le coupai dans le bois, par l'iſthme qui le joint aux autres montagnes. Cet iſthme n'eſt qu'une médiocre colline. Etant ſur cette hauteur, je rencontrai un noir appartenant à M. le Normand, habitant, chez lequel j'allois deſcendre & dont la maiſon étoit à un quart de lieue. Cet homme nous devança, pendant que je m'arrêtois avec plaiſir à conſidérer le ſpectacle des deux mers. Une maiſon placée en cet endroit y ſeroit dans une ſituation charmante: mais il n'y a pas d'eau. Comme je deſcendois ce monticule, un noir vint au-devant de moi avec une caraffe pleine d'eau fraîche, & m'annonça que l'on m'attendoit à la maiſon. J'y arrivai. C'étoit une longue caſe de paliſſades, couverte de feuilles de lataniers. Toute l'habitation conſiſtoit en huit noirs, & la famille en neuf perſonnes: le maître & la maîtreſſe, cinq enfans, une jeune parente, & un ami. Le mari étoit abſent: voilà ce que j'appris avant d'entrer.

Je ne vis dans toute la maiſon, qu'une ſeule piece; au milieu, la cuiſine; à une extrêmité, les magaſins & les logemens des domeſtiques;

à l'autre bout, le lit conjugal, couvert d'une toile ſur laquelle une poule couvoit ſes œufs; ſous le lit, des canards; des pigeons ſous la feuillée, & trois gros chiens à la porte. Aux parois étoient accrochés tous les meubles qui ſervent au ménage ou au travail des champs. Je fus véritablement ſurpris de trouver dans ce mauvais logement une dame très-jolie. Elle étoit Françoiſe, née d'une famille honnête, ainſi que ſon mari. Ils étoient venus, il y avoit pluſieurs années, chercher fortune : ils avoient quitté leurs parens, leurs amis, leur patrie, pour paſſer leurs jours dans un lieu ſauvage, où l'on ne voyoit que la mer & les eſcarpemens affreux du morne Brabant: mais l'air de contentement & de bonté de cette jeune mere de famille ſembloit rendre heureux tout ce qui l'approchoit. Elle allaitoit un de ſes enfans; les quatre autres étoient rangés autour d'elle, gais & contens.

La nuit venue, on ſervit avec propreté tout ce que l'habitation fourniſſoit. Ce ſouper me parut fort agréable. Je ne pouvois me laſſer de voir ces pigeons voler autour de la table, ces chevres qui jouoient avec les enfans, & tant d'animaux réunis autour de cette famille charmante. Leurs jeux paiſibles, la ſolitude du lieu, le bruit de la mer, me donnoient une image de ces premiers tems où les filles de Noé, deſcendues ſur une terre nouvelle, firent

encore part aux especes douces & familieres, du toit, de la table & du lit.

Après souper on me conduisit coucher, à deux cents pas de là, à un petit pavillon en bois, que l'on venoit de bâtir. La porte n'étoit pas encore mise : j'en fermai l'ouverture avec les planches dont on devoit la faire. Je mis mes armes en état; car cet endroit est environné de noirs marons. Il y a quelques années que quarante d'entre eux s'étoient retirés sur le morne, où ils avoient fait des plantations. On voulut les forcer; mais plûtot que de se rendre, ils se précipiterent tous dans la mer.

Le 1er septembre. Le maître de la maison étant revenu pendant la nuit, il m'engagea à différer mon départ jusqu'à l'après-midi : il vouloit m'accompagner une partie du chemin. Il n'y avoit que trois petites lieues de là à Belle-ombre, derniere habitation où je devois coucher. Comme mon noir étoit blessé, la jeune dame voulut elle-même lui préparer un remede pour son mal. Elle fit sur le feu une espece de baume samaritain, avec de la térébenthine, du sucre, du vin, & de l'huile. Après l'avoir fait panser, je le fis partir d'avance avec son camarade. A trois heures après dîner, je pris congé de cette demeure hospitaliere, & de cette femme aimable & vertueuse. Nous nous mîmes en route, son mari & moi. C'étoit un homme très-robuste : il avoit le visage, les bras, & les jambes brûlés du soleil. Lui-même travailloit

à la terre, à abattre les arbres, à les charrier; mais il ne souffroit, disoit-il, que du mal que se donnoit sa femme pour élever sa famille: elle s'étoit encore, depuis peu, chargée d'un orphelin. Il ne me conta que ses peines, car il vit bien que je sentois son bonheur.

Nous passâmes un ruisseau près de la maison, & nous marchâmes sur la pelouse jusqu'à la pointe du Corail. Dans cet endroit la mer pénetre dans l'isle, entre deux chaînes de rochers à pic: il faut suivre cette chaîne, en marchant par des sentiers rompus, & en s'accrochant aux pierres. Le plus difficile est de l'autre côté de l'anse, en doublant la pointe appellée le Cap. J'y vis passer des noirs; ils se colloient contre les flancs du roc: s'ils eussent fait un faux pas, ils tomboient à la mer. Dans les gros tems ce passage est impraticable; la mer s'y engouffre, & y brise d'une maniere effroyable. En calme, les petits vaisseaux entrent dans l'anse, au fond de laquelle ils chargent du bois. Heureusement il s'y trouva le Desir, senau du roi: il nous prêta sa chaloupe pour passer le détroit. M. le Normand me conduisit de l'autre côté, & nous nous dîmes adieu, en nous embrassant cordialement.

J'arrivai en trois heures de marche, sur une pelouse continuelle, au-delà de la pointe de Saint-Martin. Souvent j'allois sur le sable, & quelquefois sur ce gazon fin, qui croît par

flocons épais comme la mousse. Dans cet endroit je trouvai une pirogue, où M. Etienne, associé à l'habitation de Belle-ombre, m'attendoit. Nous fûmes en peu de tems rendus à sa maison, située à l'entrée de la riviere des Citronniers. On construisoit, sur la rive gauche, un vaisseau de deux cents tonneaux.

Depuis M. le Normand, toute cette partie est d'une fraîcheur & d'une verdure charmante : c'est une savanne sans roche, entre la mer & les bois, qui sont très-beaux.

Avant de passer le Cap, on remarque un gros banc de corail, élevé de plus de quinze pieds. C'est une espece de rescif que la mer a abandonné : il regne au pied une longue flaque d'eau, dont on pourroit faire un bassin pour de petits vaisseaux. Depuis le morne Brabant il y a, au large, une ceinture de brisans, où il n'y a de passage que vis-à-vis les rivieres.

Du 2. Le remede appliqué à la blessure de mon noir l'ayant presque guéri, je fixai mon départ à l'après-midi. Le matin je me promenai en pirogue entre les rescifs & la côte. L'eau du fond étoit très-claire : on y voyoit des forêts de madrépores de cinq ou six pieds d'élévation, semblables à des arbres : quelques-uns avoient des fleurs. Différentes especes de poissons de toutes couleurs nageoient dans leurs branches : on y voyoit serpenter de belles coquilles, entr'autres une tonne magnifique, que le mouvement de la pirogue effraya : elle

fut se nicher sous une touffe de corail. J'aurois fait une riche collection ; mais je n'avois, ni plongeur, ni pince de fer, pour soulever les plantes de ce jardin maritime, & pour déraciner ces arbres de pierre. J'en rapportai le rocher appellé l'oreille de midas, le drap d'or, & quelques gros rouleaux garnis de leur peau velue.

Nous eûmes à dîner deux officiers du Desir, qui, conjointement avec M. Etienne, voulurent m'accompagner jusqu'au bras de mer de la Savanne, à trois lieues de là. Personne n'y demeure, mais il y a quelques cases de paille : le matin on avoit fait partir d'avance tous les noirs : après-midi je me mis en route, & je pris seul les devants. J'arrivai au poste Jacotet : c'est un endroit où la mer entre dans les terres, en formant une baie de forme ronde. On voit au milieu, un petit islot triangulaire : cette anse est entourée d'une colline qui la clôt, comme un bassin. Elle n'est ouverte qu'à l'entrée, où passe l'eau de la mer ; & au fond, où coulent sur un beau sable plusieurs ruisseaux qui sortent d'une piece d'eau douce, où je vis beaucoup de poissons. Autour de cette piece d'eau, sont plusieurs monticules qui s'élevent les uns derriere les autres en amphithéâtre. Ils étoient couronnés de bouquets d'arbres, les uns en pyramide comme des ifs, les autres en parasol : derriere eux s'élançoient quelques têtes de palmistes, avec

leurs longues fleches garnies de panaches. Toute cete maſſe de verdure, qui s'éleve du milieu de la pelouſe, ſe réunit à la forêt & à une branche de montagne qui ſe dirige à la riviere noire. Le murmure des ſources, le beau verd des flots marins, le ſouffle toujours égal des vents, l'odeur parfumée des veloutiers, cette plaine ſi unie, ces hauteurs ſi bien ombragées, ſembloient répandre autour de moi, la paix & le bonheur. J'étois fâché d'être ſeul : je formois des projets ; mais du reſte de l'univers, je n'euſſe voulu que quelques objets aimés, pour paſſer là ma vie.

Je quittai à regret ces beaux lieux. A peine j'avois fait deux cents pas, que je vis venir à ma rencontre une troupe de noirs armés de fuſils. Je m'avançai vers eux, & je les reconnus pour des noirs de détachement, ſorte de maréchauſſée de l'isle ; ils s'arrêterent auprès de moi. L'un d'eux portoit dans une calebaſſe, deux petits chiens nouveaux nés : un autre menoit une femme attachée par le cou à une corde de jonc : c'étoit le butin qu'ils avoient fait ſur un camp de noirs marons qu'ils venoient de diſſiper. Ils en avoient tué un, dont ils me montrerent le griſgris, eſpece de taliſman fait comme un chapelet. La négreſſe paroiſſoit accablée de douleur. Je l'interrogeai ; elle ne me répondit pas. Elle portoit ſur le dos un ſac de vacoa. Je l'ouvris. Hélas ! c'étoit une tête d'homme. Le beau payſage

difparut, je ne vis plus qu'une terre abominable (*).

Mes compagnons me retrouverent comme je defcendois par une pente difficile au bras de mer de la Savanne. Il étoit nuit, nous nous afsîmes fous des arbres dans le fond de l'anfe: on alluma des flambeaux, & on fervit à fouper.

On parla des noirs marons; car ils avoient auffi rencontré le détachement où étoit cette malheureufe, qui portoit peut-être la tête de fon amant! M. Etienne nous dit qu'il y avoit des troupes de deux & trois cents noirs fugitifs aux environs de Belle-ombre; qu'ils élifoient un chef, auquel ils obéiffoient fous peine de la vie. Il leur eft défendu de rien prendre dans les habitations du voifinage, d'aller le long des rivieres fréquentées chercher du poiffon ou des fouges. La nuit ils defcendent à la mer pour pêcher: le jour ils forcent des cerfs dans l'intérieur des bois avec des chiens bien dreffés. Quand il n'y a qu'une femme dans la troupe, elle eft pour le chef: s'il y en a plufieurs, elles font communes. Ils tuent, dit-on, les enfans qui en naiffent, afin que leurs cris ne les dénoncent pas. Ils s'occupent tous les matins à jetter les forts pour préfager la deftinée du jour.

(*) Cette femme appartenoit à un habitant appellé M. de Laval.

Il nous conta qu'étant à la chasse l'année précédente, il rencontra un noir maron; que s'étant mis à le poursuivre en l'ajustant, son fusil manqua jusqu'à trois fois. Il alloit l'assommer à coups de crosse, lorsque deux négresses sortirent du bois, & vinrent en pleurant se jetter à ses pieds. Le noir profita du moment & s'enfuit. Il amena chez lui ces deux généreuses créatures; il nous en avoit montré une le matin.

Nous passâmes la nuit sous des paillottes.

J'avois remarqué qu'on pouvoit faire du poste Jacotet, cette position si riante, un très-bon port pour de petits vaisseaux, en ôtant du bassin quelques plateaux de corail. Le bras de mer de la Savanne sert aussi aux embarcations des gaulettes. Toute cette partie est la plus belle portion de l'isle: cependant elle est inculte, parce qu'il est difficile d'y communiquer avec le chef-lieu, à cause des montagnes de l'intérieur, & par la difficulté de revenir au vent du port en doublant le morne Brabant.

Le 3. M. Etienne, & M. de Clezemure, capitaine du Desir, vinrent m'accompagner jusqu'au bord de la rive gauche de la Savanne, qui est encore plus escarpée que la rive droite; en cet endroit leurs chiens forcerent un cerf. Je pris congé d'eux, pour faire seul les douze lieues qui restoient, dans un pays où il n'y a plus d'habitans.

J'obſervai, chemin faiſant, que la prairie devenoit plus large, les bois plus épais & plus beaux. Les montagnes ſont enfoncées dans l'intérieur : on n'en voit que les ſommets dans le lointain.

De tems en tems je trouvai quelques ravins. En deux heures de marche, je paſſai trois rivieres à gué. La ſeconde, qui eſt celle des Anguilles, eſt aſſez difficile : ſon lit eſt plein de rochers, & ſon courant rapide. Il s'y jette des ſources d'eau ferrugineuſe, qui couvrent l'eau d'une huile couleur de gorge de pigeon.

Chemin faiſant, je vis un de ces éperviers appellés mangeurs de poules. Il étoit perché ſur un tronc de latanier; je l'ajuſtai preſque à bout portant ; les deux amorces de mon fuſil s'embraſerent, & les coups ne partirent pas. L'oiſeau reſta tranquille, & je le laiſſai là. Cette petite aventure me fit faire attention à tenir mes armes en meilleur état, en cas d'attaque des noirs marons.

Je m'arrêtai ſur la rive gauche de la troiſieme riviere, au bord de la mer, ſur des plateaux de rochers ombragés par un veloutier. Mes noirs m'en firent une eſpece de tente, en jettant mon manteau deſſus les branches. Ils me firent à dîner, & me pêcherent quelques conques perſiques & des oreilles de midas.

A deux heures après dîner, je me mis en route, mon fuſil en bon état, & mes gens en bon ordre. Les ſurpriſes n'étoient point à

craindre ; la plaine eſt découverte, & les bois aſſez éloignés. Le ſentier étoit très-beau & ſablé. Pour marcher plus à mon aiſe, & n'être pas obligé de me déchauſſer au paſſage de chaque riviere, je réſolus de marcher nus pieds, comme les chaſſeurs du matin (*). Cette façon d'aller eſt non ſeulement la plus naturelle, mais la plus ſûre ; le pied ſaiſit comme une main les angles des rochers. Les noirs ont cette partie ſi exercée, qu'ils s'en ſervent pour ramaſſer une épingle à terre. Ce n'eſt donc pas en vain que la nature diviſa ces membres en doigts, & les doigts en articulations.

Après avoir fait ces réflexions, je me déchauſſai, & je paſſai à gué la premiere riviere ; mais en ſortant de l'eau, je reçus un violent coup de ſoleil ſur les jambes : elles devinrent rouges & enflammées. Au paſſage de la ſeconde, je me bleſſai à un talon & à un orteil. En met-

(*) L'homme civiliſé enferme ſon pied dans une chauſſure ; il eſt ſujet aux cors, que les negres ne connoiſſent pas. De toutes les parties de ſon individu qu'il immole à ſon opinion, c'eſt ſans doute le ſacrifice qui lui coûte le moins. On prétend même qu'il y a un plus grand inconvénient à porter perruque, ſur-tout lorſqu'on ſe fait raſer la tête. On croit que cette opération eſt cauſe des apoplexies ſi fréquentes aujourd'hui, & qui étoient ſi rares chez les anciens. Je crois même que Pline, qui parle des maladies de ſon tems, ne fait pas mention de celle-là.

tant mon pied dans l'eau, j'éprouvai à mes blessures une douleur fort vive. Je renonçai à mon projet, fâché d'avoir perdu un des avantages de la constitution humaine, faute d'exercice.

J'arrivai à la riviere du Poste, que je traversai à gué sur le dos de mon noir, à une portée de canon de son embouchure. Elle coule avec grand bruit sur des rochers. Ses eaux sont si transparentes, que je distinguois au fond des limaçons noirs à pointe. J'éprouvai dans ce passage une sorte d'horreur. Le soleil étoit prêt de se coucher; je ne voulus pas aller plus loin. Je marchai sur les pierres le long de sa rive gauche, pour gagner une paillotte que j'avois apperçue adossée à un des caps de son embouchure. Il me fut impossible d'aller jusques là; ce n'étoient que des monceaux de roches. Je revins sur mes pas, & je repris le sentier qui me mena au haut du ravin, au bas duquel elle coule. J'apperçus à main gauche, dans un enfoncement, un petit bouquet détaché de buissons d'arbres & de liannes, dans lequel on ne pouvoit pénétrer. L'idée me vint de m'ouvrir un passage avec une hache, & de me loger au centre comme dans un nid. Ce gîte me paroissoit sûr: mais comme il vint à tomber un peu de pluie, je pensai qu'il vaudroit mieux encore loger sous le plus mauvais toit. Je descendis l'enfoncement jusqu'au bord de la mer, & j'eus un grand plaisir de trou-

ver ſur ma droite la paillotte que j'avois apperçue de l'autre rive. C'étoit un toit de feuilles de latanier appliqué contre la roche; à droite étoit le chemin impraticable que j'avois tenté, à gauche le chemin par où j'étois descendu, & devant moi le bord de la mer. Tout me parut également diſpoſé pour la ſûreté & la commodité; on me fit un lit d'herbes ſeches, & je me couchai. Je fis mettre mes paniers enfilés de leur bâton, à droite & à gauche de mon lit, comme des barrieres, un de mes noirs à chaque entrée de l'ajoupa, mes piſtolets ſous mon oreiller, mon fuſil auprès de moi, & mon chien à mes pieds.

A peine ces diſpoſitions étoient faites, qu'un friſſon me ſaiſit. C'eſt la ſuite des coups de ſoleil, qui ſont preſque toujours ſuivis de la fievre. Mes jambes étoient douloureuſes & enflées. On me fit de la limonnade, on alluma de la bougie, & je m'occupai à noter des obſervations ſur ma route, & quelques erreurs ſur la carte.

Toute la côte, depuis le bras de mer de la Savanne, eſt eſcarpée & inabordable. Les rivieres qui s'y jettent ſont fort encaiſſées. Il ſeroit impoſſible de faire ce chemin à cheval. On s'oppoſeroit aiſément à la marche d'une troupe ennemie, chaque riviere étant un foſſé d'une profondeur effrayante. Quant au pays, il m'a paru la plus belle portion de l'isle.

Sur le minuit la fievre me quitta, & je m'endormis.

dormis. A trois heures & demie du matin, mon chien me réveilla, & sortit de l'ajoupa en aboyant de toutes ses forces. J'appellai Côte, & je lui dis de se lever. Je sortis avec mes armes; mais je ne vis qu'un ciel bien étoilé. Mon noir revint au bout de quelques momens, & me dit qu'il avoit entendu siffler deux fois auprès du bois. Je fis rallumer le feu. J'ordonnai à mes gens de veiller, & je posai Côte en sentinelle avec mon sabre.

La mer venoit briser dans les rochers presque jusqu'à ma chaumiere. Ce fracas, joint à l'obscurité, m'invitoit au sommeil; mais je n'étois pas sans inquiétude. J'étois à cinq lieues de toute habitation; si la fievre me reprenoit, je ne savois où trouver des secours. Les noirs marons me donnoient peu de crainte; mes deux noirs paroissoient bien déterminés, & j'étois dans un lieu où je pouvois soutenir un siege. Après tout, je me félicitai de ne m'être pas campé dans le bosquet.

Dès qu'on put distinguer les objets, je fis boire un verre d'eau-de-vie à mes factionnaires, & je me mis en route. Ils commençoient à être bien moins chargés, nos provisions diminuant chaque jour.

Du 4 septembre. Je partis à cinq heures & demie du matin, résolu de faire un effort pour arriver à la premiere habitation d'une seule traite.

A peu de distance, nous trouvâmes une

petite riviere, & un peu plus loin un ruisseau presque à sec. Après une heure de marche, toute cette belle pelouse qui commence au morne Brabant finit, & l'on entre sur un terrein couvert de rochers comme dans le reste de l'isle. L'herbe cependant en est plus verte; c'est un gramen à large feuille, très-propre au pâturage.

Je passai à gué le bras de mer du Chalan sur un banc de sable. Il est mal figuré sur le plan. La mer entre profondément dans les terres par un passage étroit qu'on pouroit, je crois, barrer de claires-voies, & en faire un grand parc pour la pêche.

Je trouvai sur sa rive gauche un ajoupa où je me reposai.

A une demi-lieue de là, le sentier se divise en deux; je pris celui de la gauche qui entre dans les bois; il me conduisit dans un grand chemin frayé de charriots. La vue des ornieres qui me désignoient le voisinage de quelque maison considérable, me fit un grand plaisir: j'aimois encore mieux voir des pas de cheval que des pas d'hommes. Nous arrivâmes à une habitation dont le maître étoit absent, ce qui nous fit revenir sur nos pas, & suivre un sentier du bois qui nous mena chez un habitant appellé M. Delaunay. Il étoit tems d'arriver; je ne pouvois plus me soutenir sur mes jambes qui étoient très-enflées. Il me prêta un cheval pour me rendre à deux lieues de là à l'habitation des prêtres.

Je paſſai ſucceſſivement la riviere de la Chaux qui eſt fort encaiſſée, & celle des Créoles. A trois quarts de lieue de cette derniere, je traverſai en pirogue une des anſes du port du Sud-eſt.

Les bords en ſont couverts de mangliers. Tout ce payſage eſt fort agréable; il eſt coupé de collines couvertes d'habitations. De tems en tems on traverſe des bouquets de bois remplis d'orangers. Il étoit ſix heures du ſoir quand j'arrivai chez le frere directeur de l'habitation. On me baſſina les jambes d'eau de fleur de ſureau, & je me repoſai avec grand plaiſir.

Du 5. Il n'y a qu'une lieue de là au grand port. Le frere me prêta un cheval, & j'arrivai à la ville ſur les dix heures. C'eſt une eſpece de bourg où il y a une douzaine de maiſons. Les édifices les plus remarquables ſont un moulin ruiné, & le gouvernement qui ne vaut guere mieux. Derriere la ville eſt une grande montagne, & devant elle eſt la mer qui forme en cet endroit une baie profonde de deux lieues, à compter des reſcifs de ſon ouverture, & de quatre lieues de longueur depuis la pointe des deux Cocos juſqu'à celle du Diable.

Je deſcendis chez le curé.

Des 6, 7 & 8 ſeptembre. J'étois enchanté de mon hôte, & du payſage que j'avois vu : mais il faut ſe méfier des lieux où vient la fleur d'orange. Le curé ne buvoit que de l'eau, ainſi

que ses paroissiens. Il faut souvent un mois de navigation pour venir du Port-Louis : souvent les habitans sont exposés à manquer de tout ce qui vient d'Europe. Je fis part de mes provisions à M. Delfolie : c'étoit le nom du missionnaire, qui étoit un fort honnête homme.

Le port du Sud-est fut d'abord habité par les Hollandois ; on voit encore un de leurs anciens édifices, qui sert de chapelle. On entre dans le port par deux passes, l'une à la pointe du Diable pour les petits vaisseaux ; l'autre, plus considérable, à côté d'un islot, vers le milieu. Il y a deux batteries à ces deux endroits, & une troisieme appellée batterie de la reine, située au fond de la baie.

Si mon indisposition l'eût permis, j'aurois examiné les corps étrangers que la mer jette sur les rescifs, pour former quelques conjectures sur les terres qui sont au vent : mais je pouvois à peine me soutenir ; la peau de mes jambes tomba même entiérement.

Voici les observations que je pus recueillir.

Les baleines entrent quelquefois dans le port du Sud-est, où il seroit aisé de les harponner. Cette côte est fort poissonneuse, & c'est l'endroit de l'isle où l'on trouve les plus beaux coquillages, entr'autres des olives & des vis. On me donna quelques huîtres violettes de l'embouchure de la riviere de la Chaux, & une espece de crystallisation que l'on trouve au fond du lit de la riviere Sorbes, qui en est voisine.

Je vis pendant trois nuits une comete qui paroissoit depuis quinze jours. Son noyau étoit pâle & nébuleux, sa queue blanche & très-étendue, les rayons en divergeoient peu. Je dessinai sa position dans le ciel, au-dessous des trois-rois. Sa route étoit vers l'est, & sa queue dirigée à l'ouest. Le 6 à deux heures & demie du matin, elle me parut élevée de plus de 50 degrés sur l'horison. Je ne pus rendre mon observation plus précise, faute d'instrumens.

Je trouvai ici l'air d'une fraîcheur agréable, la campagne belle & fertile : mais ce bourg est si désert, que dans un jour je ne vis passer que deux noirs sur la place publique.

Le 9. Je me sentois assez rétabli pour continuer ma route dans des lieux habités. Je fixai ma couchée à quatre lieues de là, à l'embouchure de la grande riviere, qui est un peu plus grande que celle qui porte le même nom, près du Port-Louis.

Nous partîmes à six heures du matin, en suivant le rivage qui est découpé d'anses où croissent des mangliers. Il est probable que la mer en a apporté les graines de quelque terre plus au vent. Nous longions, sur la gauche, une chaîne de montagnes élevées, couvertes de bois. La campagne est coupée de petites collines couvertes d'une herbe fraîche; ce pays, où l'on éleve beaucoup de bestiaux, est agréable à voir, mais fatigant à parcourir.

Après avoir marché deux lieues, nous vîmes sur une hauteur une belle maison de pierre. Je m'y arrêtai pour m'y reposer : elle appartenoit à un riche habitant appellé la V***. Il étoit absent. Sa femme étoit une grande créole seche, qui alloit nus pieds, suivant l'usage du canton. En entrant dans l'appartement, je la trouvai au milieu de cinq ou six filles & d'autant de gros dogues qui voulurent étrangler mon chien : on les mit à la porte, & madame de la V*** y posa en faction une négresse nue, qui n'avoit pour tout habit, qu'une mauvaise jupe. Je demandai à passer le tems de la chaleur. Après les premiers complimens, un des chiens trouva le moyen de rentrer dans la salle, & le vacarme recommença. Madame de la V*** tenoit à la main une queue de raie épineuse : elle en lâcha un coup sur les épaules nues de l'esclave, qui en furent marquées d'une longue taillade, & un revers sur le mâtin, qui s'enfuit en hurlant.

Cette dame me conta qu'elle avoit manqué de se noyer en allant en pirogue harponner la tortue sur les brisans. Elle alloit dans les bois, à la chasse des noirs marons ; elle s'en faisoit honneur : mais elle me dit que le gouverneur lui avoit reproché de chasser le cerf, ce qui est défendu. Ce reproche l'avoit outrée : " j'eus mieux aimé, me dit-elle, qu'il
» m'eût donné un coup de poignard dans le
» cœur. »

A quatre heures après midi, je quittai cette Bellone qui chassoit aux hommes : nous coupâmes par un sentier, la pointe du Diable, ainsi appellée, parce que les premiers navigateurs y virent, dit-on, varier leur boussole sans en savoir la raison. Nous passâmes en canot l'embouchure de la grande riviere, qui n'est point navigable, à cause d'un banc de sable qui la traverse, & par une cascade qu'elle forme à un demi-quart de lieue de là.

On a bâti sur sa rive gauche une redoute en terre, au commencement du chemin qui mene à Flacq ; nous le suivîmes, par l'impossibilité de marcher le long du rivage, tout rompu de roches. On rentre ici dans les bois, qui sont très-beaux, & pleins d'orangers. A un quart de lieue de là je trouvai une habitation dont le maître étoit absent ; je m'y arrêtai.

J'avois marché deux heures & demie le matin, & autant l'après-midi.

Le 10. Nous suivîmes la grande route de Flacq, jusqu'à un quart de lieue au-delà de la riviere Seche, que nous passâmes à gué comme les autres ; ensuite prenant à droite par un sentier, j'arrivai sur le bord de la mer à l'anse d'eau douce, où il y avoit un poste de trente hommes.

Nous reprîmes le rivage, qui commence là à être praticable. Je passai, sur le dos de Côte, un petit bras de mer assez profond. De tems en

tems le fable eſt couvert de rochers, juſqu'à une longue prairie couverte du même chiendent que j'avois trouvé aux environs de Belle-ombre. Toute cette partie eſt ſeche & aride; les bois ſont petits & maigres, & s'étendent aux montagnes qu'on voit de loin: cette plaine, qui a trois grandes lieues, ne vaut pas grand'-choſe; elle s'étend juſqu'à un établiſſement appellé les quatre Cocos. Il n'y a d'autre eau que celle d'un puits ſaumâtre, percé dans des rochers pleins de mines de fer.

Après dîner, un ſentier ſur la gauche nous mena dans les bois, où nous retrouvâmes des rochers. Nous arrivâmes ſur le bord de la riviere de Flacq, à un quart de lieue de ſon embouchure: nous la traverſâmes ſur des planches. Je la côtoyai en traverſant les habitations, qui y ſont en grand nombre, & je vins deſcendre au magaſin ſitué ſur la rive gauche. Il y avoit un poſte commandé par un capitaine de la légion, appellé M. Gautier, qui m'offrit un gîte.

Le 11. Je me repoſai. Le quartier de Flacq eſt un des mieux cultivés de l'iſle: on en tire beaucoup de riz. Il y a une paſſe dans les reſcifs, qui permet aux gaulettes de venir charger juſqu'à terre.

Le 12. Mon hôte voulut m'accompagner une partie du chemin: nous fûmes en pirogue juſqu'auprès du poſte de Fayette. Preſque toute la côte eſt couverte juſques-là de roches

brisées, & de mangliers. Près du débarquement, nous vîmes sur le sable, des traces de tortue; ce qui nous fit mettre pied à terre; mais nous ne trouvâmes que le nid. Nous passâmes à gué l'anse aux Aigrettes, bras de mer assez large. J'étois sur les épaules de mon noir; quand nous fûmes au milieu du trajet, la mer qui montoit pensa le renverser: il eut de l'eau jusqu'au cou, & je fus bien mouillé. A quelque distance nous en trouvâmes un autre, appellé l'anse aux Requins. J'y remarquai de larges plateaux de rochers, percés d'un grand nombre de trous ronds, d'un pied de diametre: quelques-uns étoient de la profondeur de ma canne. Je présumai que quelque lave de volcan, ayant coulé jadis sur une portion de forêt, avoit consumé les troncs des arbres, & conservé leur empreinte.

Du poste de Fayette à la riviere du Rempart, la prairie continue. Ce quartier est encore bien cultivé: nous y dînâmes. Je passai la riviere, ensuite je continuai seul ma route, jusqu'au-delà de la riviere des Citronniers. Le soleil baissoit déjà à l'horison, lorsque je rencontrai un habitant qui m'engagea fort honnêtement à entrer chez lui: cet honnête homme s'appelloit le sieur Gole.

Le 13. Il m'offrit le matin son cheval pour me rendre à la ville, dont je n'étois plus éloigné que de cinq lieues. J'aurois bien voulu achever le tour de l'isle; mais il y avoit quatre

lieues de pays inhabité, où l'on ne trouve pas d'eau. D'ailleurs, de la pointe des Canonniers, je connoissois le rivage jusqu'au port.

J'acceptai l'offre de mon hôte. Je partis de ce quartier qu'on appelle la Poudre d'Or, à cause, dit-on, de la couleur du sable, qui me parut blanc comme ailleurs. Je passai d'abord la riviere qui porte le nom du quartier. J'entrai ensuite dans de grands bois: le sol en est bon, mais il n'y a point d'eau. J'arrivai au quartier des Pamplemousses: les terres en paroissent épuisées, parce qu'on les cultive depuis plus de trente ans sans les fumer. J'en passai la riviere à gué, ainsi que la riviere Seche & celle des Lataniers, & j'arrivai le soir au port.

J'avois trouvé toutes les campagnes en rapport, couvertes de pierres, excepté quelques cantons des Pamplemousses.

Je n'ai vu sur ma route aucun monument intéressant. Il y a trois églises dans l'isle: la premiere au Port-Louis, la seconde au port du Sud-Est, & la troisieme, qui est la plus propre, aux Pamplemousses. Les deux autres ressemblent à de petites églises de villages. On en avoit construit une au Port-Louis, sur un assez beau plan: mais le comble en étant trop élevé, les ouragans ont fait fendre les murs qui le supportent. On s'en sert quelquefois au lieu de magasins, qui sont rares dans l'isle. La plupart sont construits en bois; c'est une

maniere qu'on ne devroit jamais employer pour les bâtimens publics, sur-tout ici, où les poutres ne durent pas plus de quarante ans, quand les carias ne les détruisent pas plutôt. D'ailleurs, la pierre se rencontre par-tout, & l'isle est entourée de corail, dont on fait de la chaux. La plus grande difficulté est aux fondations, où l'on est toujours obligé de faire sauter des roches avec de la poudre; mais tout compensé, je ne crois pas qu'un bâtiment en pierre coûte ici un tiers plus cher qu'un bâtiment en bois. Celui-ci, il est vrai, est bientôt prêt, mais bientôt ruiné. Les gens pressés de jouir, ne jouissent jamais.

On compte que l'isle a environ quarante-cinq lieues de tour. Elle est arrosée d'un grand nombre de ruisseaux fort encaissés: ils sortent du centre de l'isle pour se rendre à la mer. Quoique nous fussions dans la saison seche, j'en ai traversé plus de vingt-quatre, remplis d'une eau fraîche & saine. J'estime qu'il y a la moitié de l'isle en friche, un quart de cultivé, un autre quart en pâturages, bons & mauvais.





LETTRE XVIII.

Sur le commerce, l'agriculture, & la défense de l'isle.

Une lettre ne suffiroit pas pour détailler ces trois objets, qui sont immenses. A commencer par le premier, je ne connois point de coin de terre qui étende ses besoins si loin. Cette colonie fait venir sa vaisselle de Chine, son linge & ses habits de l'Inde, ses esclaves & ses bestiaux de Madagascar, une partie de ses vivres du cap de Bonne-Espérance, son argent de Cadix, & son administration de France. M. de la Bourdonnaye vouloit en faire l'entrepôt du commerce de l'Inde (*), une seconde Batavia,

(*) Tout entrepôt augmente les frais du commerce; quand il est inutile, il ne faut pas l'établir. Aucune nation n'a aux Indes d'entrepôt placé hors des lieux de son commerce. Batavia est dans une isle qui donne des épiceries.

On regarde encore l'Isle de France comme une forteresse qui assure nos possessions dans l'Inde. C'est comme si on regardoit Bordeaux comme la citadelle de nos colonies de l'Amérique. Il y a quinze cents lieues de l'Isle de France à Pondichéry. Quand on supposeroit dans cette isle une garnison considérable, encore faut-il une escadre pour la transporter aux

Avec les vues d'un grand génie, il avoit le foible d'un homme : mettez-le ſur un point, il en fera le centre de toutes choſes.

Ce pays, qui ne produit qu'un peu de café, ne doit s'occuper que de ſes beſoins ; & il devroit ſe pourvoir en France, afin d'être utile,

---

Indes. Il faut que cette eſcadre ſoit toujours raſſemblée dans un port, où les vers dévorent un vaiſſeau en trois ans. L'iſle ne fournit ni goudron, ni cordages, ni mâture : les bordages même n'y valent rien, le bois du pays étant lourd & ſans élaſticité.

On court les riſques d'un combat naval. Si on eſt battu, le ſecours eſt manqué : ſi on eſt victorieux, les ſoldats, tranſportés tout d'un coup d'un climat tempéré dans un climat très-chaud, ne peuvent ſupporter les fatigues du ſervice.

Si on eût fait pour quelque endroit de la côte Malabare, ou de l'embouchure du Gange, la moitié de la dépenſe qu'on a faite à l'Iſle de France, nous aurions dans l'Inde même une forteresse reſpectable & une armée acclimatée ; les Anglois ne ſe feroient pas emparés du Bengale. On peut s'en rapporter à eux ſur ce qu'il convient de faire pour protéger un établiſſement. Ils entretiennent trois ou quatre mille ſoldats Européens ſur les bords mêmes du Gange. Ils avoient cependant aſſez d'iſles éloignées à leur diſpoſition : il ne tient encore qu'à eux de s'établir ſur la côte de l'oueſt de Madagaſcar ; mais dans leurs entrepriſes, ils ne ſéparent jamais les moyens de leur fin. Les moutons ſont mal gardés, quand le chien eſt à quinze cents lieues de la bergerie.

A quoi donc l'Iſle de France eſt-elle bonne ? A donner du café, & à ſervir de relâche à nos vaiſſeaux.

par sa consommation, à la métropole, à laquelle il ne rendra jamais rien. Nos denrées, nos draps, nos toiles, nos fabriques y suffisent, & les cotonines de Normandie sont préférables aux toiles du Bengale qu'on donne aux esclaves. Notre argent seul devroit y circuler. On a imaginé une monnoie de papier, à laquelle personne n'a de confiance. Dans son plus grand crédit, elle perd trente-trois & souvent cinquante pour cent. Il est impossible que ce papier perde moins : il est payable en France à six mois de vue ; il faut six mois pour le voyage, six mois pour le retour ; voilà dix-huit mois. On compte ici qu'en dix-huit mois, l'argent comptant placé dans le commerce maritime doit rapporter trente-trois pour cent. Celui qui reçoit du papier pour des piastres, le regarde comme une marchandise qui court plus d'un risque.

Le roi paie tout ce qu'il achete, un tiers au moins au-dessus de sa valeur ; les grains des habitans, la construction de ses édifices, les fournitures & les entreprises en tout genre. Un habitant vous fera un magasin pour vingt mille francs comptant ; si vous le payez en papier, c'est dix mille écus ; il n'y a pas là-dessus de dispute.

C'est pourtant la seule monnoie dont tout le monde est payé. On avoit pensé qu'elle ne sortiroit pas de l'isle : non-seulement elle sort, mais les piastres aussi, pour n'y jamais

rentrer : autrement la colonie manqueroit de tout.

De tous les lieux étrangers où elle commerce, le ſeul indiſpenſable à ſa conſtitution préſente, eſt Madagaſcar, à cauſe des eſclaves & des beſtiaux. Ses inſulaires ſe contentoient autrefois de nos mauvais fuſils, mais ils veulent aujourd'hui des piaſtres cordonnées : tout le monde ſe perfectionne.

Au reſte, ſi on compte qu'il y ait un jour aſſez de ſuperflu pour y faire fleurir le négoce, il faut ſe hâter de nettoyer le port. Il y a ſept ou huit carçaſſes de vaiſſeaux qui y forment autant d'iſles, que les madrépores augmentent chaque jour.

Il ne devroit être permis à perſonne de poſſéder des terres faciles à défricher & à la portée de la ville, ſans les mettre en valeur. Perſonne ne devroit ſe faire concéder de grands & beaux terreins pour les revendre à d'autres. Les loix défendent ces abus : mais on ne ſuit pas les loix.

On devroit multiplier les bêtes de ſomme, ſur-tout les ânes, ſi utiles dans un pays de montagnes : un âne porte deux fois la charge d'un noir. Le negre ne coûte guere davantage : mais l'âne eſt plus fort & plus heureux.

On a fait beaucoup de loix de police ſur ce qu'il convient de planter. Perſonne ne connoît mieux que l'habitant, ce qui eſt de ſon intérêt, & ce qui convient à ſon ſol. Il vau-

droit mieux trouver le moyen d'attacher l'agriculteur au champ qu'il cultive à regret; car les ordonnances ne peuvent rien sur les sentimens.

Il y a un grand nombre de soldats inutiles, auxquels on pourroit donner des terreins à cultiver, en faisant les avances du défriché: on pourroit les marier avec des négresses libres. Si on eût suivi ce plan, depuis dix ans l'isle entiere seroit en rapport; on auroit une pépiniere de matelots & de soldats Indiens. Cette idée est si simple, que je ne suis pas étonné qu'on l'ait méprisée.

Quant aux moyens à proposer pour adoucir l'esclavage des negres, j'en laisse le soin à d'autres: il y a des abus qui ne comportent aucune tolérance.

Si vous consultez, sur la défense de l'isle, un officier de marine, il vous dira qu'une escadre suffit; un ingénieur vous proposera des fortifications; un brigadier d'infanterie est persuadé qu'il ne faut que des régimens; & l'habitant croit que l'isle se défend d'elle-même. Les trois premiers objets dépendent de l'administration, & sont dispendieux & nécessaires en partie. Je m'arrêterai au dernier, afin de vous faire part de quelques vues économiques.

J'ai observé, en faisant le tour de l'isle, qu'elle étoit entourée en grande partie, à quelque distance du rivage, d'une ceinture de

brisans;

brisans; que là où cette ceinture n'est pas continuée, la côte est formée de rochers inabordables. Cette disposition m'a paru étonnante; mais elle est certaine. L'isle seroit inaccessible, s'il ne se trouvoit des passages dans les rescifs. J'en ai compté onze: ils sont formés par le courant des rivieres, qui se trouvent toujours vis-à-vis.

La défense extérieure de l'isle consiste donc à interdire ces ouvertures. Quelques-unes peuvent se fermer par des chaînes flottantes, les autres peuvent être défendues des batteries posées sur le rivage.

Comme on peut naviguer en bateau entre les rescifs & la côte, on pourroit se servir de chaloupes canonnieres, dont le service me paroît fort commode, par la facilité d'avancer ses feux, lorsque la passe se trouve à une grande distance du canon de la côte.

Derriere les rescifs, le rivage est d'un abord aisé: on descend sur un sable uni. On pourroit rendre ces endroits impraticables, ainsi qu'ils le sont devenus naturellement dans le fond des anses du port du Sud-est. Il n'y a qu'à y planter des mangliers, la même espece d'arbres qui y ont crû bien avant dans la mer en formant des forêts impénétrables: ce moyen est si facile que personne ne s'en avise.

Dans les parties de la côte, battues par les lames, s'il se trouve quelques plateaux de rochers accessibles, ces lieux n'étant jamais

fort étendus, on peut les défendre par quelques pans de muraille seche, par des chevaux de frise tout prêts à jetter à l'eau, par des raquettes qui croissent sur les lieux les plus secs: mais, pour peu qu'il y ait de sable au pied, les mangliers y viendront; leurs branches & leurs racines s'entrelacent de telle sorte, qu'aucun bateau n'y peut aborder. On néglige trop les moyens naturels de défense: les arbres, les buissons épineux, &c... Ils ont cet avantage, qu'ils coûtent peu, & que le tems qui détruit les autres, ne fait qu'augmenter ceux-ci. Voilà quant à la défense maritime.

Je considere l'isle comme un cercle, & chaque riviere venant du centre, comme autant de rayons de ce cercle. On peut escarper, & planter de raquettes & de bambous toutes les rives qui sont du côté de la ville, & découvrir à trois cents toises le bord opposé. Alors chaque terrein compris entre deux ruisseaux, devient un espace tout fortifié, & le canal de ces ruisseaux, un fossé très-dangereux. Tous les côtés par où l'ennemi voudroit les passer seroient découverts, tous ceux que l'habitant défendroient seroient protégés. L'ennemi n'arrive à la ville qu'à travers mille difficultés: ce système de défense peut s'appliquer à toutes les isles de peu détendue, les eaux y coulant toujours du centre à la circonférence.

Des deux ailes de montagne qui embrassent la ville & le port, il n'y a guere à défendre

que là partie qui regarde la mer. On bâtiroit sur l'isle aux Tonneliers une citadelle, dont les batteries placées dans des especes de chemins couverts, donneroient des feux rasans: on y mettroit beaucoup de mortiers, si redoutés des vaisseaux. A droite & à gauche jusques aux mornes, on saisiroit le terrein par des lignes de fortification respectables. La nature en a déjà fait une partie des frais sur la droite; la riviere des Lataniers protege tout ce front.

Le fond du bassin, formé derriere là ville par les montagnes, comprend un vaste terrein, où l'on peut rassembler tous les habitans de l'isle & leurs noirs. Le revers de ces montagnes est inaccessible, ou peut l'être à peu de frais.

Il y a même un avantage fort rare; c'est qu'au fond de ce bassin, dans la partie la plus élevée de la montagne, à l'endroit appellé le Pouce, il se trouve un espace considérable, planté de grands arbres, où coulent deux ou trois ruisseaux d'une eau très-saine. On ne peut y monter de la ville, que par un sentier très-difficile. On a essayé d'y faire, à force de mines, un grand chemin pour communiquer de-là, dans l'intérieur de l'isle; mais le revers de ces montagnes est d'un escarpement effroyable: il n'y a guere que des negres ou des singes qui puissent y grimper. Quatre cents hommes dans ce poste, avec des vivres, ne pourroient jamais y être forcés: toute la garnison même peut s'y retirer.

Si à ces moyens naturels de défenſe, on ajoute ceux qui dépendent de l'adminiſtration, une eſcadre & des troupes, voici les obſtacles que l'ennemi aura à ſurmonter.

1°. Il ſera obligé de livrer un combat en mer.

2°. En ſuppoſant l'eſcadre vaincue, elle peut retarder la deſcente du vainqueur, en le forçant de dériver dans le combat, ſous le vent de l'iſle.

3°. Il lui reſte à vaincre les difficultés du débarquement. Il ne peut attaquer la côte que par des points, & jamais ſur un grand front.

4°. Chaque paſſage de ruiſſeau lui coûte un combat très-déſavantageux, ſi on le force de ſe préſenter toujours à découvert.

5°. Il eſt obligé de faire le ſiege de la ville par un côté peu étendu, ſous le feu des mornes qui le commandent, & d'ouvrir la tranchée dans des rochers.

6°. La garniſon contrainte d'abandonner la ville, trouve au haut des montagnes, un réduit ſûr & pourvu d'eau, où elle peut même recevoir des ſecours de l'intérieur de l'iſle.

Ce ſeroit ici le lieu de vous parler de la défenſe de l'Iſle de Bourbon, voiſine de celle-ci; mais je ne la connois pas. Je ſais ſeulement qu'elle eſt inabordable, bien peuplée, & qu'il y croît plus de bled qu'elle n'en peut conſommer; cependant j'entends dire à tout le monde, que le fort de Bourbon eſt attaché à

celui de l'Isle de France. Seroit-ce parce que la caisse militaire est ici? (*)

(*) L'auteur a supprimé quelques observations sur l'Isle de France, afin qu'on ne pût employer à l'attaquer, ce qui étoit imaginé pour la défendre. C'est une discrétion qu'auroient dû avoir ceux qui ont publié des cartes & des plans de nos colonies, dont nos ennemis ont tiré plus d'une fois parti. Les Hollandois ne permettent pas qu'on grave les plans de leurs isles. On en donne des copies manuscrites à chaque capitaine de vaisseau, qui la remet à son retour dans les bureaux de l'amirauté.

Fin de la premiere Partie.



